

Mip

épistolaires

26 b
SMRS

1833

AVON

f30



MANUEL ÉPISTOLAIRE

À L'USAGE

DES DEMOISELLES ANGLAISES.

ENTERED AT STATIONER'S HALL.

LONDRES :
G. SCHULZE, 13, POLAND STREET.

THE

August 1833

YOUNG LADIES' ASSISTANT

IN

WRITING FRENCH LETTERS,

OR

MANUEL ÉPISTOLAIRE

À L'USAGE

DES DEMOISELLES ANGLAISES.

SEVENTH EDITION,

CAREFULLY REVISED AND CORRECTED.

Ma fille....Ce sont des conversations que vos lettres. Je vous parle, et vous me répondez: j'admire votre soin, votre exactitude, etc.

LONDON:

DULAU AND CO. 37, SOHO SQUARE.

WHITTAKER AND CO. AVE MARIA LANE; LONGMAN AND CO.
PATERNOSTER ROW; SIMPKIN AND CO. STATIONERS HALL
COURT; SOUTER, ST. PAUL'S CHURCH YARD; TREUTTEL
AND CO. SOHO SQUARE; AND HOULSTON AND SON,
PATERNOSTER-ROW.

1833.



PLAN AND DIVISION.

IN this work we have no other aim than joining with those intelligent Governesses and sedulous Teachers, who, after having led their pupils through a regular course of French Grammar, use the most unremitting pains to make them conversant in that pleasing and useful language.

To accomplish this design, there appears no method more beneficial to Young Students than exciting them to transmit their ideas into an epistolary form, as the style of a familiar letter, being similar to that of conversation, will improve them in what the French call *le ton de la bonne compagnie*.

But it often happens that Young Ladies, after having written a few letters, are embarrassed for topics, or make use of such expressions and forms as are not admitted in the French Epistolary style. This frequent remark gave rise to the four following Chapters, as progressive materials for young minds to work upon.

In the first Chapter are given the *general Principles on the epistolary art* with *particular*

Notions on those forms that differ from the English ones.

In the second are proposed for composition *Fifty subjects of familiar Letters with answers*, that are suitable to the age of the Young Ladies, and their different stages of improvement.

The third contains a *Collection of English Letters, Notes, and Cards*, to be translated into French.

And in the last Chapter, Young Ladies are supplied with a great number of models for French Letters, the want of which has been frequently remarked.

Though the general principles for writing familiar letters be the same in both languages, yet we judged it were better to introduce them previous to the particular remarks on the propriety of the French words expressing politeness, affection, and respect; which remarks we think will not be considered superfluous by those English Ladies who may, on some occasion, have the wish of corresponding in French.

As for the proposed subjects, perhaps the first attempt at working upon them, may not be faultless, but on a second trial, with

the assistance of an able guide, the given hints will be farther extended, better arranged, and more conformable to the best French manners and expressions.

Here let the Editor be allowed to notice what perhaps may have been observed by others, that unless Young Writers are a little restrained in their epistolary compositions, they sometimes, with a good intent, will deviate from the proposed subject so much as to require more time to arrange their ideas than can be bestowed on each Pupil. Hence, some French Instructors decline adopting, in Seminaries, a method the benefit of which they feel in private tuition.

But there are few who do not readily adopt the mode of proposing familiar letters for translation, whenever they find such as are alike improving and interesting; and in that respect those that we propose, in the third Chapter, may stand in competition with any that are put into the hands of Young Ladies for the same purpose. Conscious that assisting young beginners is the surest encouragement, we thought it advisable to translate such passages as might puzzle them, and still further to lessen the difficulties, we recom-

mend their committing to memory the *Selection* of French expressions that is placed at the end of this Book, by the way of Appendix.

It now remains to say a word of the *Fragments of French Letters*, offered in the fourth Chapter, as *Subjects for Reading and Models for Writing*. Some of these *Fragments* are chosen from the well known works of *Mesdames de la Fite, de Genlis, du Bocage*, etc. ; others from the genuine letters of the most celebrated Ladies of the age of Lewis the Fourteenth, such as *Mesdames de Sévigné, de Maintenon, de la Fayette, de Coulanges*, etc. Besides the advantage of supplying Young Ladies with many proper and elegant forms of correspondence, the three sections of this last chapter have been much approved and adopted, as subjects for reading, in those Ladies' Seminaries where they are scrupulously anxious to introduce such French Books as unite to a fluent language, instruction, amusement, and a constant delicacy of sentiment.

The Young Ladies Assistant

IN

WRITING FRENCH LETTERS.

CHAPTER I.

GENERAL AND PARTICULAR EPISTOLARY NOTIONS,

OR

PRINCIPES GÉNÉRAUX DE L'ART EPISTOLAIRE,

*Suivis de Notions utiles aux Demoiselles Anglaises qui commencent
à écrire des Lettres Françaises.*

SECTION I.

*Du Style, des Convenances, du Cérémonial: Moyens d'en
acquérir l'Habitude.*

Tout ce qui fait la matière de nos conversations peut devenir le sujet de nos *lettres familières*. On appelle ainsi les lettres d'amitié, de complimens, de demandes, de remercimens, d'invitations, d'excuses, de conseils, de nouvelles publiques, et d'affaires particulières. Des notions sur celles qui ont un autre caractère, seraient déplacées dans un ouvrage spécialement consacré aux Dames. *Simplicité de Style, Attention aux Convenances, Pratique du Cérémonial*, tels sont les principes généraux de l'Art Epistolaire.

Madame de Maintenon répondant à un jeune homme pour qui elle s'était intéressée, lui disait :

“ Je crois votre lettre très-exacte d’après toutes les
 “ règles de l’art oratoire, mais elle ne me paraît
 “ pas conforme au bon goût en écrivant ; je l’aurais
 “ voulue plus simple. Votre bon cœur est pressé
 “ de reconnaissance pour moi ; je suis fort touchée
 “ de ce sentiment ; c’est une vertu rare, mais il
 “ fallait l’exprimer sans chercher des termes plus
 “ propres à une déclamation qu’à une lettre.”

En effet, puisqu’une Lettre Familière n’est qu’un écrit par lequel on communique ses pensées à une personne absente, il faut donc s’exprimer comme on parlerait à cette personne, si elle était présente. Peut-être convient-il d’écrire mieux qu’on ne parle, parce qu’on a plus le temps de mûrir ses idées, de choisir ses expressions, de leur donner un tour plus agréable ; mais rien ne doit paraître étudié, ni recherché dans une lettre. Tout ce qui sent le travail ou la prétention, est ennemi du Style simple ; cependant ne lui refusons point une sorte d’élévation et des grâces. “ De même,” dit Cicéron, “ que certaines femmes plaisent davantage sans être parées, de même ce genre d’écrire a des charmes plus touchans, parce qu’il rejette les diamans et les couleurs empruntées. C’est un repas sans magnificence, mais où règnent l’élégance et la propreté.”

Qu’il s’agisse de demander ou de remercier, de plaindre ou de féliciter, de raconter un événement, ou d’exposer une affaire, c’est toujours le style simple qu’il faut employer, mais avec des nuances

différentes. Dans les lettres d'affaires, il est grave et serré, mais toujours civil et pur. Dans les lettres de sentiment, il est pathétique avec douceur, pénétrant l'âme sans échauffer l'imagination : dans les lettres badines, ou descriptives, il se pare de ses grâces naturelles, l'enjouement, et la vivacité ; mais dans toutes ces formes, il ne s'écarte jamais des *Convenances*, second principe de l'Art Epistolaire.

On entend par *Convenances* dans une lettre, le ton ou les expressions convenables à la personne qui écrit, et à celle à qui l'on écrit. L'âge, le sexe, le rang, la situation, doivent être considérés des deux côtés : l'amitié, l'affection, la tendresse respectueuse, ont aussi un langage qui leur est propre.

Il convient qu'un inférieur s'exprime en termes soumis, mais sans trop s'abaisser ; qu'un égal prenne un ton aisé, poli et sans hauteur ; qu'un supérieur ménage ses expressions pour se faire pardonner sa supériorité.

Il est bienséant qu'une jeune Demoiselle ne s'exprime pas avec autant d'assurance qu'une personne formée, qu'elle n'écrive point à sa mère comme à sa sœur, à une inconnue comme à une compagne, à l'ami de son frère comme à son frère même.

Si ceux à qui l'on écrit sont dans la douleur, il faut se garder de leur parler de ses plaisirs ; s'ils sont dans la détresse, il serait cruel de vanter son opulence ; s'ils ont quelque défaut physique ou moral, ce serait les humilier que de critiquer ce défaut dans une autre personne.

Soyez concis en écrivant : les détails, dans une lettre d'affaires, sont essentiels ; ils font l'agrément d'une lettre d'amitié : dans tout autre cas, ils peuvent être superflus et même indiscrets. Soyez modeste en parlant de vous-même ; paraître s'oublier pour s'occuper des autres, est un moyen certain de plaire ; s'occuper trop de soi, c'est courir risque de n'être pas lu. Soyez circonspect ; un mot déplacé dans la conversation peut être oublié ou réparé ; dans une lettre, il est remarqué, jugé, et ineffaçable. Soyez civil et respectueux ; on pardonne un défaut de goût, mais rarement un manque d'égards.

A ces précautions joignez celle d'éviter les fautes contre la langue, les formules de commerce, et les phrases triviales que nous remarquerons dans les Notions particulières. Toutes ces *Convenances* dans la manière de s'exprimer sont distinctes de l'étiquette ou de la pratique du *Cérémonial* : troisième principe de l'Art Epistolaire.

Nous sommes prévenus en faveur de la personne qui écrit, lorsqu'à la réception d'une lettre, nous la trouvons convenablement adressée, pliée proprement, et qu'après en avoir brisé le cachet, nous voyons que les lignes y sont espacées selon l'usage des gens bien élevés. Ceux qui vivent dans un petit cercle sentent moins la nécessité de ces formes ; mais l'habitude de vivre dans le monde nous apprend qu'elles ont leur degré d'utilité dans l'ordre social. Pour éviter de paraître minutieux, nous ne dirons ici que ce qu'on ne doit pas ignorer.

D'abord il est important de ne pas confondre une Lettre avec un Billet dont le caractère distinctif est de n'avoir qu'un seul objet qu'il expose d'une manière concise et presque sans cérémonial. Nous donnerons à la fin du troisième chapitre des modèles de Billets français.

Avant de commencer une lettre, on doit savoir s'il convient de *donner la ligne*, c'est-à-dire, de placer la qualification *vocative* hors et au-dessus de la première ligne. Cette manière, qui annonce le respect, est indispensable à l'égard des personnes que nous considérons comme au-dessus de nous : elle est toujours la plus sûre vis-à-vis d'un égal que l'on ne connaît point particulièrement : on ne donne point *la ligne* à un inférieur.

La lettre qu'on écrit à un ami, ou à un inférieur, se commence aussi haut que l'on veut : celles qu'on adresse à des parens ou à des égaux, se commencent ordinairement au quart de la page : à l'égard des personnes de distinction, on leur témoigne son respect, en plaçant la qualification au quart de la page, commençant la lettre au milieu, quelquefois même au-dessous du milieu.

La politesse exige que, dans une lettre qui a plus de deux périodes, on répète la qualification *vocative* : et quand on a tourné le feuillet, si l'on ne touche pas à la conclusion, il faut répéter encore cette qualification après les premières lignes.

Quand on peut amener la conclusion par quelque transition heureuse, la lettre en a plus de grâce ;

mais il ne faut pas que cette liaison soit forcée ; car alors elle donne mauvaise opinion du goût de celui qui l'emploie. Il vaut mieux suivre l'usage et finir simplement par *je suis* ou *j'ai l'honneur d'être*, en y joignant l'expression d'un sentiment de respect, de reconnaissance, d'estime, ou d'attachement. Si l'on a jugé à propos de donner *la ligne* au commencement, il est naturel de la donner encore dans la conclusion, en gardant des intervalles plus ou moins grands. Voyez ci-après les Notions particulières.

On ne doit guères charger de ses complimens pour un autre, que des parens, des amis, ou des personnes que l'on connaît particulièrement. Les ratures et les abréviations ne sont tolérées que dans les lettres qui admettent le ton familier. Quant aux apostilles ou *postscriptum*, il ne faut jamais se les permettre dans une lettre à un supérieur, parce que ces additions supposent une négligence ou un refus de recommencer.

La date se place au haut de la lettre, si la personne qui doit la recevoir, peut être intéressée à savoir au juste quand elle aura été écrite. Dans les autres cas, c'est-à-dire, dans les lettres dictées par le devoir, la politesse, ou l'espérance d'une faveur, c'est l'usage de finir par la date qui se place à gauche de la signature.

En écrivant à des personnes de haut rang par la naissance ou les dignités, au lieu de *vous*, on se sert souvent d'une périphrase, comme *Votre Altesse*, *Votre Grandeur*, *Votre Excellence*, etc., et le terme

vocatif *Monseigneur* est substitué à celui de *Monsieur*. Si l'on n'est pas certain de la juste application de ces titres, et qu'on en ait besoin, il ne faut pas rougir de s'en informer. Il y a aussi différentes façons de plier les lettres, de les cacheter et d'en disposer l'adresse, mais le détail en serait aussi inutile ici que fastidieux ; un coup d'œil attentif sur ces formes extérieures instruit mieux que de longues observations par écrit.

D'après ce que nous venons de dire sur les formes intérieures et extérieures d'une lettre, on peut conclure qu'elles demandent une sorte d'habitude et de connaissance du monde, que les jeunes gens n'ont pu acquérir. Aussi leurs premières lettres sont-elles presque toujours défectueuses. Le style en est guindé ou trop familier ; les détails, s'ils en donnent, ne concernent qu'eux-mêmes ; leurs termes d'amitié sont exagérés, leurs expressions de politesse mesquines ou mal appliquées. Faut-il à cause de cela limiter leur correspondance à des parens indulgens ou à des amis de leur âge ? Sous prétexte qu'une lettre mal écrite peut être préjudiciable, faut-il les priver des occasions de se faire connaître avantageusement, et prolonger ainsi leur enfance ? Non, sans doute, puisqu'il existe des moyens d'encourager leurs premiers efforts, et de suppléer à ce qui leur manque des usages du monde pour bien écrire.

Le premier moyen qu'on a coutume d'employer, c'est de leur mettre entre les mains quelque *Recueil de lettres* : rien de plus raisonnable ; le

point essentiel est de faire un bon choix. On donne avec raison la préférence aux lettres des Dames ; elles sont généralement écrites avec plus de grâce et de naturel ; mais, en offrant ces modèles aux jeunes gens, il serait bon de les lire avec eux ; la légèreté du style, la précision des idées, l'heureux mélange de gaieté et de sérieux, d'empressement et de retenue, de familiarité et de politesse, toutes ces nuances délicates qui leur échappent, il faudrait les leur faire remarquer.

Ce serait peut-être ici le lieu de citer quelques-uns de ces modèles et d'expliquer comment une lettre d'amitié diffère d'une lettre de pure politesse ; quel genre de bienséance convient à une lettre de demande, de remerciemens, de conseils, d'excuse, etc. ; mais nous réservons ces notions générales pour le quatrième chapitre : confirmées par des exemples, elles doivent faire une impression plus vive sur l'esprit des jeunes gens qui sentiront aussi, qu'en proposant ces modèles, nous ne voulons que former leur goût. Chacun a ses idées, ses tournures, qui valent mieux que toutes celles qu'il emprunterait.

On conseille encore à ceux qui n'ont point acquis l'habitude d'écrire d'un seul trait, de jeter d'abord leurs idées sur le papier, laissant courir leur plume au gré de l'imagination ; mais ensuite de relire avec attention ce qu'ils ont écrit, de ne pas rougir de retrancher un mot, de raturer une phrase, pour donner plus d'ordre à leurs pensées, ou des formes plus aimables. L'apparence d'un peu d'art, un air de timidité dans le style, sont de moindres

défauts que les longueurs, les redites, les vices de construction ou de grammaire.

Un autre moyen de s'accoutumer à écrire sans gêne, sans être obligé de recommencer, moyen fortement recommandé aux jeunes gens, c'est d'essayer de temps en temps leur capacité sur des sujets familiers, et de soumettre leurs essais à l'inspection des personnes qui ont des droits à leur confiance. Madame de Maintenon avait employé cette méthode à l'égard de sa nièce. " Il fallait," dit Madame de Caylus, " que j'écrivisse tous les jours une lettre à " telle personne que je voulais choisir. Elle l'ap- " prouvait ou la corrigeait ; car elle n'oubliait rien " de tout ce qui pouvait former ma raison et cultiver " mon esprit." En effet ces sortes de compositions sont de la plus grande utilité sous plusieurs rapports : elles habituent une jeune personne à mettre de la suite dans ses idées, à s'exprimer naturellement et avec discrétion : elles lui inspirent le désir de s'instruire ; car c'est en composant que l'on sent mieux le besoin ou l'avantage de savoir les premiers élémens des belles lettres, de la géographie, de l'histoire, etc. Madame de Sévigné et les autres Dames célèbres par leurs lettres, n'étaient point des savantes ; mais elles joignaient à beaucoup d'esprit naturel, une connaissance suffisante des arts et des sciences pour en dire quelque chose sans craindre les bévues, et leur mémoire, qu'elles avaient ornée dans leur jeunesse, leur fournissait cette variété d'images, de remarques et d'expressions, qui empêche la monotonie, et qui fait l'agrément d'une correspondance épistolaire.

SECTION II.

Epistolary Forms and Expressions peculiar to the French Language.

I.—ON DATING AND BEGINNING FRENCH LETTERS.

In dating a letter, either at the top or at the bottom, the French mention the day before the month, making use of the cardinal number, whilst the English often use the ordinal, placing it after the month. (*Paris, 6 Janvier 1818—Londres, 7 Février 1819*). Such is now the customary form. None of the months can admit of abbreviation but these : *Jan. Fév. Sept. Oct. Nov. Déc.* Reading the figured day of the month say, *premier, deux, trois. . . vingt et un. . . trente et un.*

A letter must not begin with words similar to the qualification used at the top. There would be something awkward in these, *Monsieur—Monsieur votre père est parti le six. . . Madame—Madame votre sœur est revenue de. . .*

Beginning with participles such as these, *ayant appris que. . . sachant que. . . vu que. . .* are inelegant for ladies ; and these, *je vous écris pour vous faire savoir. . . je prends la plume pour vous dire. . . celle-ci est pour vous informer. . .* are rather vulgar.

Placing qualifications separately above the first line, announces a kind of formality. Hence friendly ones, such as these, *Ma chère sœur, Ma chère amie, Ma chère Henriette, etc.*, are commonly placed after some words in the first line.

Many proper modes of expression in beginning an English letter, cannot be translated literally. For instance : *I have not heard from you for a long while. . . . I was happy to hear. . . . It gave me much pleasure to. . . . I received the favour of your letter* For a good French beginning, consult the selection of English words and expressions at the end of this book.

Such a beginning as *je suis charmée de vous dire. . . . c'est avec le plus grand plaisir que je vous informe* should not be used when the information concerns us more than the person whom we address. Hence, for instance, young ladies writing in French, to inform their friends of the time fixed for the holidays at school, should try a better introduction to the subject.

The French style does not admit addressing any one in the second and in the third person in the same letter.

Avoid placing the qualification where it would present a bad consonance or equivocation, as in these instances : *Votre chien, Monsieur, que j'aime beaucoup—Ma robe, Madame, que l'on trouve fort jolie—Le cheval, mon cousin, que j'ai acheté—Ma sœur, Madame, m'a mandé Mercredi, etc.*

In the body of the letter, the multiplicity of conjunctions, such as, *and, if, but* ; the frequent repetition of such words as, *I hope, I think, I suppose, etc.* and long periods which render an English letter heavy and inelegant, would have the same bad effect in French.

II.—On using *Monsieur*, *Madame*, *Mademoiselle*, *Sieur*, *Dame*, *Demoiselle*, &c.

1°. French politeness requires one of these terms, *Monsieur*, *Madame*, *Mademoiselle*, placed before the family or kindred names of persons who are relations or friends to those whom we intend to address with a sort of regard. Hence write without abbreviation, *Madame votre mère*, *Mesdemoiselles vos sœurs*, *votre amie Madame N...* But it is not so in a very friendly letter, nor with the name of our own parents and relations; therefore do not write, *Monsieur mon père*, *Madame ma mère*, *Messieurs tes frères*, &c.

2°. These words used vocatively, cannot be abbreviated. Such are now their most customary abbreviations, *Mr. Mme. Mlle. Le Sieur, les Sieurs*, are words only used in public acts.

3°. In the body of the letter, mentioning ladies you are well acquainted with, write *Mesdames*, *Mesdemoiselles*, &c. for instance, *Mesdames A. sont chez nous depuis hier matin... Nous attendons ce soir Mesdemoiselles B....* But for those who are not your particular acquaintances write only *les Dames*, *les Demoiselles*: thus, *les Dames F. étaient hier au spectacle. Les trois Demoiselles G. étaient dans la même loge.*

4°. As it is not polite, in conversing, to mention the christian or family name of the person whom we address vocatively, by *Monsieur*, *Madame*, *Mademoiselle*, neither is it allowed to write thus but to common trades-people and servants.

III.—*On using English Qualifications.*

10. Addressing a *Lord* or a *Lady*, the surest way is to write those titles in English. *His Lordship*, *her Ladyship*, *the Honourable*, &c. are not commonly translated in a French letter.

20. For *his Grace*, they say, *Monsieur le Duc*, for *her Grace*, *Madame la Duchesse*. For *his or her Highness*, *Votre* or *Son Altesse*, for a *Baronet*, write *Sir*, with the christian name rather than *le Chevalier de* .

30. Should it be necessary to show a particular respect, you may address in the third person, ex. *Mylord veut-il que je* . . . *Mylady a-t-elle besoin de* . . .

IV.—*On Terms of Parentage and Relationship.*

10. *Père*, *mère*, *frère*, *oncle*, *tante*, *cousin*, *cousine*, are commonly used with *mon*, *ma*, *mes*. Never write or say *ma maman*, but use *papa*, or *mon papa*.

20. Addressing a grandfather and a grandmother, always write *grand papa*, or *bon papa*, *grand' maman*, or *bonne maman*; the words *aïeul*, *aïeule*, are not used in a familiar style.

30. These vocative forms, *Monsieur et très-honoré père*, *Madame et très-honorée mère*, *Monsieur et très-cher père*, *Madame et très-chère mère*, are no longer used.

V.—On using *Cher* before Qualifications.

1^o. *Dear Father, dear Mother*, used vocatively, are commonly translated thus, *Mon cher père, ma chère mère*, not *cher père, chère mère*. With other vocative terms of parentage or friendship, the possessive pronoun may be omitted before *cher*.

2^o. *Dear Sir, Dear Madam*, are more fashionably rendered by *Monsieur, Madame*, than by *mon cher Monsieur, ma chère Dame*: the latter way often marking a sort of superiority in the writer. But intending to show respect and friendship, you may write, *Monsieur et ami, Madame et chère amie*.

3^o. Do not write, *Mon cher Monsieur N. . . Ma chère Madame N. . . Ma chère Mademoiselle N. . .* unless you are sure the person thus addressed, will not be offended; these forms being only allowed with people of an inferior station.

4^o. *Ma chère*, without a name, is not improper; but *mon cher*, alone, is used only with inferiors. Do not write vocatively *mes chers*, nor *mes chères*.

VI.—*Toi, Tu, Te*, when used instead of *vous*.

With a brother, a sister, a cousin, an intimate friend, and people beneath us, the words, *toi, tu, te*, may often be properly used instead of *vous*, as it will be seen in the Juvenile Letters given hereafter. Some French ladies carry it so far as to use *toi, tu, te*, addressing father and mother; but this familiar mode is not advisable to young English ladies. In general, the use of *toi*, as well as of *cher*, depends much on the style of the letter.

VII.—*On concluding and directing a Letter.*

The conclusion either brought naturally by the last sentence, or coming separately, depends much on our regard for the person written to. With an intent of shewing respect or ceremony, its terms are usually disposed on three or four lines; but in a very friendly or familiar letter, no other formality is used but placing the writer's name under the last line.

Here follow various modes of concluding.

1st. Affectionately and respectfully to parents, &c.

Je suis, avec une tendresse respectueuse,
or *avec la plus vive tendresse,*

M. . . .

Votre fille obéissante,

N.

Je suis avec respect et attachement,
or *avec un attachement respectueux,*

M. . . .

Votre nièce obéissante,

N.

2ndly. Very respectfully to others than parents :

Je suis, avec le plus profond respect,
or *très-respectueusement,*
or *dans les sentimens les plus respectueux,*
or *avec respect et reconnaissance,*

M. . . .

Votre très-humble servante,

or *Votre servante très-obéissante,*

or *Votre très-humble et très-obéissante*
servante,

N.

3rdly. Tenderly to brothers and sisters :

Je suis, mon cher frère, votre sœur affectionnée,
Je suis, ma chère sœur, votre très-affectionnée,
 or *ma chère N. . . votre tendre sœur,*
 or *avec tendresse, or un tendre attachement,*
 or *avec une sincère affection, votre sœur,*
 or *votre tendre sœur et sincère amie. N.*

To cousins and intimate friends :

Je suis, ma chère cousine, votre affectionnée,
Je suis, ma chère N . . . votre tendre amie,
 (Choose among these) *avec le plus vif attachement*
votre Croyez-moi votre tendre et sin-
cère amie, or votre fidèle et tendre amie—tout à vous
—à vous pour toujours. Continuez de m'aimer
comme je vous aime. Pensez à moi comme je pense
à vous, &c. &c.

4thly. Politely to others than parents or friends :

Je suis avec respect, or j'ai l'honneur d'être,
Je suis bien sincèrement, or avec estime,
 or *avec la plus parfaite considération,*
 or *avec les sentimens les plus distingués,*
 M

Votre très-humble servante,

(Choose among these) *en attendant de vos nouvelles,*

Agréez, M mes respects sincères.

Recevez, M mes complimens respectueux.

Comptez, M sur ma reconnaissance.

Adieu, M portez-vous bien et croyez-moi . . .

Adieu should be used in concluding only when either the writer or the person written to is soon going.

Croyez-moi is less respectful than *je suis* ; use *un profond respect*, not *un grand respect* : prefer *je suis avec respect* to *j'ai l'honneur d'être avec respect*.

Do not use two adjectives with the same meaning, such as *soumise et respectueuse*, *tendre et affectionnée*.

Avoid placing the vocative qualifications after a preposition, such as, *de*, *à*, *avec*, *après* . . . and never conclude by *votre*, as they do in English by *yours*, &c. . . .

The following conclusions are inelegant : *rendez-moi la justice de me croire*, *permettez-moi de me dire*, *en attendant l'honneur de vous voir*, *j'ai celui d'être*, &c.

The mode of disposing a French direction, differs a little from the English, as the word *Monsieur*, *Madame*, is commonly doubled. For instance :

<i>A Madame</i>	<i>A Monsieur</i>
<i>Madame N.</i>	<i>Monsieur N.</i>
<i>à Paris.</i>	<i>à Bordeaux.</i>
<i>A Mademoiselle</i>	<i>A Messieurs</i>
<i>Mademoiselle N.</i>	<i>Messieurs N.</i>
<i>à Rouen.</i>	<i>à Lyon.</i>

They dispose in the same way, *à Monsieur*, *Monsieur le Marquis* or *Comte de*—*à Madame*, *Madame la Marquise* or *Comtesse de*, &c.

With common trades-people or servants, one *Monsieur*, *Mademoiselle* is enough, and disposed as in English.

A French letter written in England for any part of England, should be directed in English, as a letter for France must be directed in French.

CHAPTER II.

Fifty various Subjects proposed for French familiar Letters with Answers.

USEFUL OBSERVATIONS.

1°. The young Lady to whom a subject has been proposed, must read it attentively three or four times, thinking herself the person who writes, and impressing her mind with the age, rank, and station of the person whom she is to address; then shut the book and take her pen, not minding whether she exactly follows the order of the hints given in the subject, provided she does not deviate too far from them.

2°. Many of these subjects are mere extracts of letters at first composed in French by very young ladies, then at our request translated by them into English: which accounts for their extreme simplicity, and may be an encouragement for others to succeed in filling them up without much trouble.

3°. It will not perhaps be useless for beginners to pencil their first trial on paper or slate, to set their ideas in a better order, before they submit them to the inspection of their guides.

4°. The person who writes from these subjects, must remember she is to use *je*, addressing by *vous* the person written to.

5°. Using entire names instead of initial letters, is more fashionable, and will often afford more ease for the conclusion.

6°. The first letters are the most sketched out; by doing so we intended to facilitate the work by degrees. Dots denote something may be added.

I.—*On the early Habit of writing Letters.*

Miss A to Miss B*.*

Young Ladies may enter thus on the subject.

Nous n'avons pas encore eu, ma chère B...le plaisir de vous voir ici cette semaine : le temps me paraît bien long, je vous assure. Maman me conseille de vous écrire, je le fais de tout mon cœur ; mais... Here Miss A* expresses fears lest her letter will be very indifferently written ; as it is the first she ever wrote. . . . feels however she must conquer that timidity, being sure of pleasing her Mamma, and trusting to Miss B*'s indulgence, who, though older, has ever shewn her a particular friendship, which she values much and wishes to deserve. . . hopes her friend will either answer soon, or come to see them concludes saying, *Je suis, ma chère B. . . .*

Votre tendre Amie,

A. . . .

Miss B's Answer begins nearly thus.*

Votre lettre, ma chère A. . m'a fait le plus grand plaisir, mais ne m'a point surprise, for I know, she says, it is your mother's desire you should acquire early the habit of writing letters. . praises this mode as improving. . . encourages her young friend to continue in the same simple and unstudied style. . has not herself the vanity to think she could write any better. . . regrets that company at home has prevented this week her usual visit. . promises to call the next day, especially as she must take leave previous to her going to Bath. . begs her respects to the family, and concludes in a friendly manner.

II.—*On the Pleasure of a friendly Correspondance.*

Miss A's Second Letter to Miss B*.*

J'ai reçu, ma chère B, la lettre que vous m'avez écrite de Bath,* says Miss A. and I thank you for having kept your promise...adds she now feels that her Mamma was very right in exciting her to try a first letter; for it is so pleasing to hear from a friend whose absence you regret, especially one who expresses herself so agreeably...particularly admires Miss B's description of the various places and persons she visits in Bath.....insinuates she is sorry at not seeing any mention of her return, which is much wished by herself and her Mamma who joins in compliments.....says something of her own occupations during her friend's absence, &c.

Miss B's Answer.*

Votre seconde lettre, says Miss B., *est encore mieux écrite que la première,* and I think your mother must have been much pleased on reading it.....adds she is sure her young friend will soon write most agreeably, and feel more and more the advantage of corresponding.....that herself should have left them with still more regret, had it not been for the hope of hearing of them frequently.....could not sooner mention her return, which she now announces within a fortnight or three weeks.....again says something of Bath and of her own parents.....concludes after having thanked her friend's mother for her kind remembrances.

III.—*On a Visit during the Holidays.**Miss B* to Miss C*.*

.... Has not forgotten the time of her dear cousin's holidays, whom she supposes at home for above a week past. . . . is desired by her mother to write how happy they shall be with her company at N. . . . promises every effort to make her spend the time cheerfully with them, thinking it must pass rather dull at a boarding school. . yet has no doubt of her being now much improved in music, drawing, &c. : cannot herself boast of any improvement since they parted, as her governess was ill, and themselves often out, or had company. . . . expects her cousin at the latter end of the week, or an immediate answer. . concludes with compliments from home.

Miss C's Answer.*

.... Has just received her cousin's letter, which was sent her at the house of one of her school companions, where she now is on a visit. . . . returns thanks for her kind invitation. . promises to be at N. in the beginning of next week, having still a fortnight before the holidays are over. . is not surprised at her cousin's idea of the dullness of a school life ; but remarks she cannot perfectly judge, receiving her education at home. . . . will not say the time passes there very cheerfully, but always so usefully that it does not appear long, especially among some very amiable companions. . . . begs her respects to her aunt and love to the family.

VI.—*On having delayed a promised Letter.*

Miss B's Second Letter to Miss C*.*

... Complains a little of her cousin not having written for this fortnight past, that she is returned to school... wants particularly to hear of her state of health, which was not very good when she left them .. enquires whether she has again found those amiable companions she spoke so highly of, during the part of the holidays she spent at their house. . should be glad to know to what particular branch she devotes most of her time this half year. . . . speaks of her own brother's return home from Scotland. . . . who unites in compliments with her mother and family. . concludes with expressions of attachment, and hopes to receive a speedy answer.

Miss C's Answer.*

... Begins by thanking her cousin for such a kind letter, which afforded her the sweetest recreation she had enjoyed since her return to school . . . says her silence must not be attributed to neglect, but to a bad cold which, though not quite gone, is less troublesome, and to her various occupations. . mentions what now is particularly the object of her study. . . . names those companions who returned and those who did not. . . . regrets not being one of those who can listen to the account her cousin gives of the different places he has visited, and curiosities he has seen in his tour. . . . returns compliments, with promises of being a more regular correspondent.

V.—*On the Festivity of a Birth-day.**Miss C* to Miss D*.*

.....Compliments her friend on the return of her birth-day, which they spent together last yearremembers the various pleasures they enjoyed on that happy day: for instance, admiring the presents which the father and mother gave to their beloved daughter..... the coming of many young ladies of the neighbourhood to congratulate her... their going together to the village school, where they begged for a half holiday for the young girls.... the mirth of the servants eating the cakes and fruit given on the occasion; and how delightful was the surprise of a dance in the evening..... regrets being prevented going to A. this year; but, by way of consolation, expects to hear from her friend, what presents she has received, what company they have had..... begs her respects to all the family.....

Miss D's Answer.*

.....Thanks her friend for her good wishes on her birth-day..... says her absence was much regretted by every one of the family..... describes the continued kindness of her parents, mentions the presents she received, what young ladies visited her, how agreeably the evening was spent, though they had not a ball, on account of being in mourning for the recent death of an aunt..... observes that, as various circumstances prevented their seeing each other during the summer, she has almost obtained her mother's permission to visit N..... before the approaching winter, and hopes she shall be allowed to remain some days.....

VI.—*On the approach of Winter.*

Miss C's Second Letter to Miss D*.*

... Benefits by the opportunity of her own brother going to A., to remind her friend of the promise made in her last letter, to come and spend a few days with them at the approach of winter. . . . gives a description of the country in November; the gardens stripped of their fruits, the walks strewed with fallen leaves, foggy days, long evenings. . . . however, the private road leading to the truly romantic habitation, being not yet very bad, she does not despair of enjoying her friend's society before they both leave the country for their usual winter residence in London. . . . hopes for an immediate answer.

Miss D's Answer.*

I should have fulfilled my promise a week ago, says Miss D., had it not been for some unexpected visitors. . . . her mother could not spare her during their stay. . . . will not, however, complain, as the company they now have in their house are very amiable and accomplished, which prevents her finding the evenings so long. . . . adds it was determined at first her mother should take her to N. . . but now it will be her father; who, going to London, on particular business, before the meeting of Parliament, will leave her at N. whence she will be fetched by her dear mother a week after. . . . found her friend's letter very cheerful. . . . engages her to keep up her charming spirits. . . .

VII.—*On passing the Winter in London.**Miss D* to Miss E*.*

....Regrets having been prevented accompanying her mother yesterday, when she went to take leave of her friend's aunt, before their setting off for town....says she does not expect much pleasure from her winter residence in London, as, except now and then going to the theatres and some exhibitions, young persons are there more confined than in the country where they can enjoy the feeblest rays of the sun....whilst in London they must devote more time to dress, attend many masters, seldom walk out..adds her regret at leaving the country, would be lessened if her friend's Aunt were to join them soon in town, as they could then often meet..offers her services to fulfil any commission....

Miss E's Answer.*

..Hastens to write, thinking this letter will arrive before her friend's departure, as she heard they would not set off till Monday next..should have been glad to have seen her once more before she left the country....begs her to send, by the first conveyance, a box of colours with some pencils, brushes, some vellum paper and new music....as she intends being very assiduous to her studies, since she must remain all the winter in the country, her Aunt having many affairs to settle at home..adds she is very sorry for it, as their opinion of London differs much..begs her respects to her friend's mother, bids adieu, and shall expect to hear soon of their safe arrival....

VIII.—*On spending Christmas in London.*

Miss D's Second Letter to Miss E*.*

....Says that her mother has just written to Miss E's Aunt, to obtain permission for her to come and spend the Christmas with them...and having no doubt it will be granted, rejoices in her friend's agreeable surprise...observes she must not expect much gaiety, as the town is not yet full; has herself scarce been out, though they have been in London these three weeks...adds that she had intended asking her mother to take her, this week, to a panorama much spoken of, but shall now postpone it till her dear friend arrives...hopes some other amusements will arise to make her time pass pleasantly..

Miss E's Answer.*

Young Ladies will easily enter into Miss E.'s sentiments at the reception of the unexpected letter, and represent her expressing the warmest thanks to Miss D. and her mother for their kind attention, eagerly flying to pack up, and with impatience longing for the following Monday, when, by seven o'clock in the morning, a post-chaise will be at the door to convey her to London with a confidential servant...the Aunt's indulgence must not be forgotten, as it was gratefully felt by Miss E. who, though pleased with variety (as are most young persons) is yet sensible of the attachment and care bestowed upon her, &c.

IX.—*On various amusements in London.**Miss E* to Miss F*.*

....Fulfils her promise to her friend, in giving an account of the different amusements she partakes in Mrs. D.'s family, during Christmas, in London....mentions what panorama she saw, what other exhibitions; which theatre she has been to, what tragedy or comedy has been performed....expatiates on the kind attentions shewn to her....cannot help admiring Miss D., who, in the midst of such amusements, never loses sight of her duties and improvement, but finds time for reading, drawing, practising her music, &c.; wishes she could imitate so rare an example....thinks much of her dear Aunt....begs her friend to visit her often: hopes to be informed of every thing which has passed since she left N.....

Miss F's Answer.*

....Thanks her friend for having thought of her in the midst of so many pleasures....says of themselves, that they were not dull during Christmas, having had company in the house....describes particularly their merriment on twelfth-night, as her brother had a magic lantern, which diverted them extremely....talks of her visits to Miss E's aunt, whom she found in good spirits, and well satisfied with her niece's attention in writing so frequently....makes observations on the amiable Miss D's diligence, and concludes by expressing her joy at the thoughts of their meeting soon.....

X.—*On preparing for a Ball.*

Miss E's Second Letter to Miss F*.*

... Was very glad to hear from her friend. . . . thought of joining her a few days after the reception of her letter; but now informs her she is not to return in the country for a fortnight, having obtained permission from her aunt to stay longer, on account of a ball at the end of the next week. . . . cannot say she is sorry at this delay, only regrets her dear friend is not a partaker of her pleasures. . . . speaks of the dresses Miss D. and herself are to wear at the ball. . . . says it must not be supposed that all their time is devoted to frivolity. . . describes both Miss D. and her mother as very charitable, and hopes that she shall return not only with the remembrance of many pleasures, but her mind impressed with such strong examples of virtue as will operate on her future conduct.

Miss F's Answer.

... Wishes Miss E. may receive all the satisfaction she expects from the ball. . . . is herself very fond of dancing, but cannot say, however, that she much regrets the winter balls in London, being commonly so crowded, and the rooms so hot. . . . mentions that, last year, returning home on a frosty morning, though in a close carriage, she got a bad cold. . . . advises her friend to take great precaution, . . . anticipates the delight of meeting. . . . highly admires the character of Miss D. and her mother. . . thinks the exercise of charity truly commendable, especially in so severe a winter, when every thing is extremely dear. . . .

XI.—*On a New-Year's gift to a Mother.*

Miss F to Miss G*.*

... Has been desirous for some days to see Miss G. wishing to consult her on a little present she intends giving her dear mother on New Year's Day, and really cannot decide on what... had thought of buying a handsome pocket-book or tooth-pick case, but now refers it to her friend's taste for decision... strongly recommends her not to mention it to her sisters at home, knowing them to be a little curious, and wishing her present to be a secret... takes this opportunity of returning some books which she likes very much, especially... will express her thanks when they meet... expects an answer or a visit very soon.....

Miss G's Answer.*

... Excuses herself for having postponed, and for still deferring, her visit by slight indisposition... is of opinion that any little drawing or work of her own hands, with a pretty note placed on mamma's table, before she rises, would be a more acceptable present than any thing bought... herself proposes giving her mother, on the same occasion, a work-basket she has just made, and is sure her friend would make one better, as she has more ingenuity.. sends her a few ornaments and allegorical devices, which she thinks very pretty for any kind of pasteboard-work... was sure the books would please her... will not hear of thanks, as she means to borrow from her library when she calls on her, which she hopes to do soon.....

XII.—*On a Present from a Mother.*

Miss F's Second Letter to Miss G*.*

... Joyfully imparts to her friend, that her dear mother has just made her a present of three guineas, as a reward for the trifle she presented her with on New Year's Day... expatiates on her mamma's kind indulgence... knowing her friend is soon going to London, requests she will purchase for her some books of the same kind as those she lent her, to the amount of one guinea... as to the remainder, she intends to dispose of them differently, (here the young writer will mention how)... wishes her friend a good journey, and expects to hear from her soon....

Miss G's Answer.*

... Acknowledges the receipt of Miss F's letter, congratulates her on the present from her mother.. will not fail to purchase such books as she thinks will unite utility to amusement, (here the young ladies may mention such of the kind as they know of).. praises her dear friend's good heart in the intended disposal of the two other guineas... finds herself much better of her cold, but complains of the severity of the weather in January... is not yet sure whether she will be able to call again or not before she sets off, though she wishes much to embrace Miss F. and her mother, whom she respects infinitely... remains sincerely....

XIII.—*On a Walk on a Frosty Day.**Miss G* to Miss H*.*

... Remarks that they take so little exercise in always going out airing in a carriage; that she thinks they must take advantage of the frosty weather for a good walk... proposes they should next day go to the Serpentine River to see the skaters, which she is told is a pretty sight... her aunt has given her leave to go, provided they keep at some distance from the skaters... has read, somewhere, that Dutch women skait with all their commodities to market, which she considers very curious, but thinks it must be dangerous... begs an answer in the afternoon, and hopes to hear that her mother will not refuse her request...

Miss H's Answer.

... Is very sorry she cannot accept her friend's proposal for the next day, as she expects both her dancing and music masters... hopes the day after will offer as good walking, the frost being likely to continue, unfortunately for the poor gardeners, who begin to make loud complaints... will call at her friend's in the evening, with her mamma, and they will settle the hour of meeting on Thursday, if agreeable... thinks they must be well wrapped up, not to catch cold, as the river side must necessarily be so much colder than any where else... expects pleasure in the excursion, having never seen any skaters, but has heard her brother speak highly of the amusement...

XIV.—*On leaving England for a distant Home.*

Miss G's Second Letter to Miss H*.*

.... Informs her friend that the expected letter from Jamaica, is arrived, by which her father recalls her. . . . expresses such joy as is quite natural at the idea of again seeing her tender parents, who, for her education, sent her to England . . . cannot, however, but feel her joy damped, when she reflects she must part from a beloved aunt who, during six years, has bestowed on her all the affection of a mother. . . . likewise regrets some agreeable companions, especially her dear friend H. whom she considers as a sister. . . . would have called to-day, but must go and make many purchases. . . . to-morrow expects to be taken below London-bridge to see the ship which is to take her away from her friends in England. . . .

Miss H's Answer.*

.... Says she will endeavour to suppress her own sorrows, that she may not increase her friend's regret. . . . hopes they shall meet more than once before her departure, when she will reiterate her entreaties of hearing from her by every packet. . . . anticipates the joy of the parents when they see their daughter so amiable and so accomplished in drawing, music, history, &c. . . . expects her early in the morning, the first day she can entirely devote to her. . . . intends to assemble all their young companions in the evening. . . .

XV.—*On the changing of a Governess.**Miss H* to Miss J*.*

.... Wishes very much her cousin could come and spend the afternoon with her—though it would be a dull visit, as she is in real sorrow at her governess being on the point of quitting her.... the acquisition of a fortune, by the death of a relation, is the reason; therefore she ought to dissemble her selfish grief, but is sure she can never love another governess as well. . . . enumerates her kind attentions, especially in illness, her many qualifications and real information, regrets not having benefited two years longer by her instruction. . . . mentions a letter lately received from her father, who is in India, and much wished for at home. . . .

Miss J's Answer.*

.... Is much disappointed. . . . had just settled to go to her cousin's when a note came from Mrs. D. announcing the visit of herself and daughters in the evening, therefore is obliged to stay. . . . condoles very sincerely on the unexpected intelligence. . . . judges by her own feelings how miserable she would be if her governess were to leave. . . . wishes her dear cousin could persuade her mother to let her come at least for six months, that they might take their lessons together. . . . describes how easy they are made by the manner in which Miss P. her governess prepares her different studies. . . . how much pleasanter would be their walks, their amusements. . . . will call next morning, and hopes to hear her mother will have approved this plan. . . .

XVI.—*On a Father's return from India.*

Miss H's Second Letter to Miss J*.*

... Acquaints her cousin with the joyful news that her father is returned, from India, after five years' absence. . . . that he is now at Portsmouth, and expected home to-morrow. . . . excuses herself for not writing a long letter, her spirits being too high to let her settle to any object long together. . . . is besides very busy in assisting her sisters in the preparations for their papa's arrival, their mother being gone to meet him. . . . has only time to name her new governess, who arrived the day before yesterday, defers her description, and promises to write again at the end of the week. . . .

Miss J's Answer.*

... Sincerely congratulates her cousin. . . . cannot expect another letter while her spirits are so elated; but when she is composed, hopes to have a full account of the rejoicings on her beloved father's return from such a distant part of the world, especially at a time when war raged in India, and so many gallant officers fell victims to it. . . . herself is all impatience to embrace her dear uncle and congratulate the happy family, laments her absence from home just at this time; but expects to return the following week. . . . has heard the new governess spoken of as an amiable and well informed lady. . . . therefore gives up all hope of the proposed plan of finishing their education together, &c.

XVII.—*On the return of the Spring.**Miss J* to Miss K*.*

.... Complains a little of her friend's silence, which she attributes to her being still engaged in a round of winter amusements.... says she herself regretted them a month ago; but now at the return of spring she enjoys the country, the air getting milder, the ground being covered with snow-drops, primroses, violets.. the shrubbery coming out in full verdure, inviting to early walks.... fears by saying more on the subject, she should excite her friend's regret at not enjoying the scenes she could describe, and hopes to hear from her very soon, &c.

Miss K's Answer.*

.. Begs her friend will not listen to the opinion of many who reside in the country, that persons who live in London never see the sun, nor breathe fresh air, but like owls only go out at night through foggy smoky streets, to shut themselves up in close rooms or crowded theatres.. cannot say that London is as pleasant as the country; but the part which they inhabit being airy, allows them to enjoy exercise in the parks and adjacent fields, and even her walks are often extended as far as Kensington-Gardens, where the charms of spring are really felt .. yet longs for the month' of June when, the King's birth-day being over, they usually return to the country, where, with delight, she will resume her summer walks with her friend, whom she confesses to have neglected a little, but not forgotten....

XVIII.—*On viewing the Exhibition of Pictures.*

Miss J's Second Letter to Miss K*.*

.. Says she is sure her friend will judge her to be of a whimsical disposition, after having read in her last letter how pleased she was at being in the country at the return of spring, and finding in this that she regrets not being able to accompany her mother, who sets off to-morrow, to spend three weeks in town.... adds she cannot help envying those who, during this month, will visit the exhibition of pictures, when she recollects the master-pieces that were last year exhibited at Somerset-House, at the British Gallery, or by the Water colour Artists.. names some of these capital pieces.. hopes her mother, who will call at Miss K's, will find all the family well, and bring an answer to this....

Miss K's Answer.*

.... Fortunately was at home when Miss J*'s mother called yesterday; therefore, besides the pleasure of reading an agreeable letter, had a good opportunity of making many enquiries.... is not surprised at her friend's desire to see new paintings, as she manifests every year more and more disposition and genius for this pleasing art.... adds that herself will not this year visit any exhibitions, as she must soon leave town to replace her elder sister who is now at their grand-mamma's.. expects to make a long stay, but will not fail to write frequently to her friend ...

XIX.—*On a visit to a Grand-mamma.**Miss K* to her eldest Sister.*

....Mentions her grand-mamma's state of health being the same as when her sister left R.... relates what tender caresses she receives, which she endeavours to repay by little attentions, such as playing on the piano-forte, those old tunes her grand-mamma is fond of; reading aloud entertaining stories; offering her arm in their walks...still does not suppose she can supply her sister's place, but will do her best...has no doubt the summer will pass agreeably....admires the situation of the house, the extensive grounds....proposes dividing her time, so that some shall be filled up to her advantage....begs her little birds may be attended to.... says all that is affectionate and respectful to her dear mother, and love to all the family....

The Sister's Answer.

....Expresses the satisfaction of the family hearing that grand-mamma continued as well as before....unites with her mother in praising Miss K's good heart and attention...is glad to hear of her determination not to lose her time...exhorts her to practise her music, and expects, from her taste for drawing from nature, she will send them a variety of landscapes...the country affording such beautiful prospects...pointing out particularly a delightful view from the seat at the top of the hill which commands a great extent of country, and another more retired scene from the white cottage in the valley...concludes with much affection.

XX.—*Continuation of the same Subject.*

Miss K's Second Letter to her Sister.*

...Hastens to anticipate any account which might cause uneasiness concerning a slight indisposition of their grand-mamma, that lasted only a few hours, yet of course alarmed her much....relates that they have lately had, on a visit, two ladies who, though advanced in years, were very agreeable.... that she was deputed to do the honours of the table, and received, from the indulgent party, many compliments on the occasion, which she is sure her sister would have better deserved....sends a drawing from nature; it is merely a hasty sketch....begs her sister will not spare observations, conscious it deserves criticism....sends many affectionate remembrances from grand-mamma, and concludes with duty to mamma....

The Sister's Answer.

...Praises her sister for her thoughtful attention in writing so quickly....admires the drawing, especially the little thatched house....mentions some visitors who particularly enquired after her.... encloses a letter arrived for her....gives some particular news concerning the family.... says her little birds are not forgotten.... was afraid the canary-bird would have died, but it was only moulting.... sends most respectful wishes from her mother, herself, and every one at home, to the dear grand-mamma, &c....

XXI.—*On a good Hand Writing.**Miss L* to Miss M*.*

.... Is desired, by her mother, to enquire about her cousin's writing master, wishing he would teach her, having no doubt he is a good master, as her cousin's improvement is visible in every letter she receives from her.... does not think it requisite to write a very fine hand, but should blush to write as some do; is even ashamed of her own indifferent writing.... wishes the company gone that are now at her cousin's, that they might resume their morning walks, the season being so mild.... her mother is perfectly recovered from a cold, and as well as herself.... sends kind remembrances to all....

Miss M's Answer.

.... Gives the name and address of her writing-master, speaks of his character and abilities, especially of his attention in making young ladies hold their pen gracefully, and not suffering them to take bad positions when they write.... thinks it gives a favourable opinion of the style and talents of the writer, when, on opening a letter, we find it written in a good hand.... mentions when their visitors leave.... does not wish them to go, as she finds their conversation very improving.... intends to visit her cousin as soon as they are gone.... sends her respects to her aunt....

XXII.—*On the utility of Arithmetic.*

Miss L's Second Letter to Miss M*.*

... Wishes very much to hear from her cousin, who lately complained of an indisposition... begs for indulgence if this letter is short and uncommonly insipid, as she has just had a long lesson of arithmetic, which, of all things, she detests... not seeing the utility for young ladies to know more of it than addition, subtraction and multiplication, as the gentlemen always have the management of money-matters, and when ladies go shopping, the bills are sent in made out for payment... inquires if she thinks her improved in her writing, likes her master very well... concludes with love and compliments, &c.

Miss M's Answer.*

... Is now more satisfied with her health... thinks she really does write more correct and neater, did not find the letter dry, on the contrary could not help laughing at her petulance, and does not think her opinion seriously given, as she herself thinks arithmetic, if not an amusing branch of study, at least an useful one... proves it by her mamma having had all the accounts to settle during the two last years that her papa has been in America... complains she cannot visit her as much as formerly.....but proposes however a morning ramble with her, if the weather continues fine in a couple of days, &c.

XXIII.—*On studying Geography.**Miss M* to Miss N*.*

.... Reverts to a conversation they had a few days before on geography. . . . a circumstance having occurred since, which enforces the observation they then made, she cannot avoid relating it to prove the necessity for young ladies to acquire so useful a knowledge. . . . a married lady, with whom she had been in company the preceding evening, expressed fears for her husband's safe return from Hamburgh, having read in the newspapers, that the French fleet had been seen off Malta. . . . such a blunder has determined me, says Miss M., to apply to the study of geography with all diligence. . . . and knowing her friend has devoted much of her time to it lately, begs she will recommend the best books on that subject. .

Miss N's Answer.*

.... Approves her friend's intention of making herself mistress of so pleasing and useful a study as geography. . . . accuses herself of having neglected some advantages she might have improved by. . . . says that as her father was reading lately in a paper an account of Lord Nelson's glorious victory over the combined fleet, in such and such degrees of latitude and longitude, her brother immediately calculated what distance it was from England. . . . remarks the advantage of knowing the use of the globes, which explains the various seasons, length of days, climates, &c., concludes by giving the title of the work she uses and atlas. . . .

° XXIV.—*On learning History.*

Miss M's Second Letter to Miss N.**

... Expresses her admiration of a young lady only fifteen years of age, on a visit at their house, who always gives an appropriate answer when questioned by her father on any subject of history, being equally well informed in ancient and modern history as in that of England... thinks her governess, either at home or at school, must have taken great pains with her... what she particularly admires in Miss A., is her extreme modesty, never showing her knowledge on these points but when immediately addressed, always supposing others as conversant on these topics as herself... here Miss M. expresses her determination of copying such an example by applying herself to the study of history....

Miss N's Answer.*

...Is not surprised at her friend being delighted with Miss A's society, having herself met her twice in company... marks the difference between her and another lady of at least twenty, who lately hearing Alexander mentioned, asked whether he lived after Cesar had landed in Britain... such an error becomes doubly inexcusable, when speaking of one's own country, the history of which ought to be thoroughly known first, as the one more likely to be oftener introduced... supposes her friend has read Mrs. Chaponé's Letters on the subject, with which she was herself much pleased, names some good historians she intends to read, as Rollin, Robertson, &c.

XXV.—*On learning French and Drawing.**Miss N* to Miss O.**

...Informs her friend that her parents, thinking she is now forward enough in the French language, to devote some of her time to another accomplishment, intends to give her a drawing-master... which idea delights her, having from her infancy been fond of pictures and drawings, trying roughly to sketch any flower in their garden, or landscape in their rural abode... says her sister Maria, (younger by three years,) is not as pleased as herself, their mother wishing her to begin French... for which she feels no inclination, thinking it very difficult, and considering it a study of little use, as she hears so few ladies speak French... expects her friend as usual the next evening....

Miss O's Answer.*

...Regrets she could not visit Miss N. the preceding evening (for whatever reasons the young writers please)... is herself of opinion that her friend has, within these two years, made a wonderful improvement in French, as is visible by the correctness and ease of her letters... would advise Maria not to be so prejudiced... especially with such a disposition as she announces for every accomplishment, besides the advantage of an able master, and the good example of her sister... confesses drawing is a more pleasing study, and a more obvious recreation to those who are to inhabit the country... but considers the acquisition of the French language not only as a source of greater learning and amusement, but as indispensable now in a lady's education, &c.

XXVI.—*The same Subject continued.**Miss N*'s Second Letter to Miss O*.*

Wherein she mentions that, according to her friend's good hints when they met last, Maria, her young sister, seems not to dislike French so much, especially as their father speaks of visiting France perhaps next year. . . . cannot herself boast of much progress in drawing, notwithstanding the extreme patience of her excellent master. . . . will however expose some of her essays to her friend's criticism ; wishes very much to be forward enough to colour flowers, and to draw from nature a particular spot which she intends pointing out to her friend the next time she comes, &c.

Miss O's Answer.

. . . . Could not come nor answer sooner, having had the visit of Mrs. F. and her niece, who lately returned from a trip to France, where they were delighted with the appearance of the country, the curiosities of Paris, such as palaces, gardens, museums, &c. Says they described minutely the dress of the inhabitants, but not at all their manners ; which essential point they could not obtain, neither of them being sufficiently conversant in French, a great disadvantage when you visit a foreign country. . . . adds French is spoken in every part of Europe, encourages Maria in her learning it for their intended journey. . . . promises herself the satisfaction of calling the next day, &c.

XXVII.—*On learning Music.**Miss O to Miss P*.*

.... Admires her friend's modesty, who, in her last, does not say a word of the applause she had received from the execution, taste and ease, with which she performed on the piano, at her aunt's last concert, says that her mother being present and much delighted, has ever since been exhorting her not to neglect a talent so pleasing to others and to one's self...but is sorry to say her progress in music is very slow; however, as they are to spend the summer together, she hopes to improve under the direction of her friend...inquires about some acquaintance in the neighbourhood....

Miss P's Answer.*

.... Longs for the summer, when she is to be favoured with her friend's society, whom she knows to be extremely improved, and who being so fond of music, cannot fail of becoming a proficient.. mentions some new pieces which she thinks very fine, having heard them played by her master (whose taste and execution she praises,) and which she will practice with Miss O...expatiates on her parent's indulgence in allowing her to pursue a branch of education which she most admires.... adds that she is to begin taking lessons on the harp in a few days, but fears with little success; which would grieve her much, her father being anxious for her acquiring a knowledge of that most fashionable instrument...gives the required information of her friends and neighbours....

XXVIII.—*On learning the Italian Language.**Miss O*'s Second Letter to Miss P*.*

... Has just heard that her friend, since she is in town, has engaged with one of the best Italian masters...was not surprised at it, as she so many times praised the softness and beauty of the language... adds there being no Italian master in the county they inhabit, and their yearly winter residence in town being so short, notwithstanding her desire, she gives up every idea of ever studying that branch of fashionable education. Does not now expect her friend will find any vacant hour for their correspondence, which she regrets very much, her letters being equally amusing and improving...

Miss P's Answer.*

... Says that before coming to London, with the help of the French, she had forwarded herself pretty well in the knowledge of the Italian prose, by reading a good Italian grammar...that having attempted to peruse some of the poetry, she had found real difficulties, but not knowing whether the master she wished for, would be disengaged, she had kept her intention a secret...now expects to be soon able to read and enjoy some works of real merit, such as those of Metastasio, Tasso, Dante, &c.. hopes always to find time to correspond, not on account of the motives hinted by her friend's letter, but to keep up an intimacy which she herself so much values...

XXIX.—*On learning to Dance.**Miss P* to Miss Q.**

... Was very much surprised to hear her friend's mother say, when lately on a visit at their house, that her daughter intended to leave off learning to dance, which she was so fond of. . . . confesses that her friend is forwarder than her, knowing such a variety of steps and dances. . . . but thinks that at their age there is something new to learn every winter. . . . as for herself, she intends to go on some years with her master, who is one of the most fashionable. . . . begs her friend will not think she devotes all her time to dancing. . . . yet owns, that if not carried too far, she considers the exercise as useful as pleasing.

Miss Q's Answer.*

... Acknowledges that she had been much inclined to leave off learning to dance, when she heard that her master was himself to give up teaching. . . . praises much his abilities and particular care in making his pupils walk and do every thing gracefully. . . . for she is of opinion that it is not enough to know the various steps and figures, but considers an easy carriage, entering a room with grace, as the most essential part of learning to dance. . . . adds she now thinks of having another master, and will, perhaps, apply to her friend for her own, since she praises him so much. . . .

XXX.—*On learning Botany.*

Miss P's Second Letter to Miss Q**

Wherein after regretting her friend's long absence, at a time when the country round them is so enchanting, the woods so thick of foliage, the meadows in such beautiful verdure. . . . informs her of having found a way of amusing herself, though alone in her walks, which is studying botany; that till now she gathered flowers more for their smell than beauty, trampled on herbs, unmindful of their particular distinction, but the least weed now offers her an interesting subject. . . . that she shall willingly impart to her friend the knowledge she has already acquired, convinced that she will soon join her in that source of learning and amusement. . . .

Miss Q's Answer.*

. . . . Thinks of soon returning to her native county, describing it as far superior to the one where she is now, in point of beauty and fertility. . . shall with pleasure accompany her friend in walking, but does not suppose she can make her an adept in botany, as there are so many different names in that science that she despairs of remembering them. . . . says that she continues to be very fond of drawing, and offers to draw, and even to colour those flowers which her friend will think deserving notice. . . . praises her industry, in endeavouring to complete herself in every branch of education, thinks it a laudable example. . . . concludes in the most affectionate terms.

XXXI.—*On going to a new Country-Seat.**Miss Q* to Miss R*.*

To acquaint her cousin that, to her great surprise and joy, her father had just purchased a new country-seat, in ——shire, where they soon will go and reside for some months. . . . expects to find a charming house, extensive pleasure-grounds, &c. in short, quite the reverse of their present summer habitation, which she describes as old and rather dull. . . the distance, however, from her cousin's residence in summer damps her joy, as they, most likely, will not meet before they both go to London in winter. . . a time which she should dread, were it not for the satisfaction of their being together. . . .

Miss R's Answer.*

. . Has just received the letter concerning her uncle's new acquisition. . . is sure her cousin will laugh at her old-fashioned taste, but really owns it would be painful for her to quit their old family mansion, their park full of deer, their rookery, &c. . . . hopes that her cousin's taste for variety will be gratified. . . . expects a long description of the new habitation in her next, which must not be much delayed after their arrival in ——shire. . . is extremely flattered and gratified by the regret her cousin expresses, assures her it is mutually felt, and that the only alleviation for her, will be frequent letters. . . .

XXXII.—*On a Country-Life in Summer.*

Miss Q's Second Letter to Miss R*.*

.. Saying that her cousin must consider this as a great favour, for ever since she arrived at their new country-seat, she has not found a leisure moment.. after a description of the house, she mentions the dairy, which she visits in the morning with her grand-mamma, a large garden full of flowers, where she watches the bees carrying their load into the hives; the corn-fields where the reapers are now busily employed, the gleaners following them; the children's happy countenances at the homely meal which awaits the tired labourer, &c....wishes her cousin was with her, to share her rural pleasures.....

Miss R's Answer.*

..Has received her cousin's letter in praise of a country life at a moment when she enjoyed it doubly: for the evening having been fine and cool, after an uncommon hot day, she had taken a ride on horseback with her brother...at the bottom of a hill, near a farm, they heard loud bursts of rustic mirth, found the reapers enjoying the feast of harvest-home...had the satisfaction of contributing to their joy, by some little presents to their children ..is sorry summer passes so quick; hopes it will be followed by a fine autumn.

XXXIII.—*On a Journey to Wales.**Miss R* to Miss S*.*

.... Begins with lamenting she could not take leave as she had promised to do, her father having advanced the appointed day of their long-wished for journey to Wales. . . . says they are four in a very commodious carriage, travelling slow, that they may have a view of different counties, stopping at each place worthy of observation. . . . that, after three days' journey, they are now at N., a distance of sixty miles . . . begs her friend will answer this, directing it to M. . . a town which they are not to reach before five days hence, expects her pardon for not having called, mentions her health being improved by the change of air. . . .

Miss S's Answer.*

.... Most willingly forgives her dear Miss R. . . . feels a little envy at her excursion, having herself so great a desire to travel; engages her friend to keep a regular journal. . . . wishes her favourable weather, perfect health, and every pleasure the tour can afford. . . . begs to be remembered to the three travellers. . . . expects to have another letter from the first place where they are to make some stay. . . . informs her of whatever interesting has taken place since their departure; gives a short account of what she is to do, whilst deprived of her amiable friend's company, &c.

XXXIV.—*On Remarks in Travelling.*

Miss R's Second Letter to Miss S*.*

....Will not allow her friend to have the least tendency to envy, but a very natural curiosity which she herself now gratifies, as far as her abilities permit. . . . then makes such remarks on the country and the cities, &c. as suit young travellers. . . .speaks of the health of the party. . . .of the weather being rather favourable. . . .requests this letter may only be read by her friend, (being written in much haste at an inn, while some refreshment is preparing for them..) therefore does not mention any one. . indicates nearly the time of their return, and names another town where Miss S. may direct her answer

Miss S's Answer.*

Thanks Miss R. a thousand times; confesses that she could not refrain from showing such an entertaining letter to her mother. . . .says she lately saw a charming Panorama, which she describes, considering such a sight as a rapid mode of travelling. . wishes there was one of the spot mentioned by her friend, whom she follows on a map, this being now her most agreeable amusement. . . .begins to reckon the days till the desired return, and thinks they will have ample matter for conversation in the autumn evenings.

XXXV.— *On viewing the Sea-Coasts.**Miss S* to Miss T*.*

... Had promised an account of her journey to Portsmouth, but did not expect it would be so difficult a task to give her friend an adequate idea of her sensations on arriving at the sea-coast, where she was struck with admiration at the grandeur of the scene, the perpetual dashing of the foaming waves against the rocks, the majestic sight of the ships sailing in and out of port. . . has visited the dock-yard and seen the launching of a 74-gun ship . . . confesses such a sight would require an abler pen. . . announces proceeding farther on the coast, and a visit to the Isle of Wight.

Miss T's Answer.*

. . . Assures her friend she perfectly succeeded in impressing her mind with an idea of the beauties of the sea-coast. . . thinks it is innate to the natives of this happy island to feel their heart expand at viewing that element which is at once its security, its source of riches and glory. . . has some hopes of having the same enjoyment in about a month, as she is to go with her parents to meet her brother expected from Gibraltar, which his regiment has garrisoned for more than three years, but expects her friend will be back before their departure. . .

XXXVI.—*On Bathing and Watering Places.**Miss S*'s Second Letter to Miss T*.*

...Judges her friend will be much surprised at seeing the letter dated from Bath...removes all apprehensions of illness...recounts the various amusements, such as going to the pump-room, the public breakfasts, the balls...describes the sight of a number of droll figures in sedan-chairs, continually passing to and from the baths, how commodious they are for invalids...thinks it useless to speak of the nature and well-known virtue of these salubrious waters...adds a little account of the buildings, such as the Crescent, the delightful situation of their temporary abode, the surrounding country...wishes very much her friend could have been of the party...

Miss T's Answer.*

...Acknowledges that the post-mark of Bath had alarmed her, knowing her friend's father was subject to the rheumatism, but the cheerful contents of the letter soon removed her anxiety...forms an idea of the gaiety of the place, having been two seasons at Buxton and Matlock...recollects one half of the society presenting the melancholy picture of pain and sickness, the other living in a continual round of pleasure and dissipation, a contrast which must be painful to the sufferers...thinks they shall not go to any bathing or watering-place this season, on account of her beloved brother being expected home soon, as she mentioned in her last.

XXXVII.—*On a Brother's return from Sea.**Miss T* to Miss U*.*

....Says she is commissioned by her parents to inform her aunt and cousin, that her brother, whose return from sea was so anxiously expected, is just arrived....mentions as the cause of his delay a tremendous storm, when the frigate he was in, ran a-shore off Sicily....speaks of her brother as grown a handsome man, with as polished manners as any land-officer....adds that being lately promoted, he daily expects an order to embark again to inspect some of the English coasts, a circumstance that damps the joy of the family, especially her own, as she was in hopes to accompany him in his intended visit to their aunt and dear cousin Ursula....

Miss U's Answer.*

....Is desired by her mother to congratulate the family, and to express their own joy at the happy news, particularly as they had read of a frigate, the *Venus*, being lost....regrets to be deprived of seeing the gallant tar so soon as they expected, and whom they all think such as he promised to be, a brave and an agreeable man....supposes a navy-officer cannot be long in inspecting some of the sea-ports, therefore hopes to enjoy the pleasure of embracing her dear Theresa and cousin Edward, in a couple of months, at the latest....

XXXVIII.—*On diversions during the Autumn.**Miss T*'s Second Letter to Miss U*.*

....With joy heard her aunt and cousin had some intention to come and spend a part of the autumn with them in their new country-seat, which the aunt does not yet know, and engages her cousin to forward the execution of the project....thinks autumn, though not the gayest season, has still its charms ...they can no longer enjoy an evening walk as in summer, after a sultry hot day, but often a brisk air with some gentle rays of the sun, renders a long morning walk delightful, or a ride either on horseback or on asses....adds how pleasing are the gathering of the last fruits, the various tints of the trees before the fall of the leaves....concludes with urging her to hasten the journey....

Miss U's Answer.*

....Says their visit is now deferred on account of an elder brother having brought some gentlemen from Oxford to spend part of the shooting season.. yet does not complain; so kind a brother deserving every sacrifice....hopes the latter end of October will be fine, at which time she shall urge her mother to execute her first intention....till that time she is to employ a part of the day in reading some of Miss Hannah Moore's works, which are highly spoken of....presents her mother's and her compliments to the family....

XXXIX.—*On Astronomical Lectures.**Miss U* to Miss V*.*

...Informs her friend she must not be surprised at any flights in her future correspondence, as she is going to soar to the starry regions, and consequently may now and then introduce the Great Bear, Cassiopea, Orion, &c. instead of more familiar subjects...the fact is, that having lately assisted at some Lectures on Astronomy...and just began the study of the celestial globe, her mind is so filled with celestial objects, that she can hardly condescend to think on terrestrial ones...therefore begs her friend will write very often, if she wishes to retain the place she still holds in her affection....

Miss V's Answer.*

... Has been much entertained with her friend's jocose letter on Astronomy...hastens to entreat her to reflect, that in the planetary system the earth has also its place, and as it visibly contains many objects to whom she is dear, it would be the height of ingratitude to neglect them for the search of inhabitants in the moon...begs, if she should make any discoveries of the kind, she will impart them to her...but is certain that an inconstant planet cannot contain so faithful a friend as herself....

XL.—*On reading Newspapers.**Miss U*'s Second Letter to Miss V*.*

...Found yesterday evening very long, her friend not having come, as she had promised...to pass the time, took a Newspaper which she soon left, three columns of it being full of the present European political system, three others with anædotes, none of which could be considered as true...cannot conceive how some people can be so fond of politics as to pore over the debates, journalist's dreams, or criticisms.. perceives she forgets the principal motive of her writing was to scold her friend and to inquire why she did not keep her word the preceding evening....

Miss V's Answer.*

....Hopes early in the evening to pacify her angry friend, and to receive her pardon, especially when she states the cause of her staying at home, (which cause young writers will choose and mention,) ...agrees in thinking Newspapers a very insipid amusement, but believes some gentlemen would be at a loss how to fill up their time without them... as for her, she is satisfied with glancing at the theatrical amusements, births and marriages... however, confesses she sometimes hears with pleasure her father reading some passages of a monthly review ...is impatient for seven o'clock, having a great deal of chit-chat to communicate....

XLI.—*On new Dresses for the Winter.**Miss V* to Miss W*.*

... Says she will lay aside grave subjects to enter on topics of the day... winter dresses seem settled, as well as winter; velvet, furs, &c. are now much worn... gives an account of some of the most fashionable dresses, pelisses, &c... adds she and Miss P. went shopping the day before in — street, where haberdashers, milliners, and jewellers made sad havoc with their purses... offers to buy for her friend any thing she may be in want of for winter... takes this opportunity to send her friend a trifling proof of real affection.....

Miss W's Answer.*

.... Begs her friend will not tempt her to be extravagant... some part of a dress (which she mentions) for an assembly, is all she wants now... means to economise for spring, when she hopes to go to town... is now making little works in paste-board as... for which she wants some ornaments, desiring her friend to select them in her visits in — street... considers this kind of occupation as a resource in the country, for one cannot always read, play on an instrument, or work... returns thanks for the present sent by her friend, to whom she recommends to guard against taking cold in her evening visits.....

XLII.—*On doing the Honours of the House.*

Miss V's Second Letter to Miss W*.*

....Says that in the absence of her mother, she cannot go out, and is obliged to do the honours of the house....feels it quite a weight to provide for so large a family, to attend her brothers and sisters.... till now thought presiding at a tea-table, and decorating a room for visitors, was a great part of the employment of the lady of the house, but now finds it the most trifling one....is astonished how her mother can conduct all so quietly; is fully determined in future to share the trouble: wishes especially to shew her desire of being useful to a parent so kind in every instance....is a little uneasy about her friend's family not coming to town so soon as usual, but thinks it would be indiscreet to enquire, &c....

Miss W's Answer.*

....Is certain her friend supplies her mother's place at table with ease and elegance....thinks the care of a family must be very fatiguing....her uncle, a widower, had made her the offer of keeping his house, but her mother thought her too young.... should be very desirous of taking a lesson from her friend, and regrets their journey to town being deferred this year—as for the cause, does not consider it as a secret, since her brother's marriage with Miss C. of the same county, will be soon announced....

XLIII.—*On Great Assemblies.**Miss W* to Miss X*.*

....Is eager to impart how her mother and her enjoyed the preceding evening at an assembly.... describes the elegant manners of the lady they visited....her attention to every one, the facility with which she conversed with some foreigners who were there....in short, the talent of making all the company pleased with each other, and herself admired by all....the party very numerous, and many card-tables....says she played a short time only at the round-table, finding more pleasure in the society of a young lady whom she unexpectedly met there....relates some topics of their conversation, and their sentiments, agreeing on the happiness of having a real friend.....

Miss X's Answer.*

....Thinks the assembly must have been very agreeable....has been to very few such....speaks of them as being generally hot, crowded rooms, the company almost strangers to each other, consequently stiff and formal....prefers social parties of friends where conversation is general, and where, if cards are introduced, the whist parties are not so solemn and young folks may laugh over their game.... gives an account of an evening spent at Mrs. B's, an old lady, but very fond of young people, whom she knows how to amuse better than any of their acquaintance do....is of her opinion about the advantage of having an intimate friend, but must confess it is very hard to be so long separated from her.

XLIV.—*On the Opera and Concerts.*

Miss W's Second Letter to Miss X*.*

...Describes a delightful evening passed at a friend's where the family, among themselves, formed a concert. ...thinks the execution on the piano and on the violincello would not have disgraced a public concert: the vocal part was melodious and pleasing, the music chiefly Handel's, ...wishes her friend had been of the party...wonders at the insensibility of those who are not in raptures with music...says that going often to the Opera with her mother, she has therefore frequent opportunities of indulging her taste...but would willingly leave when the ballet begins, as they so repeatedly give the same, which though gratifying to the eye, for once, seldom satisfies the mind....

Miss X's Answer.*

...Was much pleased with her friend's account of the family concert, should have enjoyed it extremely...fashionable amateurs might perhaps have found it heavy, Italian music being now more generally admired...thinks her friend will expect to hear how her sister and herself pass their time in the country, a strong contrast to her refined life...music they have none but their own wild notes...taking long walks on frosty mornings, and visiting some poor cottagers, sometimes scrambling up hills and down dales, and returning home with scratched hands, torn clothes, good appetites and high spirits...so passes some of their time; supposes her friend will call her a giddy girl, but begs she will add truly affectionate one also....

XLV.—*On a Marriage Festivity.**Miss X* to Miss Y*.*

... Says her friend must not expect a long letter, as she is extremely busy in preparations for her sister's marriage, which, as she informed her, is to take place on Thursday... is to be bride-maid with Miss C... the wedding is to be celebrated at their grand-father's, a sumptuous dinner with a ball in the evening... open house for the tenants... an ox roasted, whole, for the poor, &c. a more private wedding would have been pleasanter, but so benevolent a grand-father must not be disappointed; thinks Miss Y. knows something of the future brother-in-law, promises to write a few days after the bustle will be over....

Miss Y's Answer.*

... Renews her congratulations to all the family... her mother is writing, therefore sends no message from her... thinks with her friend so public a marriage cannot be agreeable, but selfish considerations must be forgotten in the kind motives of the grand-father, whom she greatly admires.. would certainly have made him dance with her, had she been at the ball... does not personally know the gentleman her sister has married, but the family bear so good a character that she has no doubt he will make a wife happy, having been brought up under such excellent examples....

XLVI.—*On the Rejoicing at a general Peace.*

Miss X's Second Letter to Miss Y*.*

...Supposes her friend will expect an account of the rejoicings, in town, at the proclamation of the peace...proceeds with describing the general illumination, allegorical transparencies...says every face expressed more real joy than at any of the preceding victories, which though brilliant and ever memorable were bought with most precious blood... observes how glorious it is for the British nation, after so many gallant exploits, on sea and land, to be the leading power in the pacification of Europe... mentions the safe arrival of her brother, from the Continent, for whom they had felt so much uneasiness for the three last weeks...

Miss Y's Answer.*

...Sincerely congratulates her friend on her brother's safety, after having shared so many perilous encounters...from the description, thinks a general illumination in town must be beautiful...their country-house and every other in the neighbourhood were illuminated, but the distance and inequality of height destroyed the effect...after the intention manifested by the allied Powers, hopes for a lasting peace, and is sure in this wish to unite with her friend.....

XLVII.—*On a State of Convalescence.*

Miss Y to Miss Z*.*

....According to promise, gives an account of her present state of convalescence, finding herself much benefited by the change of air. .for these three weeks that she has been at N*. has felt very little of the pain in her head and side, only a debility that is considered as the consequence of a long illness, but which still prevents her leaving her room. . . . neither books, needle-work, pencil or music can she attend to, and would hardly have courage to take up her pen, were it not to entreat a friend who has been to her such a tender and attentive nurse, to have again compassion on her, by returning as soon as convenient. . . .

Miss Z's Answer.*

....Assures her friend, that if her return depended on herself, she would have long since resumed her station in the sick-room; for though it is a very melancholy task, yet she cannot but envy whomsoever replaces her in all the little attentions of watchful affection. . . . gives for reason of a longer absence than she expected, her uneasiness about her sister, who for some days past complains of a slow fever, hopes it is not dangerous, but cannot leave her before she is better. . . . in the mean time, excites her friend to raise her spirits, with the certainty of soon enjoying as good health as before. . . .

XLVIII.—*On the Loss of a beloved Aunt.*

Miss Y's Second Letter to Miss Z*.*

.... Writes in great affliction, on the death of her beloved aunt after having lingered three months, with patience and fortitude.... recounts the tender indulgence with which her aunt had watched over her early years. .her whole life being spent in fulfilling all the duties of a relation, a friend, a christian, and a benefactress to the poor.... mentions what considerable fortune her aunt has left her....but riches cannot compensate for the loss of so valuable a friend. . can scarce expect her dear Miss Z. would come here, yet thinks her soothing society would be some relief to her afflicted heart, &c.

Miss Z's Answer.*

.. Says all that affection can express to mitigate the grief of a friend at so great a loss....strives to reconcile her, by reflecting on her poor aunt's sufferings....indulges her in dwelling on her virtues....points out their similarity in her niece, especially in the good use she will make of her property....is impatient to fly to her sorrowing friend....hopes to be with her in the following week....in the mean time, begs she will not give way to grief, but summon up her fortitude and resignation....

XLIX.—*On selecting Books for a Library.**Miss Z*. to her Father.*

... Acknowledges the receipt of his dear letter
 ... expresses her happiness in possessing parents
 who study to promote their children's advantage. ...
 says all that gratitude can dictate for his kind offer
 of forming her a little library against her return
 home, giving her the choice of the books. ... hopes
 she shall not exceed his liberal intention, if she names
 ... (here the young lady names such works as would
 be agreeable to her own choice), will endeavour to
 merit this fresh instance of his indulgence. ... pre-
 sents her respects to her mother, and begs leave to
 enclose a letter for her young sister. ...

An Answer to a Young Sister.

... Was very glad to hear of the family by her
 sister's letter. ... notices some passages which prove
 a real attachment, but with delicacy points out several
 little inattentions, as omitting the date, repeating
 the same words, not dwelling on such an essential
 subject as their mamma's delicate health, their
 brother's last accident, &c., yet minutely recounting
 a conversation between Miss Ch. and herself. ...
 strongly recommends arrangement in her ideas,
 her letters neatly written and well folded. ... thinks
 her sister will laugh at these methodical precepts,
 but assures her they deserve attention ; for whatever
 comes from a woman's hand should convey an idea
 of neatness and elegance. ... concludes in the most
 affectionate manner, &c.

L.—*On returning to Parents at the close of Education.*

Miss Z. to a Friend.*

... Begins with terms of joy at the idea of soon embracing her friend, having received a letter from her father, who intends to recall her home, as he thinks two years' residence with her accomplished aunt, attended by the best masters, sufficient to finish her education.... says how much she is indebted to her aunt, dreads the moment of separation, yet wishes to return to her dear parents.... mentions her father's kind liberality in fitting up a library for her.... anticipates the delight of receiving her friend in her room, well stored with books, a piano, and a new harp.... concludes with lively expressions of attachment....

The Answer.

... Has just received Miss Z's letter, assures her this is the first, since they parted, that has given her true heart-felt pleasure.... is persuaded her friend has reaped every advantage from so liberal an education.... dwells on the happiness of their being together part of the winter.... feels for her, at quitting her aunt.... names some of their new neighbours as forming an amiable society.... expects they will find Miss Z. superior with respect to talents, but she can never be jealous of one who has been her best friend from infancy....

CHAPTER III.

A COLLECTION OF ENGLISH LETTERS, NOTES, AND
CARDS,

To be translated into French.

ADVERTISEMENT.

In the observations to the second Chapter, we said that the greatest part of the proposed subjects were merely extracts from letters composed in French by those young ladies whom we have had the honour of having for pupils, and at our request, translated by them into English. As we have still a few more of these letters remaining, we think we cannot do better than to propose them, as subjects for translation, to those young persons into whose hands this work may be put. Of these we have selected for the 1st Section, twelve of the most juvenile, and, of course, the easiest to translate. The others, rather more difficult, precede the 2nd Section, some English letters taken from works for youth. The 3d Section, which contains Notes of invitation, and complimentary Cards, we think will not be judged unnecessary. At the end of each of these letters we have given the French translation of such English passages as may stop and puzzle beginners, and we trust this assistance, with that of the selection of English expressions placed at the end of this Book, will leave but few real difficulties.

SECTION I.

*Twelve Letters written by Young English Ladies,
under Thirteen Years of Age.*

1.

My dear Grand-Mamma,

It was five o'clock (1) yesterday, before we reached home. Madame Dubois was a little fatigued by the heat; I was not at all. Dinner had just (2) been announced, but papa and mamma were still in the (3) drawing-room. With what pleasure I flew into their arms, and in their caresses found some consolation for the grief I felt at having (4) left you in the morning. While they dined, I went to dress, and as usual, went down for the desert: then papa and mamma asked me a thousand questions about you, dear grand-mamma, which I (5) answered as well as I could, and did not forget to mention all the pleasure you procured for me during the month I staid with you. To-day, my governess's first care was to prepare every thing (6) for me to write to you, and she bids me to present you her thanks for all your kind attentions to her. Papa and mamma said yesterday that we should spend some days with you again before we go to town. This I heard with much pleasure, and (7) till then, shall pray God to preserve you in as good health as when I left you.

I am with (8) the greatest respect,

Dear grand-mamma,

Your dutiful grand-daughter,

A. B.

(1) Il était plus de cinq heures quand nous arrivâmes hier.

(2) On venait d'avertir pour le dîner, mais papa....

- (3) Salon....(4) De vous avoir quittée le matin.
 (5) J'y ai répondu de mon mieux, et je n'ai pas....
 (6) Tout ce qu'il me fallait——et elle me charge de....
 (7) Jusqu'à ce temps là....(8) Le plus profond respect.

II.

Dear Uncle,

Yesterday morning, as I was sitting with my governess, mamma entered the room with a very pretty book in her hand, which she gave me, saying it was a present, and asked if I could guess from whom. I immediately guessed you ; for I remember when (1) you were staying here, you looked over my little library. Mamma recommended me to return you thanks, and (2) I certainly would, if she had not said any thing, though it is a very hard task for me to write a letter. This handsome book, so prettily bound, does not seem so childish as those I have read hitherto, and, (3) I dare say, there will be many things in it which I cannot comprehend: but be sure, dear uncle, I will work at it very seriously, as I know it is the only means of answering to your wishes for my improvement. I cannot yet express in a letter as many thanks and pretty things as I wish, but I promise to kiss you with all my heart, when you come back here, and will always do (4) my best to convince you that I am most tenderly,

Dear Uncle,

Your obedient niece,

B. C.

- (1) Que pendant votre séjour ici, vous avez regardé à....
 (2) Et je le ferais, quand même elle n'aurait rien dit ;
 (3) Et je me doute bien qu'il y a dedans plusieurs choses..
 (4) Et de faire toujours de mon mieux pour....

III.

I hope, dear cousin, you are not angry with me, because you did not receive my letter yesterday, as I had promised. The truth is, I was in a very giddy humour, and had a bad pen, (1) and therefore wrote such a scrawl that mamma would not let me send it; but to-day, I am very steady, and determined to take great pains. My sister Harriet is in the room, but not amusing herself as I am : she has her French master, and is now repeating the verbs : and as some of them are difficult to pronounce, she makes such faces, (2) and such a jargon of the words, that one (3) cannot help laughing : but she is not (4) affronted, and seems rather disposed to join in the laugh. You know what a droll (5) little girl she is, and how freely she gives her opinion. Mr. B. called yesterday to see papa, and waiting for him, talked a little with her. When he was gone, “ Papa, said she, (6) I wish you had invited that gentleman to dinner : I think him (7) an amiable and sensible man ; he entertained me extremely with his anecdotes.” But I fear, dear cousin, (8) I shall not entertain you with mine ; and as mamma has just sent for me, I hasten to conclude, saying only I am your affectionate cousin,

C. D*.

(1) Aussi fis-je un tel griffonnage que . . . ne voulut pas me . . .

(2) Tant de grimaces et un tel jargon . . (3) S'empêcher de rire . .

(4) Piquée, au contraire elle a plutôt envie de rire aussi.

(5) Combien elle est drôle et qu'elle donne librement . . .

(6) Papa, dit-elle, je voudrais que vous eussiez . . ce monsieur . .

(7) Il est bien aimable, et il a, je crois, beaucoup d'esprit.

(8) Que les miennes ne vous amusent pas . . me fait demander . .

IV.

(1) Thanks, my dear Amelia, for your last letter, which, I assure you, was very welcome, as I was beginning to fear you had forgotten your best friend. My aunt and I have been very quiet here, since you last heard of me, scarcely going (2) out at all. There was no possibility, indeed, of walking out in the middle of the day, the weather being so bad, and the streets so dirty; as for the morning, you know it is fully taken up by masters. I was happy to hear you had escaped the influenza (3) which was prevalent last month. Here we enjoy very good health, especially my dear aunt, who continues bestowing (4) upon me her tenderest care. No news to tell you; as I do (5) not understand politics, I never meddle with them. Farewell. Present my best compliments to your mother, and think often of your affectionate

D. E*.

(1) Mille remerciemens, ma chère Amélie, de....

(2) Nous ne sortons presque jamais.

(3) A cette maladie contagieuse qui régnait le mois dernier.

(4) Qui me continue ses plus tendres soins. Je n'ai point de..

(5) Comme je n'entends rien à la politique, je ne m'en mêle..

V.

I am delighted, dear Henrietta, that you are so pleasantly situated for the Christmas holidays, and I shall expect to (1) hear much of your gaiety. As for me, I am now settled (2) again to my usual studies for winter. Do not think, however, that I find the town so dull as last year; for mamma indulges

me (3) with visiting now and then the theatres and other places of amusement. You know that I am very partial (4) to Drury-lane. We went there the first night (5) of the *Sleeping Beauty's* appearance; and as well as I could see from a side-box, the scenery (6) looked very fine. They speak of a new play called *the School for Friends*: I shall perhaps be able to give you an account of it in my next. My love to your sister, if she is still with you, and do not forget your promise to write once more, before your return, to your sincere friend,

E. F*.

- (1) Je m'attends à recevoir un long détail de vos plaisirs.
- (2) Me voici remise à mes études ordinaires....
- (3) A la complaisance de me mener....au spectacle et à....
- (4) Mon goût particulier pour Drury-lane :
- (5) Première fois qu'on donna *La Belle au bois dormant*.
- (6) Les décorations me parurent fort belles.

VI.

My dear Aunt,

I remember last summer, whilst I was in the country, you wrote many times to me; and, as you have not yet favoured me (1) this year with an answer, I begin to fear it is owing (2) to my having delayed writing to you after my arrival here. I beg your pardon, and promise in future never to deserve such punishment; for indeed, my dear aunt, it would be very hard for your niece neither to see or hear from you for near three whole months. Miss G. lately spent a week with us, and as my mamma required (3) no duty from me but to practise my music, we had a nice (4) romping time. We have often

wished for you in our beautiful walks, and particularly when we found a new prospect; and perhaps you would not have disliked (5) to taste some of the mushrooms which Caroline and I picked up in our early morning rambles. She left us this day week: I took to (6) my lessons again on Tuesday, and mamma seems pleased with me, which makes me very happy. My silk-worms (7) throve very much: they have all spun very fine silk, some white, (8) some yellow, and some brimstone-colour. I did not like them in the state of crysalis, and still less in that (9) of moth, of which I have now six. I read the other day that each female lays about five hundred eggs; if so, (10) I shall have plenty to give away. My little (11) pug-dog is as playful as ever, and is our faithful companion in our walks.—How is your (12) bullfinch? Have you been able to tame him yet? You may well imagine how pleased we were at seeing my uncle and cousin D. Mamma allowed Caroline and me to sit up (13) to supper the first night; but we were both so tired with running (14) about all day, that we did not wish to sit up so late again. As mamma is going to write too, I have only to add my best wishes for your health; and after so long a letter as this, I hope you will, my dear aunt, send a few lines to your dutiful and affectionate niece,

F. G.

(1) Ne m'avez pas encore fait l'amitié de me répondre.

(2) Que ce ne soit parce que j'ai différé à vous écrire....

(3) N'exigea de moi d'autre devoir que de pratiquer ma....

(4) Le temps de jouer et de sauter tout à notre aise.

(5) Peut-être n'auriez-vous pas refusé de goûter..champignons

- (6) Je repris mes leçons Mardi....contente de....ce qui....
 (7) Vers-à-soie ont bien réussi : ils ont tous filé de....
 (8) Les uns de la blanche, les autres de la jaune, et quelques-uns de couleur de souffre.
 (9) Et encore moins dans celui de papillon....
 (10) Si cela est, j'en aurai une grande quantité....
 (11) Petit carlin est aussi folâtre que jamais....
 (12) Bouvreuil? Avez-vous déjà pu l'appivoiser....
 (13) Et à moi de rester à souper la première soirée;
 (14) Si fatiguées d'avoir couru toute la journée, que nous....

VII.

When we were last together, dear Clara, I told you mamma was embarrassed in her choice, whether she should send me to a boarding-school, or take a governess for me. She has (1) now fixed on the former, and I am to leave home in about a fortnight. I shall certainly be sorry to quit my papa and mamma, but I think my studies will not be so dull as poring (2) over them alone. I remember when I was with you last summer, mamma thought I made greater improvement than at home, and she said I really wanted emulation, which has determined her to place me at Mrs. R's, knowing so many young persons, who, by a few years' (3) residence there, have become well-informed, accomplished, and amiable young ladies. Mamma has already (4) introduced me to some of them, who speak so highly of Mrs. R., and seem so much to regret their companions, that I feel quite desirous of forming such agreeable connexions. Do not conclude from this that my affection for you can diminish; no, dear Clara, I shall ever rank you (5) as the first friend of my heart, and hope we shall spend many happy hours together in the holidays.

Adieu,

CHARLOTTE G*.

- (1) Elle est maintenant décidée pour une pension.
- (2) Qu'étant seule ici, les yeux collés sur mon livre.
- (3) Qui après y avoir résidé quelques années, sont aujourd'hui de très-aimables demoiselles, bien instruites et remplies de talens.
- (4) M'a déjà présentée à quelques-unes d'elles qui parlent si avantageusement....
- (5) Vous serez toujours la première amie de mon cœur ;

VIII.

I am very sorry, dear Charlotte, I shall not see you before you go to Mrs. R's. I asked mamma yesterday why I had not been also put to a boarding-school ; and she told me, that with such an excellent governess as mine, she preferred a private education (1) to a public one, though it was difficult to decide which was the most eligible for young ladies ; and she gave for instance your mother, who had been educated in a school, and her friend Mrs. B. at home, and both were equally accomplished and amiable. So, my dear Charlotte, let us imitate such bright examples, and as, no doubt, you will be as happy at Mrs. R's, as I am with my good governess, let us both be pleased with the different plans our dear parents have adopted.... I shall be (2) impatient for your holidays, that I may be convinced your new friends have not deprived me of your affection : mine for you can never change.

Adieu,

CLARA H.*

(1) Une éducation particulière à l'éducation publique ;

(2) J'attendrai avec impatience les vacances, pour me....

IX.

My dear Mamma,

I embrace (1) the earliest opportunity of writing to you, which, be assured, will always be my greatest consolation, while (2) separated from you. We had a pretty good journey, and arrived here safely on Tuesday evening. I was received by Mrs. R. with the greatest kindness. She is, I think, after my dear mamma, the most amiable lady I ever saw ; she inquired and spoke of you in the most affectionate manner. I will now endeavour to give you a faint idea of the beauties of this place. The house (3) is situate on the most delightful spot imaginable, and bears in every apartment marks of grandeur ; it stands upon a hill nearly in the centre of the pleasure-grounds which are very extensive : beyond them is a very large park, which, with the distant woods and mountains, form a most charming prospect ; and really, if it were not a school, it would be quite a little paradise. I hope, dear mamma, you enjoy good health : pray, give my best respects to my dear father, love to my brothers and sisters, and affectionate remembrances to all friends. Mrs. R. desires her compliments. As I am called, I must conclude, but with (4) the pleasing expectation of soon hearing from you.

I am,

My dear Mamma,

Your dutiful daughter,

CHARLOTTE G.*

(1) La première occasion de . . . soyez sûre que . . .

(2) Tant que je serai séparée de vous . . . assez bon voyage.

- (3) C'est la plus charmante situation qu'on puisse imaginer : L'intérieur de la maison a un air de grandeur : elle est sur une éminence, presque au centre des jardins de récréation qui sont très-vastes.
- (4) Dans la douce espérance de recevoir bientôt de vos nouvelles.

X.

My dear Mamma,

I received your kind letter (1) on the 8th instant, which, I assure you, gave me the greatest pleasure. I immediately shewed it to Mrs. R., who, after having perused it, exclaimed, (2) What an excellent mother is yours !—Yes, madam, replied I, she is another Mrs. R. Upon which she embraced me with great affection. I had a long conversation with her ; before we parted, she told me she would herself immediately write to you, in answer to the message you (3) commissioned me to deliver. You will, I am sure, be pleased to hear I am in good health, and as happy as my separation from you will allow ; my companions are all very kind and agreeable ; but there is one with whom I am particularly delighted : she is very far advanced in every branch of her education, and so good and amiable, that it would be impossible not to love her. She has a sister, who, though two years older than herself, is not half so clever : she is not inclined to pay that attention to her studies, which her sister does ; consequently, her improvement is less : notwithstanding, I believe her to possess a good heart. I recollect, my dear mamma, to have heard you speak of their parents : their name is B., and they chiefly reside at K. Oh, if I was as clever

and amiable as my friend, how happy I should be! but you have often told me that, with patience and perseverance, I might overcome every difficulty. Then I will not despair, but do my utmost to merit the kindness of Mrs. R. ; that once accomplished, I may assure myself of your approbation. Mrs. R. has just (4) sent for my letter to inclose in her's : I must therefore make haste to assure you and papa of my respects and affection. Embrace for me my dear brothers and sisters.

I remain,

My dear Mamma,

Your dutiful daughter,

CHARLOTTE G.*

(1) Le huit de ce mois, votre.... : je vous assure qu'elle....

(2) S'écria, quelle excellente mère vous avez !

(3) A la commission que vous m'avez donnée pour elle.

(4) Me fait demander ma lettre pour la mettre dans la sienne..

XI.

My dear Mamma,

We are all going to take a little ramble in the field, to-morrow, where I promise myself much pleasure. One of our (1) teachers, Miss W., understands botany extremely well ; she is very (2) good-natured, and will, no doubt, give us all the information we desire : which will be to me the greatest entertainment. Indeed, the very idea seems to have given (3) fresh spirits to us all. How kind is Mrs. R. ! would you believe it, dear mamma, she herself has proposed the party, and intends to

accompany us ; but why should I wonder, when she is always so attentive to our (4) happiness? After our intended excursion, it is my design to begin a piece of embroidery which, in my opinion, is one of the (5) prettiest fancy-works done here. As soon as it is complete I will send it to you, and I hope (6) it will meet with your approbation. Now I must go and prepare for to-morrow : therefore, with respects to papa, and love to my brothers and sisters, I remain,

Dear Mamma,

Your dutiful and affectionate daughter.

CHARLOTTE G.*

- (1) Sous-maitresse. (2) Très-complaisante . . . l'instruction . . .
 (3) Donné à toutes, une nouvelle vivacité.
 (4) A tout ce qui peut nous rendre heureuses.
 (5) Qui est, selon moi, un des plus jolis ouvrages de fantaisie qui se fassent ici.
 (6) Et j'espère qu'il aura votre approbation.

XII.

My dear Mamma,

You are no doubt surprised at not having heard from me for near a fortnight ; but I hope you will pardon me, when (1) informed of what has prevented my writing to you. As we were returning from our little ramble, we met a poor woman with four small children, who appeared to be in great distress. The poor creature told us they (2) had not tasted a morsel of food that day, that her husband was dead, and she had no other means of gaining a subsistence but by begging.

Mrs. R., with her usual goodness, immediately gave her some money, as did the teachers and the elder ladies ; but what gave me the greatest pleasure, was to see with what readiness the younger ones gave (3) their whole weekly allowance. To what can such goodness in a child of seven years old be attributed, but to the good example of Mrs. R. ? Perceiving that the children were in rags, we petitioned (4) our kind governess to permit us to make them some clothes : she readily granted our request ; in consequence of which, we began them the next day, and ever since I have been so fully occupied in completing them, that I have not (5) been able to spare any time to dedicate to my pen. The dinner-bell rings, (6) and I must attend. When am I to receive the long-promised letter from my sister Maria ? I wait impatiently for it, and by inclosing some words, you will infinitely oblige,

Dear Mamma,

Your dutiful daughter,

CHARLOTTE G*.

- (1) Quand vous saurez ce qui m'a empêchée de vous écrire
- (2) Pas goûté un seul morceau de pain ce jour-là.
- (3) Tout l'argent de leurs menus-plaisirs pour la semaine.
- (4) Nous suppliâmes notre bonne maîtresse de nous
- (5) Pu trouver un seul instant pour vous écrire.
- (6) La cloche sonne pour le dîner, il faut que je m'y rende.

SECTION II.

Thirty-six Letters rather more difficult to translate than the preceding ones; some written by Young Ladies above Thirteen Years of Age: others extracted from English Ladies' Works for Young Persons.

I.

Dear Mother,

After the repeated instances I have received of your affection, I flatter myself the favour I now presume to ask, will not be displeasing. The holidays are (1) now at hand, when all our young ladies, as well as myself, are to spend them with their parents, except one whose friends, (her parents (2) being dead), reside at too great a distance for her to expect (3) the indulgence of being sent for. She is a young lady of such engaging (4) affability, good sense and sweetness of manners, that we all love her as our own sister. How happy, dear mamma, (5) should I think myself above the rest, would you give me leave to engage her to spend the holidays with me at home. Her behaviour and disposition will, I doubt not, obtain your esteem. Your compliance (6) with this request will be no small addition to the happiness I already enjoy from the indulgences you daily heap upon me. With duty to my father I remain,

Dear Mother,

Your most dutiful daughter,

C. G.

- (1) Nous touchons aux vacances. Toutes mes compagnes auront, ainsi que moi, le bonheur de les passer dans leur famille.
- (2) Excepté une qui a perdu son père et sa mère, et dont les autres parens résident....
- (3) Pour qu'elle puisse espérer qu'on l'envoie chercher.
- (4) Demoiselle très-affable, qui a de l'esprit, de la douceur, et des manières si engageantes que....
- (5) Combien je me croirais plus heureuse que les autres....
- (6) Si vous daignez m'accorder cette grâce, vous ajouterez encore aux bontés dont vous me comblez tous les jours, et qui font mon bonheur.

II.

I must acquaint you, dear sister, (1) how unkind it is taken by every body here, that we so seldom hear from you. My mother, in particular is not a little displeas'd, and says you are a very idle girl: my aunt is of the same opinion, and none but your Harriet endeavours to excuse you. I beg (2) I may not have that trouble any more, and that you will take care not to incur the censure of your friends hereafter; which you may easily do by writing soon and oftener. You are (3) sensible how dear you are to us; think then whether it be right to deny us the only satisfaction that absence can afford, which is to hear often from each other. Best respects to Mr. and Mrs. G. and compliments to all friends, from your very affectionate sister,

H. C.*

- (1) Combien tout le monde ici trouve mauvais que....
- (2) Je vous en prie, ne me donnez plus cette peine, et ne vous exposez pas ainsi aux reproches de....
- (3) Vous savez combien vous nous êtes chère à tous.

III.

My dear Sister,

I will not aggravate my fault by fruitless excuses, but frankly own it, and thank you for your kind reproofs; (1) in return for which I promise never to be guilty of the like again. This I write immediately on the receipt of yours, to beg (2) my mamma's pardon, which you, I know, can procure, as also of my aunt, on this (3) my promise of amendment. Pray, tell mamma that I shall certainly write to her to-morrow. To-day's post is just setting off, which obliges me to conclude in haste. Mr. and Mrs. G. thank you for your kind remembrance, and I am, my dear Harriet,

Your most obliged and affectionate Sister,

S. C.

- (1) Recevez en retour ma promesse de n'être plus jamais coupable d'une pareille négligence.
 (2) Pour vous prier de solliciter mon pardon auprès de maman et de ma tante; ce que vous....
 (3) Sur la promesse que je fais de me corriger.

IV.

My dear Father,

I flatter myself you are too well convinced of my unalterable affection, to imagine I would omit (1) the least opportunity that offered to pay you my humble duty. You will not, I hope, be offended if I tell you that it gives me a secret satisfaction to hear you are still within the reach (2) of a letter, and though I cannot have the pleasure of embracing you, yet I rejoice to think that once more, ere seas

(3) divide us, I shall hear that you are well and happy ; which, to my mother, my brother, and myself, is the greatest blessing that Heaven can bestow, till it shall restore you to us again. Yes, dear father, (4) though short to some the interval of time, since I received your parting blessing, to me it seems an age ; and when I reflect how many such intervals I am doomed to support, in the absence of the best of parents, (5) I am inconsolable. May the Divine Being protect you from the many dangers of that boisterous element you are obliged to traverse ! May he command such winds as he shall know to be most favourable to direct your course, and to crown the wishes (6) of a weeping family ! May he grant you, in due time, a speedy and safe return ! I have nothing (7) worthy notice to inform you, but that we are all in the same good state of health you left us, and in (8) anxious expectation of the same comfortable account from you, in answer to,

Dear Father,

Your dutiful and affectionate daughter,

H. M*.

- (1) Que je laisserais échapper la moindre occasion
- (2) Encore à portée de recevoir une lettre,
- (3) Avant que les mers nous séparent j'apprendrai . .
- (4) Oui, mon père, le temps peut être court pour d'autres, depuis que j'ai reçu votre bénédiction d'adieu.
- (5) Du meilleur des pères . . puisse l'Être Suprême
- (6) Les vœux d'une famille en pleurs ! puisse-t-il
- (7) Rien d'intéressant à vous mander, si ce n'est que
- (8) Et impatiens de recevoir de la vôtre un compte aussi satisfaisant. Répondez-moi, je vous prie, et recevez encore l'assurance du respect avec lequel je suis

V.

Since I last saw you, my dear Louisa, I passed a very pleasant day with a particular friend of my mother. There was a slight addition to the family, (1) and all very intimate. A young lady played upon the piano-forte, and we danced *reels* for an hour before dinner. You may easily imagine, at my age, I took little part in the conversation at table; but I own I was (2) much pleased with the propriety and good humour of our party. When we withdrew from the dining-room, the family formed a little concert. Those who are not really fond of music, might not have been so well pleased as I was; but the novelty of hearing some of the best Italian airs, gave me much delight; three hours passed away insensibly, in conversing, singing, and playing; and we closed the evening with a dance. I assure you, far from exaggerating, I have not done justice (3) to the sense, talents, and modesty of the young ladies we met with. As my mother intends to invite them, it will give you an opportunity of judging for yourself (4); when, I am persuaded, you will agree that a liberal education (5) and accomplishments are well worth the time and trouble they cost in the acquisition, and that insipid conversation, formality, and cards, ill supply their place; for, independent of other advantages, talents afford a relaxation, whilst going to card-parties is only going (6) to be wearied, and to waste hours which might be more agreeably employed. I wish you well and happy, dear Louisa; let me soon hear from you.

MARY J*.

- (1) Nous étions presque en famille, et tous très-intimes.
- (2) Que je fus charmée de la décence, et
- (3) Rendu justice à l'esprit, aux talens et..
- (4) De juger par vous-même, et je suis..
- (5) Qu'une bonne éducation et les talens valent bien..
- (6) On n'y va que pour s'ennuyer et perdre..

VI.

Really, my dear Caroline, (1) if I was not of the most forgiving disposition, I should not write again, till you (2) had awoke from your lethargy, and answered my former letter. We arrived at Ludlow on Monday, and the next morning went to view the Castle. We climbed up the only remaining staircase; and when we reached the summit, we turned round and soon came down; for it only led to a broken part of the battlements, where I was afraid to stand. The roof is entirely (3) gone, and every floor fallen in; so that none of us were disposed to shew our courage by exploring dark chambers. About a mile from the town is a house called Uxbarn, where George Barnwell killed his uncle; a circumstance well attested in the neighbourhood, though by many people, nay, most of those who see the tragedy so called, supposed to be fictitious. And now, my dear Caroline, if you do not write by the return of post, not another line will you have from your faithful friend,

EMMA O*.

- (1) Si je n'étais pas du caractère le plus indulgent,
- (2) Vous fussiez réveillée de..et que vous eussiez..
- (3) Tombé, et tous les planchers sont enfoncés.

VII.

Yes, dear Caroline, I grant you a full pardon for your past silence ; (1) it must be an obdurate heart that could resist the powerful pleadings of such a letter as your's, and in hopes of soon drawing forth another of your charming epistles, I now indulge myself (2) by informing you, we are still in the vicinity of Ludlow, waiting for my brother, and though my usual impatience made me discontented with this delay, I have now reason to rejoice mamma (3) chose this spot, for it has proved the means of our forming an acquaintance with a gentleman and his daughter, a lovely girl of about sixteen, both victims of the French revolution, who, having fled for refuge in our happy Isle, retired to an obscure cottage, at a little distance from our dwelling. Often in our walks we were struck with the modest deportment and simplicity of Louisa ; and finding she was a stranger driven from her native land, mamma allowed me to show her some friendly attentions that led to an intimacy between the two families, and has proved a great acquisition in our lonely situation ; for Mr. d'Orval having travelled over most parts of Europe, and possessing a mind enriched by the study of the best authors, you may imagine how highly interesting and improving is his conversation. His affection for Louisa, his only child, is almost unbounded, and how well she deserves it we have had a recent proof, when her father being seized with a dangerous fever, all the

tenderness of her disposition, her filial piety and fortitude were put to the test. Even at a moment when little expectation was entertained of his recovery, she never suffered a tear to escape in his presence, lest it should agitate him ; never did she quit his bed-side, but when exhausted by fatigue, she sought a little repose on a bed, made on the floor, in a corner of his room. His medicines, his nourishment, were all given by her hands : guessing when he most needed them by the direction of his eyes. Happily, this unceasing attention met its full reward, by her dear parent being restored to health ; and how great must be her satisfaction in feeling she has so largely contributed to that happy event ; and though her anxiety has ceased, yet she is all attention (4) and implicit obedience to his wants. You will readily judge how well pleased mamma is at my cultivating an intimacy with so bright an example as Miss d'Orval. Though I have expatiated on the virtues of my new friend, do not suppose, dear Caroline, it can, in the smallest degree, lessen my attachment for you. But rest assured I am most sincerely your affectionate,

EMMA O*.

- (1) Il faudrait avoir le cœur bien dur pour résister à des argumens si puissans que ceux d'une lettre telle que
- (2) Je me fais un plaisir de vous mander que
- (3) Cet endroit-ci ; car nous lui devons l'occasion d'avoir fait connaissance avec un Monsieur et
- (4) Elle a encore les mêmes attentions et la même

VIII.

I give you joy, my dear Laura, on your sister's intended marriage with Mr. H. of whom every one speaks so highly. Mamma who met him last summer, at Brighton, thinks him (1) a worthy character, and an amiable man. I hope you will inform your friend, when the day is fixed, for believe me, I am most sincerely interested in the happiness of your family. To-morrow, you will most likely have the pleasure of seeing Miss B. She has just been here with her mamma, (2) and made the most affectionate inquiries after you. She also said that she felt (3) a little disappointed at not receiving an answer from you to her last letter, before they left Bath. I hope, my dear, you will not treat your other correspondents so ill, at least you must not forget me. Mamma sends a thousand good wishes. I shall soon give you (4) the information you desire of our new neighbours, the Miss G.'s; but to-day I am so hurried that I can only add how much I am your's, &c.

ISABELLA P.*

- (1) Le regarde comme un homme très-honnête et fort aimable.
 (2) Et s'est informée de vous de la manière la plus amicale.
 (3) Qu'elle a été un peu contrariée de n'avoir pas reçu de réponse à la dernière lettre qu'elle vous a écrite....
 (4) Les informations que vous désirez sur les Demoiselles G. nos nouvelles voisines.

IX.

I promised, my dear Sophia, to write to you a few days after our arrival in town. We are here since Tuesday, and after the pure air of the country, the London fogs, you may suppose, are not very agreeable to us; we spent a most delightful time at Brighton; though the country is not very beautiful; there being scarce any verdure. Lord Chichester's estate excepted. (1) The downs are pleasant for riding and driving on; you in general meet with very agreeable society (2) at watering-places, and Brighton (3) in that respect is, I think, one of the pleasantest; there are public balls three times a week; (4) the Monday one is best attended. I hope you will excuse the shortness of this letter, and soon send an answer to your sincere friend,

S. J*.

(1) C'est un plaisir de se promener sur les dunes, à cheval ou en voiture.

(2) Bonne société aux eaux. (3) A cet égard....

(4) Celui du Lundi est le plus brillant, et il s'y trouve la meilleure compagnie.

X.

I do not know, my dear Julia, whether I flattered myself the other day; but you seemed to speak with great concern of our parting for the summer. (1) We go on Monday; will you go with us? pray, do; there is a corner in the coach for you. Or will you come when we are settled? I am sure (2) it will do

you good, and nothing can make us happier than your company. You have not seen our new house; (3) it is a very pleasant one: nor are we quite out of the way of entertainment; there is a deal of company round, and we have a weekly assembly within a mile of us. What can I say more? Whenever you are tired, I will not tease you (4) to stay a day longer. Come, dear Julia, and oblige your affectionate Eliza,

F.

(1) Nous partons Lundi; voulez-vous venir....

(2) Cela vous fera du bien, j'en suis sûre, et rien ne peut nous faire plus de plaisir que de vous posséder.

(3) Mais réellement elle est charmante.

(4) Je ne vous presserai pas de rester un jour de plus.

XI.

You may remember, dear cousin, that the last time I was at Rose-Hall, I told you how much I had been delighted at seeing Mrs. L's conservatory, and how much I wished to have an humble imitation of so expensive an enjoyment.(1) In this I am now indulged by my kind mamma, who has had a little closet fitted up, adjoining my room, to contain flowers and plants. You have, no doubt, already conceived that the intention of this letter is to remind you, dear Cecilia, of your promise of supplying me, from your papa's green-house, with a part of those plants which are called your's. I have myrtles, rose-trees, mignonettes, and geraniums, and all the little early spring flowers, such as crocusses, snow-drops, lillies of the valley, &c....and I have

been raising hyacinths and jonquils in pots and in glasses ; but there are some of the exotic sort, that (2) I should value highly, if you could spare them to me. As for my eringos, lilacs, and beautiful acacias that you have seen, I intend to form with them (3) the back ground of my little paradise, which will be in high perfection, I hope, when you come to town ; and I promise (4) to keep you well supplied with flowers, while you stay ; this will be repaying but little your kind attentions to me, yet be assured they are much felt by your affectionate cousin,

P.*

- (1) Cette petite fantaisie, je la verrai bientôt satisfaite par la complaisance de maman. Elle vient de faire arranger un petit cabinet qui donne dans ma chambre....
- (2) Mais il y en a encore d'une espèce étrangère ; si vous pouviez m'en réserver quelques-unes, je regarderais cela comme une très-grande faveur.
- (3) Je les destine à former le fond de....
- (4) De vous entretenir de fleurs tout le temps que vous y resterez : ce sera reconnaître bien peu....

XII.

You know, my dear Emma, with what impatience (1) I longed for my brother's arrival, and will, I am sure, be happy (2) to hear that he came to us on Wednesday. After dinner that day, we began our perambulations by taking (3) a walk of about three miles. To heighten our enjoyment, our dear mother accompanied us : for her spirits (4) being raised by the sight of her beloved son, it gave her an increase of strength which enabled her to support unusual exercise. Finding herself, however, rather fatigued yesterday, yet desirous (5)

of my seeing the surrounding country, she permitted me to go with my brother. We walked from Ramsgate to Saint Peter's, a beautiful village between this place and Margate; from thence we proceeded to North Foreland, (6) on which projecting point we alternately stood, being each at the moment the most (7) easterly soul in England. Mamma came in the carriage to King's-gate, where we joined her, and dined in a pavilion at the Inn. After dinner we went on to Margate, where, (8) after sauntering about the streets and purchasing little remembrances for our friends, we walked (9) to Draper's an almshouse for ten decayed female housekeepers, where the visitors (10) of Ramsgate and Margate frequently go, in parties, to drink tea. We then entered the carriage and returned home to supper. This morning our party was enlarged by the two Miss G's. We took a most extensive range, (11) the ladies riding on asses, the polite attending squire on foot. Such is the custom here. This evening we went in the sociable to Pegwell-Bay, where we drank tea and ate shrimps, and strove with a telescope to view the opposite coasts, but in vain; Gallia was hid in mist. And now, alas! farewell joy; my brother departs to-morrow night. This reflexion (12) casts a gloom on your ever faithful friend,

R. E.*

(1) Avec quelle impatience j'attendais l'arrivée.....

(2) Vous apprendrez avec plaisir qu'il vint nous joindre le Mercredi. Ce jour-là même, après....

(3) Notre visite du pays par une promenade de trois milles. Pour surcroît de jouissance, notre bonne mère....

- (4) Car le plaisir de revoir son cher fils a ranimé ses forces, et elle peut, maintenant, supporter plus d'exercice qu'à l'ordinaire.—(5) Mais voulant que je visse les environs,
 (6) Où il y a une pointe qui s'avance assez loin dans la mer ; nous nous plaçâmes alternativement à l'extrémité...
 (7) La personne la plus à l'Est de l'Angleterre.
 (8) Après avoir fait plusieurs tours dans....
 (9) A Draper's, qui est une maison de charité pour dix pauvres bourgeoises—(10) Les étrangers qui visitent Ramsgate...
 (11) Les dames montées sur des ânes et notre galant écuyer nous suivant poliment à pied.
 (12) Répand la tristesse dans le cœur de....

XIII.

My dear Sister,

As we are to stop here some hours to bait (1) our horses, I resume my journal by a description of yesterday's excursion : for we (2) turned off from our direct road in order to go with the F. family to C— Castle, (3) which lies some miles on the river T—. We took a boat early in the morning, and never did I so much wish to have you with us ; you would have been charmed with the innumerable delightful views which presented themselves from the serpentine course (4) of the river ; in some places it formed a narrow pass between two mountains, the one to the right of a stupendous height covered with (5) a thick hanging wood, which reaches to the water's edge, enlivened here and there by (6) a little white cot peeping through the trees ; while on the other side, a rugged mass of rocks piled on rocks, covered with ivy and other shrubs, seems to command admiration by its contrast. By degrees, as you pass from this scene, you have the view of a rich and fertile country, which again

closes till you arrive at C—Castle, situate about half way up another of these thick woods. Here we landed, and by an ascent well screened from the burning sun, selected a spot where we could enjoy the rural repast we had taken with us. We were supplied from the castle with plates, knives, &c. Having refreshed ourselves, we rambled an hour through these beautiful woods, and then went to view the interior of the castle, which perfectly corresponds with its outward appearance; an immense hall full of armour, great lofty rooms hung with tapestry, which represents figures as large as giants. I should really be afraid to sit alone and look at their great ugly faces. But I must leave off, dear sister, in the midst of my description. I am called, the carriage is ready.

- (1) *Rafraîchir nos chevaux, je reprends....*
- (2) *Nous nous détournâmes de notre route....*
- (3) *Qui est à quelques milles en montant la T—*
- (4) *Du milieu de la rivière qui coule en serpentant*
- (5) *D'un bois touffu qui descend jusqu'au bord de l'eau.*
- (6) *Une petite chaumière blanche qui perce à travers....*

XIV.

I should perhaps, dear sister, begin this, by resuming my interrupted description of C— Castle, near Plymouth; but I am too eager to transport you on the opposite side, (1) where stands Mount Edg-cumbe, the noble seat of the Earl whose title is derived from it, and though I am conscious there is some temerity in attempting a subject deserving an abler pen, yet I cannot resist the wish of conveying to your imagination, a small portion of the delight

I enjoyed, whilst viewing this enchanting spot. Close to the beach is the (2) iron railing and gate, by which you enter the park, where are two noble avenues of trees leading (3) to a gradual ascent up a lawn, which brings you to the mansion, an ancient gothic structure. The apartments in it are large, judiciously disposed and furnished in a style consistent with the rank of the owner; but the taste with which the grounds are laid out, together with the finest sea-views and that of the shipping, (4) present a scene at once beautiful and novel.

Nearly on a level with the house commences a terrace commanding a fine prospect of Plymouth-Harbour and Dock-yard, several towns and villages, and a fine rich country bounded by hills, the whole forming such a panorama of varied beauties as surpasses all my mind could conceive. We proceeded on this walk, when, as if to relieve the eye, you lose sight of the water and its accompanying scene, and are led through a foliage of thick shades, till you come to another terrace beyond the park, where the wide ocean, forming its own horizon, burst on your view (5) in all its majesty; this grand object you no longer lose sight of to the end of the terrace. But desirous of enjoying each variety this lovely spot affords, we descended from thence through serpentine bowers (6) of perennial sweets, till near the sea-shore, and then remounted the hill by similar zigzags, till we entered the deer-park. Here presented itself a change of charming prospects which I cannot enumerate. From hence we descended towards the house, till we came to a battery of twenty-

two guns for the purpose of salutes. This part of the ground is called the wilderness, and is so completely embowered by cypress-groves, myrtle-hedges, cork-trees, and such beautiful orange-trees, that they almost deluded me into the belief I was enjoying the sweets of Italy, especially as the air of Devonshire is so particularly mild. It required some resolution to quit this delightful place ; but the boat had been waiting considerably beyond the appointed time, and we were forced to bid it adieu, as I now must to you ; for my aunt calls for my letter to enclose it in hers.

- (1) C'est là qu'est situé le beau château de M..qui appartient au Comte de ce nom.
- (2) Près du bord de la mer se trouvent la grille de fer et la porte par laquelle on entre dans le parc....
- (3) Qui conduisent à une pente douce que l'on monte jusqu'à une pelouse aboutissant à la maison, qui est un édifice....
- (4) Et celle d'un grand nombre de vaisseaux, présente....
- (5) S'offre tout-à-coup à vos yeux dans toute sa..
- (6) Par des berceaux tortueux que forment des arbrisseaux toujours verts, jusque près du rivage.

XV.

We returned but yesterday from our summer's excursion, my dearest Emily, or you should have heard from me before now. I have already told you how much I liked little Hampton (1) and all that it afforded worth mentioning : I have now to say, that we returned a different road from the one we went, and through the most beautiful country I ever saw, particularly about Horsham and Dorking. Have you ever been in Sussex? if not, I would recommend you to go somewhere on that

coast, next season; it is really charming. We shall, I hope, meet soon, when (2) you shall hear farther particulars from your affectionate,

M. M.*

(1) Et tout ce qui mérite d'être remarqué....

(2) Je vous donnerai de plus grands détails, lorsque nous aurons le plaisir de nous revoir. J'espère que ce sera bientôt; en attendant je suis....

XVI.

Madam,

I received the favour of your obliging letter, and think myself unhappy that I cannot accompany you to the concert on Friday, as you mention. Knowing the value of the tickets, I hasten to return them to you, Madam, (1) that some other lady, less unfortunately circumstanced than I happen to be on that day, may have the pleasure of using them. It is particularly unlucky that the party I am of for that evening, leave town the next day; otherwise I would not hesitate to send my apology to them. I shall be happy to attend you any other time, and shall always be pleased with an opportunity of showing how much I am,

Madam,

Your obliged humble servant,

F. W.*

(1) Afin que vous puissiez en disposer en faveur de quelqu'autre personne plus libre que moi d'en profiter ce jour-là.

XVII.

You must not expect, dear Eliza, an exact description of every object deserving notice throughout our tour in Wales. Such particulars I reserve till we meet in town, when I shall not scruple laying before your indulgent eye, not only my journal, but the rough sketches I have taken of the varied beauties with which the country abounds. I shall therefore now confine myself to a brief account of Haverfordwest, where we are stopping for a couple of days. If you are disappointed (1) at my omitting all worth observation in our road hither, I shall advise you to have recourse to your own fertile imagination, in drawing a charming landscape with the following materials : rich valleys, woods, and corn-fields, with distant dark mountains, and above all the winding course of the river Wye through pleasant meadows, after its having formed a beautiful cataract near the village of Rhaeddar, where, as it flows over its rocky bottom, it forms itself into whirlpools and small cascades, presenting a most picturesque scene ; and then suppose yourself safe arrived at Haverfordwest, which is one of the prettiest places I ever saw. The situation is at once charming and singular ; for the declivity of the hill on which it stands, is so steep, that the roofs of the houses in one street are frequently overlooked (2) by the ground floor windows in another ; and you might almost fancy it a town built with cards ; the houses being entirely white,

even the very roofs. From the nature of the coals they burn, not a chimney is discoloured with smoke. The neighbourhood abounds with pleasant walks, particularly one called *the Parade* which (3) winds over the brow of a high hill, and commands a view of the venerable ruins of a Priory standing in the valley beneath. The cottages every where round being white and intermixed with trees, have a lively appearance, and their inhabitants seem cheerful (4) and comfortable. Yesterday morning Lucy, my brother and myself, being early risers, we took a ramble in the outskirts of the town, where we were much amused on meeting with near two hundred women on horseback, in blue cloth-jackets and petticoats, with black beaver hats, bringing provisions to the market, and this droll sight, we are told, is very common each market day.

Now, dear Eliza, you will do me justice in confessing I have this time pretty well filled my paper; not that I have the vanity to suppose this sample of my journal will afford you the amusement you expect; but it will, I hope, prove my desire of fulfilling your wishes, and procure me in return, the sweet reward of a long letter of yours: you well know what a source of delight they ever are to your affectionate,

JULIA.

(1) Trompée dans votre attente, parce que j'ai omis....

(2) Des fenêtres du premier étage, dans une rue, on peut voir sur les toits des maisons d'une autre rue.

(3) Qui forme plusieurs tours sur le sommet d'une haute colline....

(4) Paraissent gais et à leur aise....comme nous aimons à nous lever de bonne heure; nous fîmes....

The following are extracted from Mme. De Cambon's Letters and Conversations between several English Young Ladies.

XVIII.

I have been, my dear Emily, with my new acquaintance, and had much pleasure in the visit. Sophia received me (1) with unaffected manners, in which shone forth the uprightness of a good heart, free from unmeaning compliments, that are so much the mode in the polite world. Many adverse events have contributed to bring the unfortunate mother and her daughter to their present situation. (2) They once lived in a very genteel style, had a number of servants to wait upon them, and, while in prosperity, were much esteemed; but now they appear forsaken by all their former acquaintance: (3) such is too much the way of the world: I hope I shall never fall into it. I respect the family the more, on account of their misfortunes. . . . Upon a small table in the room were some instruments for drawing, and (4) the mount of a fan half finished. I did not presume to ask any questions; but Sophia's mother observing me cast an eye that way, said: "That is my daughter's work; she gains her own support by her pencil, and seems to have little pleasure in visiting, as I cannot accompany her." "Where can I be better than with my dear mother?" interrupted Sophia. "Can there be more agreeable company

than that of persons we love most upon earth? I have, besides, a friend whom I sometimes visit, Clarissa Glanville. If you please, (5) I will introduce you to her; I am sure you will be delighted with her company.”—“ Yes,” said Mrs. Pemberton, (6) “ you must be acquainted with Clarissa : she is a girl of much knowledge and understanding : has read a great deal, and, above all, has an excellent heart.” . . . The mother had scarcely said this, when somebody knocked at the door, and who was it, think you ? . . . Clarissa herself ! (7) After particular enquiries concerning Mrs. Pemberton’s health, she was going to withdraw, when Sophia prevented her. “ You must not,” she said, “ leave us so soon. This young lady and I were forming a plan to visit you, in order to conclude a triple alliance of friendship.” —“ If so,” said Clarissa, with great modesty, (8) “ you meet my wishes ; for I have, you know, Sophia, often spoken to you of Miss Thornton, whom, I presume, I now have the pleasure of seeing.” This was followed by a very pressing invitation from Clarissa ; who, addressing herself to Mrs. Pemberton—“ Are you well enough, Madam, to permit me to enjoy Sophia’s company to-morrow, with her friend ? ”—“ There is scarcely any inconvenience to which I would not submit,” said the worthy mother, “ to give my Sophia such pleasure ; but I shall, I hope, suffer none, as I find myself much better. (9) I am very sensible of the honour you do my daughter.”—“ Oh, Madam,” interrupted Clarissa, “ not a word of that : ” and saying only, Re-

member to-morrow, (10) away she tripped, without farther compliment ; and without farther ceremony, down drops the pen of

HENRIETTA THORNTON.

- (1) Avec ces manières simples qui annoncent une âme honnête et un bon cœur, sans aucun des complimens insignifians si fort à la mode dans le beau monde.
- (2) Elles ont vécu autrefois assez grandement,
- (3) Telle n'est que trop l'injustice du monde :
- (4) La monture d'un éventail à demi-fini.
- (5) Si vous voulez, je vous présenterai à elle....
- (6) Il faut que vous fassiez connaissance avec Clarissa....
- (7) Après s'être informée particulièrement de....
- (8) Si cela est....vous prévenez mes désirs....
- (9) Je suis très-sensible à l'honneur que vous
- (10) Elle s'esquiva sans plus de complimens, et c'est aussi sans plus de cérémonie que finit votre amie....

XIX.

What beautiful fans you have sent us, my dear Henrietta ! Sophia justly merits all the praise that is given her. May she receive the due reward of her goodness, ingenuity and application. Mamma has sent one of the fans that have landscapes, to my sister, and has given me the other ; and the Grecian Daughter, she has reserved for herself. She desires me to send you three guineas for the mounts, thinking they are richly worth the money ; and would, I am sure, have sent more, (1), but that a larger sum would have had the appearance of a donation, or the reward of Sophia's industry, which her delicacy wished to avoid. She charges me also to express her thanks, in the warmest terms. (2) You are desired to request of

Sophia three more, for some of our acquaintance, who were exceedingly delighted with those you sent us. I hope, my dear Henrietta, (2) it will not be long before you write again to your faithful friend,

EMILY FENSHAW.

(1) Si elle n'avait craint qu'une plus grosse somme n'eut l'air d'un....

(2) On vous prie d'en demander à Sophie....

(3) Que vous écrirez encore bientôt à votre....

XX.

Clarissa and her two sisters (1) took Sophia and me yesterday, to make a little excursion to a country-seat of their's, a few miles from London. It was Clarissa's birth-day, and the weather favoured our wishes. Maria had requested Sophia the preceding evening, to send her privately a nosegay, with which she intended to surprise her sister. This she most gracefully presented on the happy morn to Clarissa, and fixed it in her bosom, accompanied with often repeated good wishes for her sister's continued health and happiness. Clarissa had written word (2) to the tenants who occupy the farm-house, that we should take a dinner with them. The fare, though it was plain and homely, was neatly cooked, and I never ate with a better appetite. John and his wife, who had both been servants in the family, were quite delighted with the honour of attending upon the young ladies. When we had dined, we formed a little dancing party, John playing on his violin. We afterwards invited the tenant's sons and the gardener's daugh-

ters, who are very well-behaved children, to play with us (3) at hide and seek and other innocent amusements, which made them very happy; nor were we less so; and, while enjoying this pleasure, I said to Sophia, I would not leave this agreeable party to go to a ball. Nor I, answered she, I only wish my dear mother was here to see us. Even Caroline herself was tempted to lay aside her pride and formality; (4) such charms have rural diversions! Being in the country, and wishing to have all the variety we could, we went to see Mr. Jones's eldest daughter milk the cows, which pleased Maria prodigiously. Valuable good creatures, said she, how still they stand to let Polly take their milk. What would the rich do without butter, and without cream to their tea; and what would poor children do without milk? How good is our heavenly Father, thus liberally to provide for us! Yes, said Clarissa, cows are the most useful of all the animal creation. Are not horses as useful? said Maria. Horses are very serviceable to men, no doubt, replied Clarissa; but (5) we could do better without the latter than the former; for milk ranks next to bread, as one of the necessary supports of life. I have till now, said Maria, always liked horses best, because they are swifter than cows, and, to my little reflexion, appear better formed; but now I shall value cows more than horses.

When we returned to the farm, (6) we found the tea things set in neat order by Mrs. Jones, who would not suffer us to return till we had drank

tea, saying that there was a full moon, and the roads were very good. We all agreed to stay provided John would send his boy to St. James's Square, to let our parents know we staid for tea, (7) that we might give pleasure to Susan, who had been an excellent servant in the family. And John said: Ladies, (8) I will ride after the coach myself, if you won't go too fast for old (9) Ball. Oh no, John, said Clarissa, we won't give you that trouble; we are not afraid of highwaymen: we are only apprehensive of making mamma uneasy. Susan made (10) a world of apologies for her tea and coarse sugar. We do not stay for your tea, Mrs. Jones, said Clarissa, but to partake of your rural felicity. You seem very happy with your family. Yes, Madam, thank heaven, said the good woman, we are as happy as the day is long. As soon as we had finished, Mrs. Jones said now you have had tea, Ladies, I won't ask you to stay a moment longer, for Madam's sake; come, John, saddle old Ball, and put on your great coat.

We had not proceeded far, before we would have dismissed farmer Jones; but, no, home he would go with us; or what would my wife Susan say, added he; so he continued trotting behind us upon old Ball, till we arrived safe, and without having caused any uneasiness to the family, by our moonlight expedition.

Take your revenge upon me, dear Emily, for the length of this letter, by sending one much longer to your affectionate

HENRIETTA.

- (1) Clarissa et ses deux sœurs, nous menèrent hier, Sophie et moi, à une de leurs maisons de campagne....
- (2) Aux bonnes gens qui tiennent la ferme....
- (3) De jouer avec nous à la cligne-musette....
- (4) Tant les plaisirs champêtres ont de charmes !
- (5) On s'en passerait plus aisément que de vaches, car après le pain vient le lait....
- (6) A notre retour à la ferme, nous trouvâmes la table prête pour le thé, et tout rangé dans le plus grand ordre....
- (7) Afin de faire plaisir à Susanne qui....
- (8) Je monterai à cheval et suivrai la voiture....
- (9) Such English names as those of horses and carriages, are never but imperfectly translated.
- (10) Fit un million d'excuses de ne pas avoir de meilleur thé et de sucre plus fin.

XXI.

I write you, my dear friend, one more letter before I leave my aunt. Yesterday (1) I devoted to the unpleasing task of ceremonial leave. I first went to Sophia, and she, with her good mamma's permission, accompanied me to our friends in St. James's Square. Clarissa received us with open arms, and Maria no sooner heard us, than she ran to express her joy, laying down a book with which she had been entertaining her sister. I had determined, before I went, to shew great fortitude, but when the moment of trial came, my courage failed me, and tears burst forth in spite of me. Sophia, Clarissa and Maria's flowed fast also, but we consoled ourselves with the promise of writing to each other, and of meeting at my return. The time for this visit being expired, (2) I hurried away, and sprung into the coach that stood ready at the door. Sophia instantly followed, and by our sudden departure, we saved many tears. (3) Sophia took me home, and drove immediately to her mother's,

saying only, God bless you, my dear! come again soon : respects to your aunt. Mamma and I will go and see you before long. God bless.....Adieu!..... and she was out of sight in an instant. My aunt (4) desired me to take some supper, but I could not. She endeavoured to rouse my spirits, seeing they were low. I believe she attributed my concern chiefly to my leaving her : what could I do in this case? It would not have been right to have given her cause for the least suspicion that I love Sophia and Clarissa better than her; nor indeed is it really so. I esteem and love my aunt, as I have great reason to do so : for she is to me as a mother. I promised Sophia to write to her as soon as I arrive at Bristol; and will to you also. In the mean time, bear in remembrance your own

HENRIETTA.

- (1) Hier je consacrai ma journée à la triste cérémonie des adieux, j'allai d'abord chez....
- (2) Je m'échappai et me jetai dans la voiture qui était toute prête à la porte.
- (3) Sophie me ramena, et sur-le-champ donna ordre au cocher de la conduire chez sa mère.
- (4) Voulut me faire souper, mais il ne me fut pas possible de manger. Voyant que j'étais triste, elle fit tout ce qu'elle put pour rappeler mon courage.

XXII.

You lament, my dear Henrietta, leaving your young friends : but what must I then do, who am going so far from my parents? And where are you travelling to, Emily, I think I hear you say? I will tell you. My brother and sister are going for some months to Lausanne, and I am to go with them to be a companion to my sister. Your

journey to Bristol (1) is but a neighbourly visit, compared with mine. I would much rather stay with my parents ; but I know my consenting to go, gives them great satisfaction, and that is sufficient to determine me what to do.....I shall scribble a little journal on my tour of what I see, hear and observe, and let you have the perusal of it when I return. I am always highly delighted, you know, with travelling; but then I must not think of mamma. Not think of her, did I say? that is impossible!..... when I send her a letter, I shall always (2) enclose one for Henrietta; and mamma's packet must never be sent without one from you for Emily; remember that. In the mean time, I shall think and talk about you every day with my sister. This I should do, if I were ten times as far distant as Switzerland: no country can ever make me forget my dear friend Henrietta. I had some hope that my brother William would be able to pay us a visit, before we set off; but his regiment is preparing for a grand review, and I fear he will not come. When Sophia has finished the fans, be so obliging as to send them to my dear mamma. (3) I am called away, farewell. Remain always the friend of your most affectionate

EMILY FENSHAW.

(1) N'est qu'une visite de voisin en comparaison du....

(2) Il y en aura toujours une dedans pour Henriette.

(3) On m'appelle. Adieu. Soyez toujours l'amie de....

XXIII.

According to promise, dear Sophia, here comes a letter from your friend Henrietta. I am now at Bristol for these two days; but I cannot say this populous city pleases me so well as our country-retreat, which you will readily believe, as you are so fond of rural life. It is true, we cannot have every thing according to our changeable fancy: I am, at this time, with a most worthy friend of my mother, a sensible and affable lady; why then should I not be contented, though I cannot see the sheep or the corn fields? I shall here find other enjoyments; Mrs. Bedford has given me a pleasant little room above stairs, which commands a view into the country; it is next to her bed-chamber: she knows I am (1) a great scribbler, and have a taste for reading; therefore has ordered a writing-desk and a book-case in my sitting-room. How friendly is this! . . . I must now write you the occurrences of my journey. You know I disliked the thought of travelling in a stage-coach; but I found it much more agreeable than I expected: for besides Mrs. Clarges, I had the good fortune to meet with very respectable company. An incident occurred on the road, that was not uninteresting. At a little village where they stopped to drink tea and to change horses, we saw an old infirm man speaking to the coachman, in a supplicating tone, and soon heard the coachman say: No, I cannot take you unless you are able to pay. I will pay you, replied the old

man, when I get home ; I live but a little way from the road-side.—It is not worth my while to stop, said the coachman ; they that have no money in their pocket must walk on foot.—Hearing this, I called to the coachman and asked him how much (2) the fare was for outside passengers ? three shillings, said he, and that is too much to lose. Here, said I, (3) is your fare ; take the poor man up. Who could have been satisfied sitting at ease in a coach, and have left a decrepit old man to walk on foot, without money, and the night just at hand ? Before we set off, (4) I ordered him some beer, and bread and cheese at the inn, which he had just time enough to eat and drink. I would not communicate this occurrence to every one, lest it should have the appearance of ostentation ; but I am sure my dear Sophia will put no such unkind construction upon it. With this I send you Emily's first letter written from Switzerland : as soon as you have read it, please to return it to your most affectionate HENRIETTA,

(1) Que j'aime à lire et à barbouiller du papier.

(2) Combien on payait hors de la voiture.

(3) Tenez, lui dis-je, voilà votre paiement, faites monter....

(4) Avant de partir, je lui fis donner par l'aubergiste....

XXIV.

My heart beats strong with joy, dear Henrietta, whilst I impart to you what I have just heard. Sophia and her mother are coming to live in our neighbourhood ! they have taken apartments in a house very near us, yes, almost at the next door ; and next Monday they take possession of them. I am to go to-morrow to help them to pack up. What

an addition it will be to mamma's happiness to have such a companion as Mrs. Pemberton! Our two affectionate parents will take a fresh lease of life, and Sophia and her Clarissa will be inseparable. My mamma, I can already perceive, is much rejoiced at the acquisition of so good a neighbour, which is particularly acceptable in our retired situation (1) that almost amounts to a seclusion from company. . . . I must not forget this time to speak of poor little Charley, whom you recommended to my notice: he is a lovely boy, and minds his book. Yesterday he was not very well, but he came as usual to have his lesson. I told him I thought he had better (2) have remained at home. "So said my good nurse, Madam, said he; but I told her it did not become me to make such a trifling excuse. Miss Glanville would expect me, and should I disappoint her, she might think me idle and ungrateful." The dear little fellow appears to have a feeling heart: I wish it were in my power to do more for him; but I hope when he has learnt to read, write and cast accounts, he may make his way in the world, without being reduced to one of the lowest occupations in life; though, perhaps, there are none more happy than the labouring (3) part of mankind. You will soon hear again from me, my dear Henrietta. I am most affectionately your friend,

CLARISSA GLANVILLE.

(1) Dans la retraite où nous vivons, séparées, pour ainsi dire, de toute compagnie.

(2) Qu'il aurait mieux fait de rester à la maison.

(3) Quoiqu'il n'y ait peut-être pas de gens plus heureux que les ouvriers.

*The Three following Letters are extracted from
The Juvenile Travellers, by Priscilla Wakefield.*

XXV.

Dear Sophia,

The next pleasure to being with you is that of writing to you. (1) I have longed many times to tell you every thing that has happened since I left you ; but mamma advised me to wait till I had seen the curiosities of Berlin and Dresden, that I might have something to entertain you. We spent a week at Berlin and were fully employed every day. The Royal Palace is a grand heavy building ; in many of the apartments the furniture is of massive silver, which, we were told, was not so much for the sake of the grandeur of its appearance, as that it may be always ready to be melted into money, if ever the king should want it for the use of the State. The streets are wide and regular, and the houses handsome ; but what pleased me most was the public walk in the park, (2) on the south side of the Spree ; you can imagine nothing more charming than to see the company there. The Prussian ladies (3) are extremely fond of dress, and will appear in fine clothes, even if they are obliged to go without other accommodations, to procure them. Mamma says, that notwithstanding this weakness, they are particularly well informed, and that many of them are qualified to converse on any subject. All the polite people speak French, as they do at Copen-

hagen; therefore I feel the necessity of daily improvement in that language.

I like Dresden better than Berlin: (4) it makes a noble appearance at a distance. The river Elbe, on which it stands, grows broad as it approaches the city, and mountains rise on each side of it, partly bare, and partly covered with vineyards. (5) The river runs through the midst of the city; across it is thrown a magnificent bridge of eighteen arches. The streets are formed of very high and well-built houses, and several of the squares are extremely elegant. The rarities that are shewn in the museum, in the palace of the sovereign prince, who is called the Elector, amused me extremely. Among the rest, are figures in ivory, silver and gold, ornamented with precious stones, and a representation of the throne of the Great Mogul, with his slaves prostrated before him. But the picture-gallery far surpasses them all, and is said to be one of the finest in the world.

The chaise is ready to take us to Meissen Castle, where the fine porcelain manufacture, (6) commonly called the Dresden china, is carried on; papa has procured an order for us to see it, as nobody is allowed that indulgence without one. They wait for me. Adieu,

LAURA.

(1) J'ai eu bien des fois grande envie de . . .

(2) Sur le bord de la Sprée, du côté du midi,

(3) Aiment extrêmement la parure.

(4) L'aspect en est grand à quelque distance. L'Elbe, sur lequel cette ville est bâtie, s'élargit à mesure qu'il en approche.

- (5) Le fleuve coule au milieu. On le traverse sur un pont....
 (6) Où est la manufacture de cette belle porcelaine, qu'on appelle porcelaine de Saxe.

XXVI.

How, my dear Sophia, shall I describe to you the vast variety of wonderful and romantic prospects that I have seen since we came into Switzerland.... mountains (1) whose snowy heads seem to reach the skies, craggy rocks and steep precipices, foaming torrents gushing from the crevices in their sides, beautiful valleys, adorned with groves of fir, beech and chesnut, clear lakes, rapid rivers, cataracts and bridges of one arch, extending a surprising width from rock to rock!....The cultivated part of the mountains are crowded with villages and scattered cottages; the inside of these cottages are so very neat, and look so comfortable, that I should like to live in some of them that are situated in the most delightful spots, were it not for the dread of being swallowed up in one of those enormous masses of snow, that frequently roll from the tops of the mountains, and destroy every thing in their way. We have seen a woman and her daughter who, some years ago, were preserved in a wonderful manner for near five weeks, in a stable, buried under one of those *avalanches*, as they are called. It happened, fortunately for them, that a goat was in the same stable, which supplied them with milk all that time. When her husband perceived that the snow was a little softened by the sun, with the help of some of

his neighbours, he made an opening, and to his astonishment found his wife and daughter alive. In going to the top of the high mountains of Switzerland, you may enjoy all the seasons of the year in a day. In the valley, and on the lower part of the mountain, the heat is excessive, the meadows are green, and the country people are busy in reaping corn; as you advance, the air becomes moderate, and you are shaded by forests of larch and pine; higher up it grows cold, and the ground is covered with different kind of mosses; but on the summit, the cold is extreme, and nothing is to be seen but bare rocks and deep snow, that never melts, (2) not even in the height of summer. Goats brouse on the most inaccessible parts of the mountains, and leap with surprising agility, from the cliff of one rock to another. They are very tame: and once, when we had seated ourselves to take some refreshment, several came jumping about us, as if they wished to partake of our repast.

Do not suppose that we have been travelling (3) in a post-coach and four over smooth roads, like those in England; in many places, the roads were so narrow, rugged and steep, that we could not proceed in a little cart, in which we had set off from Schaffhausen, but have been obliged to ride on horseback, and sometimes the precipices looked so frightful, that we got down and walked for miles together. In Germany, the countrywomen work in the fields barefooted; their long hair is twisted up, and hangs in a queue down their backs, and their heads are

covered (4) with large black slouched woollen hats. As we advanced on the southward below Manheim, I could perceive a gradual improvement, and on the borders of Switzerland, their appearance was really elegant. We saw many pretty looking young women, with their hair platted round their heads and fastened at the top with a large bodkin, a blue petticoat and a cherry coloured boddice, full white sleeves fastened above the elbow, and a muslin handkerchief thrown gracefully round their necks, in a kind of roll. (5) The Swiss, on holidays, mostly wear a flat straw hat, ornamented with bows of ribbon, and put on a little aside in a very becoming manner. Their shifts are of fine linen, fastened round their throat by a black collar; (6) the better sort have chains of silver between their shoulders, brought round under each arm, and fastened beneath the bosom, the ends hanging down with some silver ornaments. Great numbers of the men, have long beards and large straw hats: they generally wear a coarse brown cloth jacket without sleeves. I have many other things to tell you, but really I can write no more at this time. Theodore desires I shall let him relate what I have omitted; therefore you will soon have another letter.

- (1) Des montagnes dont les sommets couverts de neige semblent toucher les cieux: des rochers....
- (2) Pas même dans les plus grandes chaleurs de l'été.
- (3) Dans une chaise de poste à quatre chevaux.
- (4) D'un grand chapeau de laine noire, rabattu des deux côtés.
A mesure que nous avancions vers le midi au-dessous de Manheim....
- (5) Presque toutes les femmes Suisses, aux jours de fête.
- (6) Les plus riches ont des chaînes d'argent qui passent entre les épaules, puis autour de chaque bras, liées au-dessous de l'estomac, et au bout desquelles pendent quelques ornemens aussi d'argent.

XXVII.

(1) We have got into Holland, and every thing looks so differently from all other places, that I could fancy we were transported into a new world. Utrecht has fine streets and many handsome buildings, but I can look at nothing but the people. (2) A great fair has been held here to day; the canal is covered with pleasure-boats, and its banks are crowded with merry faces, (3) at least as merry as the Dutch ever are; for they are remarkable for their gravity, riding in waggons and carts. (4) Many of the latter carry only a man and woman, who make the most whimsical appearance. The female wears a hat nearly as large as a small umbrella, (5) lined with damask and printed linen, set upright in the air; and her companion, as if in ridicule of her monstrous hat, wears one (6) clipped almost to the crown. She amuses herself with a fan, whilst the gentleman sits by her side (7) whiffing his pipe. The other parts of the woman's dress are not so preposterous; they wear (8) close white jackets, with long flaps, and short coloured petticoats, in the shape of a bell; their slippers are yellow, and their stockings blue or grey worsted. Their caps are without borders, and made to fit the head exactly, covering the hair, but gaily ornamented with gold fillagree clasps. Besides these clasps, many of them have large ear-rings and necklaces of solid gold, and wear black patches on their temples as large as a shilling. Besides toys and ribbons, as we see at an English fair, here are shops of jewel-

lery and other articles of great value displayed in an elegant manner. Every part of the town, the avenues leading to it, and the canals, are equally crowded with groups of people differently employed, some smoking, others dancing, and all partaking of the merriment of the season. The little that we have yet seen of Holland, is a flat country, intersected every where with canals, and papa says it is the same throughout. It was once nothing but a quagmire, almost covered with water ; but, by cutting canals the land has been drained, though you will be surprised to hear, that in many places it still is lower than the sea, which would run in upon it and drown the inhabitants, (9) were it not for the dykes, which are very strong banks, contrived so ingeniously as to keep out the sea ; but it has sometimes happened, that, notwithstanding every precaution, the impetuous waves have broken down the dykes, and overflowed the country. In one of these dreadful inundations, some years ago, seventy-two villages were laid under water, and have remained so ever since.

We are to leave Utrecht to-morrow, and intend going to Amsterdam in a kind of passage-boat that goes as regularly as a stage-coach. They are shaped like a barge, and covered with a tilt, to shelter the passengers from the weather. . . . A house is hired at Amsterdam for our residence, from whence we are to make excursions to other places. When we have been settled a little while, and had an opportunity of seeing something worth relating, you shall hear from me again. Theodore is really jealous of me, and is

determined to send you a letter to refresh your memory. My mother has ordered the candles for bed, which obliges me hastily to bid you farewell.

LAURA.

- (1) Nous voici en Hollande. Tout ici a un air si différent....
- (2) On tient ici aujourd'hui une grande foire.
- (3) Remplis de visages assez gais pour des Hollandais.
- (4) Ils se promènent en chariots, ou dans des carrioles dont plusieurs ne portent qu'un homme et une femme.
- (5) De damas ou de toile peinte, relevé sur le devant.
- (6) En porte un rogné presque tout contre la forme.
- (7) Assis à côté d'elle fume sa pipe.
- (8) Des corsets blancs, justes à la taille, avec de....
- (9) Sans les digues qui sont de très-fortes levées de terre....

XXVIII.

*From the Perambulations in London and its
Environs, by Priscilla Wakefield.*

My dear Emma,

At length my mother has consented to fulfil her long-standing promise of a visit to London, with design to entertain us with a view of its buildings and curiosities. As you live in so remote a situation, I persuade myself you will be pleased with a sketch of the objects that strike a stranger, on arriving in this extraordinary place.

Our party is augmented by the company of M. *De Vitry* and his nephews. We have been here about ten days, and are fixed in ready-furnished (1) lodgings with elegant accommodations, at the rent of twenty guineas a week. As our apartments are in one of the public streets at the West-end of the town, it was impossible to sleep for the first two or three nights, from the continual rattling

of coaches conveying company home from places of public amusement. Towards morning the streets became quieter, and as we were fatigued the preceding night and our usual rest had been destroyed, we were composing ourselves for a doze, when the tingling of a bell and the cry (2) of "*Dust ho!*" roused us from our sleeping propensity. It was in vain trying to yield to the calls of Morpheus, for our ears were too rapidly assailed by the cries (3) of chimney-sweepers, old clothes-men, and milk-women, in succession, to enjoy that rest we so much desired. On opening my window-shutters, I was sadly disappointed to see every thing covered with the gloom of a thick fog, of a tinge approaching orange-colour, fearing we should not be able to go abroad; but the servant told me that such mists were usual in winter, and were greatly owing to the smoke of the numerous coal-fires. As the day advanced, the sky cleared, and the variety of cries of the hawkers of all kinds drew my attention from every thing else. Towards the evening, I was entertained with (4) ballad-singers, savoyards with a hurdy-gurdy, tamborines and hand-organs; the postman collecting letters by the sound of a bell, newsmen attracting notice by blowing a horn, and vociferating, "An Extraordinary Gazette." These sounds were followed by the drowsy tones of the watchmen (5) crying the hour and the state of the weather. "Poor wretches," thought I, "when I am going to rest, you are obliged to wander about

and face cold and wet for my security. . . .” The promiscuous amusement of our first morning-walk is difficult to describe. The crowd of people that are continually passing in the principal streets, may be compared to the throng of a country-fair, or a horse-race. In this motley multitude are comprised all descriptions of persons, from fine ladies, who promenade to be admired, and display the elegance of their morning-dresses, to beggars, who solicit charity in every garb and appearance of distress that can excite the feelings of compassion : men, genteel and vulgar, hurrying on with faces of care, as if the welfare of the nation depended on the success of their negociations, and saunterers who seem to have nothing to do but to look about them, but who, not unfrequently, are watching for an opportunity to snatch a watch, or empty a pocket. . . .As soon as I could withdraw my eyes from the people who presented such an indescribable variety of countenance, dress and occupation, I fixed them upon the shops that line the streets. Here again the diversity baffles the powers of my pen. Invention seems to have been tortured to supply every want that necessity or caprice can invent, whether for furniture, clothing or food. The articles which are sold in them, are generally arranged in the most tasteful manner. The dealers in jewellery and cut-glass are superior in the display of their windows to all their competitors. Bond-street is the grand mart for fashionable articles of dress, and consequently the resort of the ladies of the *ton*, who assemble there in splendid car-

riages, whilst the loungers gaze at them, to attract their admiration. . . .

At some future time I shall be happy to give you a further account of the entertainment (6) I received from other excursions; but at present I have many engagements, and cannot extend my letter further than to say, I am your affectionate cousin,

CATHERINE MIDDLETON.

- (1) Logement garni, élégant et commode,
- (2) Le son d'une clochette, et le cri du boueur.
- (3) Les cris successifs des ramoneurs, des marchands de vieux habits et des laitières.
- (4) Chansonniers . . . Savoyards avec leurs vielles
- (5) Gardes-de-nuit disant l'heure qu'il est, et le temps qu'il fait.
- (6) Je me ferai un plaisir de vous donner le détail de ce qui m'a le plus amusée dans nos autres courses;

XXIX.

Extracts from the Letters of a Lady, to her Sister, during a Tour to Paris, in the months of April and May, 1814.

Paris, April 29, 1814.

My dear Charlotte,

At length I can date my letter from Paris, and flatter myself it will be acceptable to my mother and to you. I embarked with captain and Mrs. H*. and Mr. M*. in a small open boat, from *Deal*, on the 23rd. Our voyage to *Boulogne* was not quite so favourable as we expected, since we were buoyed up (1) with the hope of four or five hours' passage, instead of which we were twenty. Yet I ought not

to complain, (2) as we ladies may blame ourselves for the delay; for we would not allow the main sail to be set, and in consequence lost the tide by half an hour. We tacked (3) until we were weary of the mention of tacking, and at half past eight in the evening anchored off *Boulogne*, with the very uncomfortable assurance (4) of the impossibility of entering the harbour until day-break. We then, I must say, shewed our fortitude, since we made up our minds (5) to our unpleasant situation with calmness. When we landed we congratulated ourselves on our perseverance; for had we disembarked at *Calais*, we should not have been able to proceed, as numbers (6) of our countrymen were waiting there, unable to get on.

It is almost impossible to describe the enthusiasm with which we were, as English, every where received; the people (7) waved their hands, and offered us every kind of attention. At the Custom-House, far from meeting with the voraciousness usually attributed to the officers in those places, we experienced every indulgence and civility; they merely opened the lids of our trunks, and would take no fee, although we pressed them to accept some trifling acknowledgment. We rested at *Boulogne* a few hours, walked over the town, and took a peep (8) at the charming view from the walls of the upper town. From thence we proceeded to *Montreuil*, situated on a hill, and strongly fortified; a more gloomy looking town I never beheld. We travelled through a dull part of the country, until we reached

Nouvions, a pretty little village ; from thence the country was beautiful to *Abbeville*, a clean town, situated in a rich valley. We passed on to *Amiens*, where we slept, the streets are wide, and some houses handsome, but as I expected much, I was unwilling to admit even what few beauties it had to boast ; like other travellers we went to see the really fine Cathedral, but sufficiently celebrated without the addition of my little tribute.

From *Amiens* we passed through triumphal arches almost every where on the road ; some very fanciful and pretty, formed of cypress, ivy and laurel, with inscriptions of *Vive le Roi, les Bourbons, le Régent d'Angleterre, l'Empereur de Russie, &c.* Having slept at *Breteuil*, a paltry town, but where we had exquisite Champagne, we proceeded to *Clermont* ; it is charmingly situated on a lofty hill which you ascend gradually. The town is in itself nothing, but we went to see the public gardens which are on the top of the hill, and no language can do justice to the striking and romantic scenery round ; it forms a complete amphitheatre, from whence we descended to a village of the name of *Creil*, through which runs the river *Oise*, the banks of which are extremely pretty as far as *Chantilly*. There the horrors of the *Revolution* are strongly marked. How can any one behold the ruins of this once magnificent castle without feelings of distress and regret. The stables were too well known to need a particular description : they are still a vast and elegant building capable of holding 400 horses. The forest of *Chan-*

tilly is very fine : it is cut through with wide paths, which meet in one or more centres in the form of stars, these paths are for the purposes of hunting.

The next morning we went to *Ecouen*, where, whilst our horses were baiting, we visited the celebrated *Maison d'Education de Madame Campan*, for the reception of 300 children, daughters of the Officers of the *Légion d'Honneur*. They are educated in a superior style. We asked permission to be admitted, and in consequence of our request, the superior made her appearance, (9) an elderly lady, elegant in her manners, affable and sensible ; such order, such regularity I never witnessed. The *Elèves* wear a sort of uniform, black with red ribbon. In the drawing room one of the young ladies played on the harp in a style of perfection. The natural affection which all the young people shewed towards the superior, was most gratifying.

We passed through no other remarkable place until our arrival at *St. Denis*. From thence to *Montmartre*, which we left on the right, we met with but too melancholy proofs of the horrors of the war. Many trees were shot off close to the ground ; others sadly mutilated, and the road strewed with horses' heads and carcasses. This was about three miles from Paris. Before I enter that city, I must remark that a more rich, varied, and highly cultivated country cannot be seen ; it seems as if it were a complete garden. The roads are excellent, and particularly striking, on account of the many beautiful avenues which open upon them.

If you are as weary of reading as I am of scribbling, you will not be sorry when I tell you we entered the *Barrière St. Denis*, on Thursday the 28th of April, at three in the afternoon, and seeing I am thus far safe, I shall postpone any further history till the next post. Therefore, God bless you.

- (1) Nous étions partis en comptant sur un passage de....
- (2) Comme nous en fûmes cause, Madame H. et moi,
- (3) Nous louvoyâmes tant que nous étions fatigués d'en parler ;
- (4) L'assurance peu consolante de ne pouvoir entrer dans....
- (5) Nous nous résignâmes à une situation désagréable....
- (6) Un grand nombre de nos.. sans pouvoir aller plus loin..
- (7) Le peuple nous saluait de la main en signe de joie,
- (8) Et nous jouîmes un instant de la...qui se présente des murs....
- (9) La maîtresse parut et nous vîmes une dame un peu âgée,
- (10) L'attachement naïf de toutes ces jeunes personnes pour la

XXX.

Paris, April 30, 1814.

I now hope, my dear Charlotte, to talk a little about Paris and Parisians ; my last letter left me entering *the Barrière St. Denis*, but there we were doomed to exercise our patience ; for the Metropolis is so crowded, in expectation of the arrival of *Louis XVIII*, that for two hours we remained on the *Boulevards*, waiting to find an hotel to receive us. After great exertion, we established ourselves in a very good one, *Rue de Richelieu*, (1) in the very heart of all gaiety. We have a handsome saloon and three tolerable bed rooms *en suite*, besides servants' apartments ; we have hired *un Laquais de place* ; and as is the custom throughout all Paris, we employ *un traiteur* who supplies us with every thing we want ; for Hotels in Paris are in fact but furnished lodgings. I have been so gratified within these few days, that

from the pressure of this novel scene on my brain, I am confident I shall write you a very stupid letter. Suppose us therefore just settled in our hotel, about six o'clock, when we partook (2) of a hasty dinner; and then, determining to lose no time, we went to the *Théâtre Feydeau*, where I was much entertained, particularly with the dress of the ladies, very different of that you now meet with in England.

On Friday we went to the *Tuileries*. Oh Charlotte! how ardently I wished you near me at that moment! the Guards very civilly admitted us into five of the rooms. The first is the grand Hall, filled with pictures, especially of Buonaparte's Marshals. The rooms as you advance are handsomer, ornamented with tapestry, worked in gold, and every luxury which the vanity of man's ambition can invent. There is a very large Statue of Peace, in silver, of a prodigious weight, now to be removed and placed in one of the Squares, in lieu of one of *Buonaparte*; no bad idea to displace tyranny and oppression by the figure of Peace.

From this suite of apartments we went to another part of the palace, to see the company coming from the Count d'Artois' *levée*. This I found extremely interesting, as I saw many distinguished characters of all nations; (3) of course, I was eager in my inquiries who they were, as they passed through the hall; but as our *Laquais* could not always tell me, a young man from the national guard stepped forward and gave me every information. From these apartments we proceeded to the Gardens

of the *Tuileries* which are far beyond my expectation ; they are filled with fountains, statues, and all usual ornaments of French taste. . . . In the evening we went to the theatre *du Vaudeville*. Henry IV was the play, and when any passage struck the people as an allusion to *Louis*, the house was in an uproar. (4) When we left the theatre, we went by way of curiosity into a *Restaurateur's*, in the *Palais Royal*, and had our supper. You have no idea of what a gay pretty scene it is; for it must be observed that at Paris, Ladies may always with propriety accompany gentlemen in those places. These restaurants are a kind of coffee-room; a great number of tables are placed round a large apartment where different parties set either to breakfast, dinner or supper. The various groups, particularly at this moment, when there is such a motley assortment of Russians, Prussians, Poles, Saxons, &c. have a strange effect and a very amusing one; it gave me an idea of a Venetian Carnival. But I must explain the *Palais Royal* to you, as it is one of the curiosities of Paris. It was formerly the town residence of the Duke of Orleans, built by the Cardinal Richelieu, and given by him to Louis XIV, who presented it to his brother, the Duke of Orleans. This noble building has a handsome colonnade continued on both sides of a long square garden, and under which are the most showy shops in Paris.

On Saturday we first had a peep at *la Bibliothèque Royale* in *la Rue Richelieu* and a noble building it is, containing more than four hundred

thousand volumes, besides eighty thousand manuscripts in the Greek, Latin, French, Oriental and other languages. Three copies of every book published in France must be given to this library; one copy to be kept there, the others to be sold, to pay the expence of binding. The collection of engravings is as numerous as magnificent; and they can boast of a very rich cabinet of Antiquities and Medals. From thence we proceeded to the Museum in the Louvre, which shews to how great an extent art and taste may be carried. The Gallery of the *Louvre* is considered the finest piece of architecture in the world. I cannot presume to be a sufficient judge to give it as my idea, but a friend of ours who accompanied us, and who has travelled over the whole of Europe and most parts of Asia, told me such was his opinion. But, now to the Museum. Never could I have imagined a place so filled with monuments of genius, the account of which you will see in a catalogue on my return. The Gallery, it is said, is half an english mile in length, but as I am not in the habit of pacing, I take their word for it; in itself it is exceedingly fine, well lighted, supported by elegant pillars at the sides, that divide the different schools, and ornamented with looking glasses, between the pillars: the roof is beautifully painted.

In the evening we went to the Italian Opera. The theatre, like all the others at Paris, has a gloomy appearance, before the curtain is up, having only one large cluster of lamps hanging over the pit, to light the whole house. The dancing there was

better than the singing ; and now being too tired to enlarge on the theatre Odéon, having sat up to indulge you with my super-elegant scrawl until I am almost asleep, I say, good night, and am your ever affectionate sister.

(1) Dans le centre même de tous les amusemens.

(2) D'où, après avoir dîné à la hâte, comme nous étions déterminés....

(3) Personnages....Ainsi je demandais à tout moment qui ils étaient....

(4) La salle retentissait d'acclamations. Après le spectacle....

XXXI.

May 2, 1814.

On a Sunday, in Paris, the shops are half open until two o'clock, and then are entirely shut to enable the inhabitants to enter on their usual gaiety. The promenade in the gardens of the *Tuileries*, on this day, answers to that in *Hyde Park*, but is, if possible, more crowded, between the hours of three and five. Every body who has any wish to see or be seen, (1) repairs to this fashionable lounge.

In the evening we went to the *Boulevards*, one of the greatest ornaments of Paris. This is no other than the old ramparts, whose walls (2) are now level with the ground, and by their ruins have formed a terrace on which half a dozen carriages may drive abreast. On each side of this road are double rows of trees, through which runs a broad path for foot-passengers; so that Paris, on both sides of the river, is surrounded by a most delightful avenue, which for utility and beauty is not perhaps to be matched by any city in the world. The *Boulevards* are much

frequented, and form a perpetual fair. On the *Boulevard St.-Denis* there is a very noble *Château d'eau*. We stopped to see two little public gardens: one *le Jardin Turc* is pretty enough, fitted up quite *à la Turquie*. Some very good ices, rope dancing, &c., furnish amusement for the *bourgeoises*. To-day, Monday, we again visited the Museum, where I could remain for a twelvemonth without being tired. . . in the evening, determined on seeing a little of every thing, we went to a place called *Vauxhall* to see the citizens dance *cotillions* and *waltzes*. The garden is small, but prettily laid out, and in case of rain, there is a large handsome saloon, where they resort and finish their ball. This garden was well illuminated, having a good orchestra, and I was astonished to see how extremely well and even with grace, they got through some difficult *cotillions*. Their waltzing (4) I do not admire so much as that of the Germans; it is too quick and jumping. This must be a very short letter, as I am preparing for tomorrow, when I intend being present at the *Entrée of Louis XVIII*. How impatient I am for that interesting moment, of which I shall endeavour to give you a faint idea in my next. Till then, adieu.

(1) C'est le rendez-vous de tous les gens à la mode qui veulent voir ou être vus.

(2) Sont maintenant de niveau . . . voitures peuvent aller de front.

(3) À un endroit appelé le V. . . voir les citoyens danser des. . .

(4) Leur manière de valser, que celle des Allemands. . .

XXXII.

May 4.

Yesterday, my dear Charlotte, I witnessed one of the most gratifying, impressive, and noble sights that ever can have been presented. No creature who possesses a grain of feeling, could be insensible at such a moment; no circumstance or situation in life will ever erase it from my memory: I mean the *Entrée of Louis XVIII* in Paris. I shall relate only in this letter that part of the ceremony of which I was an eye witness, but I will send by the same post, a little account of it, that was hastily published to-day in Paris.

We were so fortunate as (1) to have tickets presented us for the cathedral of *Notre Dame*, where we sat without any bustle or crowd. The church was hung with *Gobelin* tapestry and carpeted; the benches were placed (2) five rows deep on each side, leaving in the middle a wide space for the procession to the altar. About one o'clock, we heard the distant roll of cannon (3) which increased until the feelings were wrought up to the highest pitch of expectation. Gradually the sound of drums and acclamations of the populace were heard swelling, until the cries of *Vive le Roi*, (4) gave us the welcome intelligence that the procession was near: the cathedral echoed with the bursts of applause (5) and delight, as the king passed. When the *Domine salvum fac regem* began, it was not only performed by the choristers (6) but joined by the

whole congregation and more affecting than I can describe. Personally uninterested as it might be supposed I was, yet I wept like an infant, and entered as sincerely into the feelings of the moment as any french woman in *Notre Dame*.

I was close to the procession, and had therefore an excellent view of the royal party. The King appeared suffering with the gout, and yet he had been obliged to walk a considerable distance. The Count d'Artois is a very fine looking man, with an expressive countenance. The Duke de Berry is shorter and stout, with a most good tempered face. The Duchess d'Angoulême, by far the most interesting of the group, on account both of her sex and unexampled misfortunes, is sweetness personified. She is of a middle size, very fair, and has rather large eyes, still bearing the marks of the *Revolution*; I mean the redness round the eye, fixed there by grief at the time of the dreadful catastrophe that befel her parents. She was dressed in white and silver, with a long veil thrown back. Her countenance expressed melancholy at the painful recollections which must have weighed heavily on her spirits. Yet there was a faint smile which spoke pardon and peace to her infatuated persecutors.

The respectable archbishop of Rheims preceded the procession and was supported, nearly fainting, between two of the clergy. His great age, and his devotedness to the royal family, made him an object of peculiar interest. The Emperor Alexander and the other allied Sovereigns went *incognito* to

Notre Dame and were, I am told, exceedingly affected at the scene. In short, it was impossible for any human being to have been unconcerned at a moment of such importance.

In the evening we drove to the *Tuileries*, which were in a blaze apparently of liquid fire. The gardens were brilliantly lighted up, and their fountains added to the beauty of the scene. The bridges and palaces were also grand bursts of light more brilliant than ours, but not so elegant, as there were but few coloured lamps and as few transparencies. I have no time to add more at present; so I shall conclude this packet with the account I promised you of that part of the ceremony I did not witness. Parisians shall speak for themselves, and I do not doubt it will convey to you some idea of the real interest felt by your ever sincerely attached sister.

- (1) D'avoir des billets d'entrée à la....où nous fûmes placés sans tumulte et sans presse. L'église était tendue de tapisseries des Gobelins, et tout le pavé couvert de tapis.
- (2) Sur cinq rangs de profondeur....procession jusqu'à....
- (3) Qui, à mesure qu'il augmentait, produisit en nous la plus vive émotion, dans l'attente de ce qui allait se passer.
- (4) Nous annoncèrent l'approche désirée de la procession.
- (5) Retentit du bruit des....et du ravissement général.
- (6) Chanté....par....mais par tous les assistans; ce qui le rendit attendrissant à un point que je....toute désintéressée qu'on peut me supposer, je pleurai....

XXXIII.

Paris, May 6.

On Thursday we set off very early on a charming little tour. First to *Sèvres*, where we visited the celebrated manufactory of china, and superb indeed

it is. But so expensive are its productions that I would not afford myself a little specimen, although I confess (1) it was, with my china-mania, a great proof of forbearance. There are single plates at seventeen guineas, (2) but then they are first rate paintings. From *Sèvres* we went to *Versailles* which exhibits but a skeleton of its former grandeur. What a noble palace it must have been in the reign of *Marie Antoinette*! This was a favourite residence of hers; and it was then fitted up in the most magnificent style. Now there is no furniture remaining. The whole of the interior is composed of marble, gilding, and mirrors, excepting the ceilings which are beautifully painted. The *salle d'opéra* was very fine; so is still the chapel with sixteen pillars of Corinthian order.

Le Brun was both the architect and the painter of the grand gallery, the length of it is seven times its width: there are seventeen immense windows, and on the opposite side mirrors of a corresponding size. It is ornamented with very splendid marble pillars and pilasters. The gardens are finer than any in France: the man who conducted us was quite an original, he had gained his story so pat and so like a parrot, that if you interrupted him, he was obliged to begin his sentence again; added to which, he talked so prodigiously fast, that at length we were obliged to beg he would give it us more in the *andante* style, for he chattered till he was quite out of breath, leaving us to tack the sense together as we could. The new palace is built on

an artificial terrace: under it is the orangery, to which you descend by a grand flight of one hundred and three steps. In it is an orange-tree, formerly the property of the *Connétable de Bourbon*, in 1530, hence called the *Great Bourbon*. It is a noble and very healthy tree. I took two or three of its leaves as a curiosity. The water works at *Versailles* are so well known, that it would be losing time to describe them. From *Versailles* we proceeded to *Trianon*, about a mile distant. This is a lovely little spot, consisting of a ground floor; but *le tout ensemble* is light, airy, cheerful and elegant. We did not stop at little *Trianon*, formerly Maria Antoinette's dairy, being anxious to get on to *St. Cloud*, a spot that both nature and art have united to perfect. The views from it are delightful, and the gardens more *à l'Anglaise* than any round Paris. The Seine flows through them, and the *jets d'eau* are of a surprising height: but the cascades are still more celebrated. The orangery though smaller than that at *Versailles*, is infinitely finer. It is fitted up with handsome glass lustres, that in the evening must have a lovely effect. The park is very extensive. The interior of *St. Cloud* corresponds with its exterior in beauty: the decorations and furniture are more magnificent than could be those of a dozen of Sultan's palaces put together.

From *St. Cloud* we drove through the *Bois de Boulogne* at the end of which we met quite an Arcadian group of peasants dancing; and we returned

home by *les Champs Elysées*, after a delightful happy day.

- (1) Que je me refusai le plaisir d'en acheter même un petit échantillon... qu'avec ma passion pour la porcelaine, c'était une grande preuve de discrétion.
- (2) Des assiettes qui coûtent... la pièce, mais aussi ce sont des peintures du premier mérite.

XXXIV.

May 7.

On Friday we again visited the King's Library, and again we were highly gratified. The whole of the rooms were filled with company, and at all the large tables which are continued down the centre of the gallery, were seated students making extracts from different works. From the Library we went to *Montmartre* where the last grand battle was fought. The Allied troops entered it at five in the evening; they behaved very well to the inhabitants, not so to their houses, since very few remain. It is in truth a heap of ruins: we walked to the top and went to a little observatory from whence there is a noble view of Paris, and of a prodigious extent of country. The Castle of *Vincennes* is very visible, about nine miles distant; I much wished to have visited that spot, so cruelly marked by the murder of the Duke d'Enghien.

In the evening we went to the French Opera where the singing (1) was wretched, the music middling, the scenery trumpery, and the ornamental part very poor indeed. The dancing however was excellent, and what made me forget how much, in other respects, this Opera is inferior to ours, was the

unexpected appearance (2) of the gallant, noble Duke of Wellington. The people called on his name, shouted and applauded the hero: the Duke de Berri who was in an opposite box, leaned over the front and clapped his hands as loudly as the best of them. Oh! it was a gratifying sight (3) to an English woman with the feeling that I have for my beloved country. On Saturday Captain H. went to the levee. Mrs. H. would not be presented as she had no ornaments, &c., with her, which I regretted extremely, as the Baroness *d'Henin* and our respectable acquaintance the Marquis *de Monguon* told me, that although I had not been at my own court, (4) there would be no difficulty in going to the French court, since the being English, was a sufficient introduction. I should very much have enjoyed it, not for the sake of the presentation, but for the opportunity of seeing so many interesting characters collected at one view.

After leaving Captain H. at the palace, we proceeded to the Pantheon, where the court and the courtiers vanished from my remembrance. It is a most noble edifice, of the Corinthian order, and the architecture of the dome is most beautiful. The place appropriated for the dead is the crypt, which is perfectly airy and clean. The tombs of *Rousseau* and *Voltaire* are placed at the entrance, with simple inscriptions. Small chambers are appropriated for the tombs of the other celebrated men, which can contain about eight in each.

From the Pantheon we went to the *Hotel*

des Invalides, founded by Louis XIV, where 4000 old soldiers are lodged, clothed and fed. The chapel is fine, and particularly the Cupola. At the four corners of it are four other chapels, with domes over them. Under the grand cupola and the chapels, the pavement of marble is curiously inlaid with fleurs-de-lis, cyphers of double L's and a large star. The inside of the dome is beautifully painted. The whole of this structure is remarkably grand, elegant and cheerful. From the *Invalides* we drove to the *Champ-de-Mars* having heard there was to be a review. We waited some time in expectation, and looked at *l'Ecole Militaire*, founded by Louis XV, for the education of young gentlemen, whose fathers died in the service, or in some distress. Tired of waiting we went home, and in our way met the troops which were all French and fine men, going to be reviewed in the *Bois de Boulogne*. After dinner, or rather in the evening, we went to *Tivoli*, the Vauxhall of Paris. I was perfectly enchanted; for although these gardens cannot boast of the illuminations as at our *Vauxhall*, yet they are laid out with such taste, and the amusements so much more varied, that in my opinion they bear away the palm. There are several bands of music constantly playing in different parts of the gardens. Here you meet with a conjuror, there a little concert of the harp, violin, and voices, here *Merlin's* swings, there games of various sorts. What principally attracted my attention was the dancing on the tight rope, at an uncommon and even fright-

ful height. A little child, apparently four years old was one of the performers. 'Above this rope, there was one twice the height, fixed to a castle of fire works, and when this went off, a man and a woman both walked on this prodigious elevation into the midst of the flames. You can form no idea of the appearance. The fire-works were much superior to those at our Vauxhall. Several groups of dancers added to the gaiety of the scene. In short, at Tivoli you have no time to be weary of one amusement ; at every ten yards, something new attracts your attention. The greatest order and decorum prevailed throughout the whole evening, and indeed this is the same in all other public places.

- (1) Le chant était pitoyable, la musique médiocre, les décorations de vrais colifichets, et
- (2) L'arrivée inattendue de notre brave et noble Duc de
- (3) C'était une vue bien flatteuse pour une Anglaise qui aime son pays aussi vivement que moi.
- (4) Quoique je n'eusse pas été présentée à notre cour et que d'être Anglaise serait un titre suffisant d'introduction.

XXXV.

Paris, May 12.

On Monday we went early through the Place *Vendôme*, which is a fine square, where formerly stood a statue of Louis XIV ; this was removed to make room for a superb monument raised by *Bonaparte* in commemoration of his victories. At the top of this monument, a fine statue of him was placed, (1) that has been taken down and claimed by the Emperor of Russia, who in this place, and of this statue, made this memorable remark, " If the blood

of the victims sacrificed to the ambition of *Bonaparte*, could flow from the streets leading to the square, though placed so high, he would not need (2) to stoop his head to drink of it." We proceeded from hence to the *Jardin des Plantes*, that was first begun by *Gui de la Brosse*, Physician to Louis XIII, who engaged this prince to establish it, for the cultivation of useful plants in medicine. In the reign of Louis XV Buffon became the superintendant of this Museum, and under this great man, it was wonderfully aggrandized. For the last thirty years, it has acquired a still greater degree of perfection.

In the botanical garden, enclosed within a railing, there are about seven thousand plants, divided into classes and species according to *Jussieu's* system. There are besides a large collection of exotics, which being too delicate to support the temperature of France, are enclosed in immense conservatories. At the end of the botanical garden are irrégular hills covered with verdure, and richly varied. Here, overshadowed by oaks, is a plain monument raised to the celebrated *Linnæus*. From this spot the anatomical gallery may be seen; it is a square edifice, the door of which is embellished with two doric pillars representing *Nature*, surrounded with the three kingdoms, animal, vegetable and mineral.

Near this is the entrance of the Swiss Valley. Its menagerie, of a new description, offers a singular *coup-d'œil*: the animals here, are in the open air, walking about at liberty. Each specie preserves its own character, and has a house with a little paddock,

agreeable to its particular habits. At no great distance from hence is the place allotted to the elephants: towards the entrance of the lower garden are lions, tygers, leopards, panthers, hyenas, wolves, curious dogs, bears, &c. all enclosed securely.

An iron railing bounds the garden on the side of the banks of the Seine. At the opposite extremity is the edifice containing the Cabinet of Natural History. It is a plain building, but the interior is arranged in a manner well calculated to display all the treasures it contains. On the first floor is a gallery in which are the minerals, fish, lizards, serpents, shellfish, vegetables and fossils. The library is on the left of this gallery; here is the statue of Buffon, by Pajon. In the upper gallery are quadrupeds and birds of all sorts, stuffed according to nature. Then the butterflies. . . . Charlotte don't laugh at me, when I say I almost rave when I think of them. The wonderful collection of them, the vivid and varied colours, are charming beyond imagination; every insect, every fish, every shell is also found there. Go into the anatomical school, and there you see every animal dissected, all the intestines preserved in spirits, and what cannot be preserved, imitated in wax to a degree of perfection impossible to describe. I am angry with myself (3) at my tame and unsatisfactory account, but literally I cannot describe; I can only feel all the delight I experienced in this most interesting and unrivalled establishment.

From hence we proceeded to the *Gobelins*, the celebrated tapestry manufactory of the Kings of

France. The performances are too well known for me (4) to enlarge on. There a single person never executes a piece: the labour is divided among an infinity of hands. One performs the outline, another the hair, a third who cannot accomplish the eye-lash works in the eye, in short, each feature, each article of dress and scenery has a distinct artist to accomplish it. They do not face the work they are at, but sit behind it. There was a beautiful picture of *Marie Louise* lately executed in tapestry and a part of an eagle finished, on the most minute examination of which you might deceive yourself, and must even touch it, ere you feel convinced that the plumage was not real.

(1) Belle statue de lui, qui a été ôtée, et réclamée par....

(2) Il n'aurait pas fallu qu'il se baissât pour en boire.

(3) Je m'en veux à moi-même d'en donner un détail si froid et si peu satisfaisant, mais....

(4) Les ouvrages qu'on y fait....nécessaire d'en dire beaucoup.

XXXVI.

On Tuesday we went to the *Conservatoire des Arts et Métiers*, which we inspected with a great degree of curiosity and pleasure. The model of every public building is brought hither; all the manufactories, mills, bridges, &c. have here their prototypes. Models are always amusing, particularly when in such perfection, and we passed a considerable time here most agreeably.

We then went to the *Catacombs*. The entrance is by a deep stair-case, down which we descended

with a guide and some Russian officers, each of us carrying a small flambeau, and I confess I trembled not a little. The *Catacombs* are formed by an enclosure, separated from the vast quarries (1) which undermine Paris. It was in 1786 that the bones found in the cemetery of the church called *Les Innocens*, were brought hither. Since that time great additions have been gradually made to them by the destruction of many churches, cloisters, and religious houses. At first the bones were merely thrown down into a kind of well (2) on which was marked from what burial place they were removed. But three years ago, the arrangement of them was undertaken by *M. De Thury*: you now pass through long galleries and rooms in great numbers, ornamented by the different bones most curiously, and I would add with taste, if I were not speaking on so gloomy a subject. We were about one hour walking through these galleries that are kept beautifully clean. The depth under ground is very considerable, part (3) passing under the bed of the river, part under an aqueduct, part under the road to Orleans. I felt as if I had the whole weight of Paris on my head; yet, with all my fright, I would advise you, if ever you go to Paris, not to omit visiting the *Catacombs*. In the evening we went to a concert at the theatre Odéon, where the Emperors of Russia, Austria, and the King of Prussia were expected, but alas! it was in vain (4) that we had paid extra-prices, hoping to see them to advantage, they did not come, and the concert did not entirely repay us.—And now I must finish

my epistle, as I am quite sleepy and tired. I shall not write again from Paris, unless I add a postscript to this, as we set off (5) on our return home on Friday morning. You may therefore expect to see me on a week or less (6), from that day, when I shall be able to embrace you, being as ever your affectionate sister.

- (1) Des vastes carrières sur lesquelles Paris est bâti.
- (2) Sur lequel on marquait le lieu de sépulture d'où ils avaient été tirés.
- (3) Une partie passant sous le lit de la rivière, une autre sous un aqueduc, une troisième sous la route d'Orléans.
- (4) Que nous avons payé pour une loge un prix plus haut qu'à l'ordinaire . . . dans l'espérance de les voir à notre aise.
- (5) Nous nous mettrons en route pour notre retour, le . . .
- (6) Et environ une semaine après, à compter de ce jour, j'espère avoir le plaisir de vous répéter, en vous embrassant, que je suis toujours.

SECTION III.

Notes and Cards with proper Remarks.

Short letters, wherein only one subject is introduced, are called *notes* in English, in French *billets*. Some are written in the first and in the second person, some only in the third person. Young ladies never write to their parents by way of *billets* in the third person, but as they do so to their intimate friends and trades-people, and may be commissioned by their parents to write notes or cards of invitation, inquiries, thanks, &c. we subjoin a few of these as are written in good society.

Care must be taken lest a *billet* in the third person present ambiguity, as the French personal and

possessive pronouns do not convey so direct an application as the English ones. No abbreviation of *Monsieur, Madame, &c.* before the names of persons to whom we intend to show respect.

The words *amitié, honneur, respects*, chiefly constitute the distinction of friendly, polite, or respectful forms in a french note or card, as will be seen in the latter specimens. To *Mr. Mrs. or Miss*, young ladies may substitute persons of quality, as *Lord, Lady, le Marquis, la Marquise, &c.*

My dear cousin, I am commissioned by mamma (1) to enquire if my aunt will be disengaged to-morrow, as we should be very happy if she could come and spend the day with us, and, of course, bring you with her. Pray, use all your influence with my dear aunt, and send a favourable answer to your affectionate cousin,

M. B.

(1) Demander si ma tante n'est pas engagée demain....

It is with great pleasure, dear cousin, that I hasten to give mamma's love to my aunt, and to say we shall all be at your house early to-morrow. You may (1) depend on my hurrying mamma. Ever your's,

N. C.

(1) Vous pouvez compter que je presserai maman.

Dear Emily, we are going to the Opera this evening. If your mother will permit you to accompany us, the carriage (1) will fetch you at seven.

Mrs. B* sings, and it is the new ballet. I am sure your dear mother will not refuse. Your's affectionately.

(1) La voiture ira vous prendre à sept heures.

Dear Sophy, I cannot have the pleasure of going with you to the Opera, but shall meet you there, as mamma and my aunt take me with them. We shall go rather late, as there is company to dinner. I am (1) rejoiced at the thoughts of meeting you.

(1) L'idée de vous voir est déjà un plaisir pour moi

We are endeavouring, my dear Maria, to make a party to go on the water some day next week : do you think your mother will allow you to go with us ? Send an answer this morning, (1). This is only a note of impatience ; for my aunt proposes writing all the particulars to your mamma.

(1) Ce billet vous prouvera mon impatience, car....

A note I have just received from my sister, obliges me to set off immediately for N ; therefore I cannot answer your's positively. Excuse (1) haste, I will write to-morrow.

(1) Excusez-moi, je suis pressée ; j'écrirai....

If Mrs. K. is disengaged this evening, Mrs. G. will call (1) on her, as she wishes to consult with her on an affair of particular importance.

(1) Passera chez elle pour la consulter sur....

Mrs. K. has, with pleasure, put off a slight

engagement for this evening, that she may be at liberty to receive Mrs. G., (1) and is flattered by her intended confidence.

(1) Dont la confiance la flatte infiniment.

Mrs. A. hopes her dear Caroline will not refuse (1) granting the following requests : first to come and spend the day with her, next to bring her new music, lastly to accept the flower-pots and screens she has had the pleasure of painting for her.

(1) Ne lui refusera aucune des demandes qu'elle lui fait ;

Miss B. feels little difficulty (1) in complying with her dear Maria's requests, as they so perfectly coincide with her own inclination, and is impatient to thank her personally for her beautiful present.

(1) Trouve peu de difficulté à céder aux demandes....

Mrs. G's compliments to Mrs. H., hopes she did not take cold returning home last night, feels herself rather fatigued (1) with having sat up so late, however intends calling on her in the course of the day.

(1) Un peu fatiguée pour avoir veillé si tard ;

Miss M. is much obliged to Miss N. for the book she lent her, (1) was tolerably well amused in some places, but thinks the author rather tedious in his descriptions.

(1) Elle l'a trouvé assez amusant dans certains endroits....

Miss F.'s love to Miss J., (1) would be much obliged if she could send her music master's address, as she wishes to take a few lessons while she stays in town.

(1) Et la prie de vouloir bien lui envoyer....

Miss J.'s love to Miss F., (1) encloses Mr. L.'s card, is happy to hear she proposes being instructed by him, as he is a very attentive master, and in high repute.

(1) Lui envoie ci-incluse la carte de M. L....

Mrs. H. will be much obliged to Miss G. if she can send by the bearer, the cap she bought (1) the other morning at Miss P.'s, as she wishes to take the pattern : it shall be returned in a couple of hours.

(1) Qu'elle acheta l'autre jour chez Mlle. P....

Miss H. wishes Mrs. K. (1) to call before ten, to try on her sister's frock, and bring back the one she had for a pattern.

(1) Prie Mme. K de venir chez elle avant dix heures.

Mrs. K. is desired to call at Mrs. S.'s in Harley Street, with a variety of dress caps and flowers, and to bring (1) some gold nets, if they are still fashionable.

(1) Des réseaux d'or, s'ils sont encore de mode.

Mrs. B.'s compliments to Mr. C., (1) begs leave to inform him she is returned, and will be glad to see him on Thursday, at the hour he usually attends her daughters, if convenient.

(1) Le prévient qu'elle est de retour, et le prie de venir donner leçon à ses filles Jeudi, à l'heure ordinaire, si rien ne l'en empêche.

Mrs. D. is very sorry (1) that, from various circumstances, her daughter has been prevented from attending on Mr. F. till this time. If Mr. F.

could make it convenient to come on Monday and Thursday, Mrs. D. will thank him.

- (1) Que différentes circonstances aient empêché sa fille de prendre leçon jusqu'à ce jour, et désire beaucoup que M. F. puisse s'arranger pour venir....
-

I shall be much obliged to you, Sir, (1) to come to us early on Friday, as my daughters are to go with me to town, that day, at a quarter before twelve.

- (1) Vous m'obligerez, Monsieur, si vous pouvez venir....
-

Mrs. G. (1) will trouble Mr. H. with another line, to say that she is under the necessity of taking her young ladies to town to-morrow earlier than she expected; therefore requests of him to defer their lesson till Tuesday following, (2) and they will employ themselves in the mean-time.

- (1) Est obligée d'importuner une seconde fois Monsieur H.

- (2) Et elles-mêmes auront soin de s'occuper utilement dans l'intervalle.

Miss P. fearing lest Mrs. R. (1) should favour her with a call, and not find her at home, takes the liberty of writing to inform her that she is going to N. at Mrs. S.'s where she shall most likely remain the whole of next week, but will do herself the pleasure of calling on Mrs. R. as soon as she is returned.

- (1) Ne se donne la peine de passer chez elle inutilement, prend la liberté de lui mander....
-

Mrs. M. is going to the Opera this evening, (1) and it would add greatly to her pleasure, if Mrs. and Miss N. could accompany her.

- (1) Son plaisir serait doublé si Madame et....

Mrs. D. proposes giving a concert and a dance on Wednesday. She should feel herself highly flattered if Mrs. and Miss C.'s would (1) enliven the party by their agreeable company.

(1) Embellir sa petite fête de leur présence.

Mrs. N. begs to present her compliments and congratulations to Mrs. P. on her daughter's intended (1) marriage, very sincerely wishing Miss P. all the happiness she so justly merits.

(1) A l'occasion du mariage de....à qui elle souhaite....

Mrs. P.'s compliments to Mrs. R. hopes to hear (1) she is better to-day than when she left her last night.

(1) Désire savoir si elle se trouve mieux....

Mrs. R.'s compliments to Mrs. P., returns many thanks (1) for her kind inquiries, but cannot say she feels any amendment.

(1) D'avoir bien voulu demander de ses nouvelles ;

Miss T.'s best respects to Mrs. F., will trouble her (1) to forward the inclosed when she writes to C.

(1) La prie de vouloir bien faire passer....

Mrs. H.'s best compliments to Mrs. and Miss J. and requests the favour of their company to tea (1) and cards, on Thursday the 18th of February.

(1) Et les prie de venir passer la soirée chez elle.

Mr. and Mrs....desire their compliments to Mr. and Mrs....and hope for the pleasure of their company to dinner on Tuesday.

....souhaitent le bon jour à....et les prient de leur faire l'amitié de venir dîner avec eux Mardi.

—present their compliments to...and request the favour of their company to dinner on Tuesday by half-past five.

...ont l'honneur de faire mille complimens à...et de les inviter à dîner Mardi prochain à cinq heures et demie.

—present their respects to...and request the honour of their company to dinner on Tuesday the 15th of March, at six o'clock.

...présentent leurs respects à—et les prient de leur faire l'honneur de dîner chez eux Mardi, 15 Mars, à six heures.

Mr. and Mrs....best compliments to Mr. and Mrs....and will with pleasure accept their invitation.

... acceptent avec plaisir l'invitation de...et leur font mille complimens.

—present their compliments to...will be happy to answer their kind invitation on Tuesday next.

...auront l'honneur de répondre à l'invitation gracieuse de...à qui ils présentent leurs sincères complimens.

—present their respects to...and will not fail attending their polite invitation,

...s'empressent de répondre à l'obligeante invitation de...à qui ils présentent leurs complimens respectueux.

CHAPTER IV.

Fragments of French Letters disposed as Subjects for Reading, and Models for Writing.

Notices utiles sur les Dames Françaises dont les Lettres sont proposées pour Modèles dans ce Chapitre.

Les meilleurs juges du mérite dans le genre épistolaire, ont donné la prééminence aux Femmes. Douées d'une organisation plus délicate, elles ont une sensibilité plus vive, et qui se porte sur plus d'objets. Moins distraites par les affaires, elles observent mieux les caractères, les manières, les événements de société, et les peignent avec plus d'intérêt et d'agrément. Un homme en écrivant, consulte son esprit, et manque le naturel ; la réflexion et la méthode semblent conduire sa plume : celle d'une femme est conduite par le sentiment. S'il lui échappe une pensée fine, c'est son cœur qui l'a trouvée : elle a toujours l'expression convenable ; ses négligences même, ont une grâce plus aimable que la correction et l'exactitude. Voilà ce qu'on remarquera en lisant les recueils où nous avons puisé, parmi lesquels, celui des lettres de Madame de Sévigné tient, sans contredit, le premier rang.

Madame de Sévigné (Marie de Rabutin,) naquit le 5 Février 1626, et perdit son père lorsqu'elle

n'avait qu'un an et demi. Son éducation n'en fut pas moins soignée par sa mère, et par son oncle l'Abbé de Coulanges, pour qui elle conserva toujours la plus vive reconnaissance. Elle apprit le Latin, l'Espagnol, l'Italien, et savait assez bien ces langues pour en connaître et citer les meilleurs auteurs. A l'âge de dix-huit ans elle épousa le Marquis de Sévigné, qui, sept ans après, fut tué dans un combat singulier. Restée veuve à l'âge de vingt-cinq ans, avec tout ce qui pouvait la faire rechercher, elle renonça à de nouveaux liens pour se consacrer à l'éducation de son fils et de sa fille. En 1669, elle maria cette fille chérie au Comte de Grignan, lieutenant-général des armées du Roi, et jouissant d'une excellente réputation. Ce mariage semblait devoir fixer Mme. de Grignan à la cour; c'était l'intention et l'espoir de sa mère; mais peu de temps après, M. de Grignan ayant été nommé Commandant en Provence, où il avait une fort belle terre, son épouse fut obligée de l'y suivre. On a des lettres de Madame de Sévigné avant cette époque; mais celles qui sont cause de sa célébrité, datent de cette séparation qui l'affecta sensiblement. Narrations piquantes, réflexions judicieuses, détails charmans, tout s'y trouve; on croit vivre au milieu des gens célèbres et des amis estimables à qui elle était si chère; on partage les tendres soins qu'elle leur rend. " Personne n'a mieux écrit," dit M. de Lévizac, " parce que personne n'a eu plus de mobilité " dans l'imagination, plus de gaieté et d'originalité " dans l'esprit. Chez elle tout coule de source, avec

“ une rapidité qui étonne : les expressions naissent
 “ sous sa plume : à chaque ligne on sent la vérité
 “ de ce qu’elle dit si bien ; *mes pensées, ma plume,*
 “ *mon encre, tout vole ;*” mais c’était surtout en écri-
 vant à sa fille qu’elle excellait. Elle le sentait elle-
 même. *Je vous donne le dessus de tous les paniers,*
 lui disait-elle, *c’est-à-dire, la fleur de mon esprit,*
de ma tête, de mes yeux, et puis tout le reste va
comme il peut. Quelle aimable confiance ! Quel heu-
 reux abandon ! En général, le style de Madame de
 Sévigné est inimitable ; il est même difficile d’en ap-
 précier le mérite sans connaître toutes les finesses du
 langage de la bonne société en France ; cependant
 la lecture répétée d’un grand nombre de ses lettres, à
 l’aide d’un bon guide, peut contribuer à former le
 goût des jeunes personnes.

Non contente d’écrire presque tous les jours à
 sa fille, Madame de Sévigné n’eut toute sa vie d’au-
 tre désir, d’autre bonheur que de la posséder de
 temps en temps à Paris, ou d’aller elle-même pas-
 ser plusieurs mois à Grignan. Combien elle souffrit
 dans les intervalles où, d’un côté la vieillesse de son
 oncle, et de l’autre, les affaires de son gendre, l’em-
 pêchèrent d’aller en Provence ! Ce fut en Mai 1694,
 qu’elle y fit son dernier voyage. A cette époque
 Madame de Grignan fut atteinte d’une maladie
 très-grave qui dura près d’un an. Constamment
 attachée au chevet du lit de sa fille, ses inquié-
 tudes et ses peines furent extrêmes, et la mesure
 de ses forces resta au-dessous des soins que prodigait
 son affection. Cette tendre mère, tombée ma-

lade à son tour, succomba à tant de fatigues et d'angoisses, le 20 Avril, 1696, à l'âge de soixante et dix ans.

Madame de Grignan sentit vivement la grandeur de la perte qu'elle venait de faire. Sa lettre au Président de Moulceau en est une preuve authentique. Nous l'avons insérée parmi les lettres de condoléance, comme un échantillon de son style. On trouvera aussi parmi les lettres de nouvelles, des fragmens d'une de ses lettres à sa fille, et d'une autre à Mme. de Coulanges. Quant à celles dont sa mère fait tant d'éloges, elles ne sont point publiées, soit parce qu'on ne les a point trouvées à la mort de Mme. de Sévigné, soit parce que Madame de Grignan eut la modestie de les séparer d'une correspondance qu'elle prévoyait devoir être très-connue un jour, soit enfin que des raisons de famille aient engagé à les supprimer. On peut dire de Madame de Grignan qu'elle avait l'esprit très-cultivé, et qu'elle écrivait bien, quoiqu'avec moins de grâce et de naturel que sa mère. Quant à sa personne, les portraits qui en restent, donnent l'idée d'une beauté intéressante, et l'empressement de ses amis pour en tirer des copies, montre qu'ils n'étaient point flattés. Elle mourut le 13 Août, 1705, âgée de cinquante-sept ans.

Madame de Simiane, troisième fille de Mme. de Grignan, est connue sous le nom de Pauline dans les lettres de sa grand'mère. "Votre enfant est jolie," écrivait Mme. de Sévigné; "elle a un

“ beau teint, des yeux d’un bleu merveilleux, des
 “ cheveux noirs, un tour de visage et un menton
 “ fait à peindre. . . . elle a un son de voix qui m’en-
 “ tre dans le cœur, des petites manières qui me
 “ plaisent, je m’en amuse, je l’aime.” Née en
 1674, elle épousa, à l’âge de vingt-cinq ans, le
 Marquis de Simiane, qu’elle perdit en 1716. Elle
 habitait la petite ville de *Vauréas*, lorsque son ser-
 vice de Dame d’accompagnement de la Duchesse
 d’Orléans ne l’appelait point à la cour. Mécontente
 des éditions furtives qu’on avait faites de quelques
 lettres de Mme. de Sévigné, elle en copia un plus
 grand nombre, qu’elle envoya au fils du Comte de
 Bussy-Rabutin, pour être imprimées à la Haye. La
 lettre qui accompagnait cet envoi, est un éloge
 naïf et touchant du recueil : on la trouvera sans
 doute avec plaisir parmi les modèles de lettres de
 nouvelles. Si son visage rappelait la physionomie
 charmante de son aïeule, elle lui ressemblait aussi
 par son genre d’esprit ; ses lettres ont un air de fa-
 mille ; et par celles que lui écrivait Mme. de Cou-
 langes, on peut juger que Madame de Simiane était
 une femme très-intéressante. Elle mourut à Paris le
 2 Juillet 1737.

Madame de Coulanges, fille de M. de Gue-
 Bagnols, naquit en 1631. Ayant épousé le cousin-
 germain de Madame de Sévigné, elle en devint
 l’amie presque inséparable. Quoiqu’elle n’eût aucun
 rang à la cour, elle y jouissait de beaucoup de cré-
 dit, non-seulement comme nièce de M. le Tellier,

ministre d'état, et cousine du fameux Louvois, mais encore par les grâces et la finesse de son esprit qui *lui tenait lieu de dignité*, selon l'expression ingénieuse de Mme. de Sévigné. Nous lisons dans les *Souvenirs* de Mme. de Caylus que Mme. de Coulanges avait une figure agréable, une conversation remplie de traits brillans ; que personne, après Mme. de Cornuel, n'a dit plus de bons mots. . . . S'ils ne sont pas autant cités, c'est qu'ils ont quelque chose de plus délié, qui tenait plus au ton de celle qui les disait. On en trouve quelques-uns dans sa correspondance avec Mme. de Grignan, jusqu'à l'année 1704.

Madame de la Fayette (Marie Madeleine de la Vergne) née en 1633, eut le bonheur d'avoir un père en qui le mérite égalait la tendresse. Il prit soin lui-même de donner à sa fille une éducation solide et brillante. “ Madame de la Fayette est “ une femme aimable et estimable,” dit Mme. de Sévigné, “ plus on la connaît, plus on s'y attache.” En effet, elle mettait autant de soin à cacher son savoir que d'autres en mettent à l'étaler. Le trait le plus marqué de son caractère était la franchise. L'auteur des *Maximes*, *M. de la Rochefoucauld*, ayant dit qu'elle était *vraie*, ce mot parut la peindre parfaitement, et dès lors chacun le lui appliqua. Ce fut en 1659 qu'elle fit de Mme. de Sévigné ce portrait ingénieux qu'elle lui adressa sous le nom d'un inconnu, qui annonce une plume déjà exercée, et dans lequel l'ombre légère de quelques défauts donne du relief aux louanges. Ses autres ouvrages,

tels que *Zaïde, la Princesse de Clèves, la Comtesse de Tende, &c.* seront lus avec plaisir aussi long-temps qu'on sera sensible à la délicatesse des pensées, aux grâces et au naturel du style. Elle mourut dans sa soixantième année.

Madame de Maintenon, petite fille du célèbre Agrippa d'Aubigné, naquit le 27 Novembre 1635, dans la prison de Niort, où son père, *Constant d'Aubigné*, était détenu pour dettes. Trois ans après, ses parens la transportèrent avec eux en Amérique ; et dans la traversée elle fut si malade qu'on la crut morte. Tout était disposé pour l'ensevelir dans les flots, lorsque Madame d'Aubigné demande qu'un dernier baiser lui soit permis. Elle porte la main sur le cœur de sa fille, croit sentir, et sent effectivement un reste de chaleur. Quelle crise ! quel moment pour cette tendre mère, qui eut le bonheur de la rappeler à la vie ! En 1641, M. d'Aubigné mourut pauvre dans un village de la Martinique, et la malheureuse veuve, voulant réclamer pour ses enfans l'héritage de leur père, retourna en France, après avoir laissé sa fille aux soins du principal créancier de son mari, dans l'espérance de venir la rejoindre ; mais celui-ci ayant abandonné la jeune infortunée, le juge de paix du lieu eut la charité de l'embarquer sur un vaisseau qui la ramena en France. Après la mort de sa mère, Mlle. d'Aubigné se trouva dans un tel état d'abandon et de pauvreté qu'elle se détermina, à l'âge de seize ans, à épouser M. Scarron, auteur connu par sa gaieté originale, mais

très infirme, et qui n'avait qu'une fortune médiocre. Huit ans après la mort de son mari, elle fut chargée de l'éducation du Duc du Maine. Louis XIV, pour la récompenser, lui fit présent de la terre de Maintenon, et en 1685, il l'épousa secrètement. Cette dame illustre par son esprit, sa beauté, ses malheurs et son élévation, mourut le 15 Avril 1719, à Saint-Cyr, maison d'éducation qu'elle avait fondée pour 300 demoiselles de qualité. Ses lettres sont des modèles de pureté de style, et de raison ; elles sont recherchées des personnes qui désirent connaître la cour de Louis XIV.

Madame de Caylus (Marguerite de Murçay Villette,) était nièce de Mme. de Maintenon. Une protection aussi puissante semblait valoir la plus riche dot ; mais en donnant sa nièce au Comte de Caylus, Mme. de Maintenon suivit le principe délicat qu'elle avait adopté à l'égard de son frère, de ne pas trop élever ni enrichir sa famille. La beauté et l'esprit de Madame de Caylus lui donnèrent la réputation d'une des plus aimables femmes de son temps. Elle a écrit un petit ouvrage intitulé *mes Souvenirs*. C'est un de ceux qui font le mieux connaître l'intérieur de la cour de Louis XIV. On y trouve le charme intéressant de la bonne conversation. Ce qu'elle raconte est vrai : on voit une femme qui parle toujours avec candeur. Ses lettres se trouvent mêlées parmi celles de sa tante, qu'elle aimait, et qui avait pour elle un véritable

attachement. Née en 1763, elle mourut à l'âge de 56 ans.

Madame la Marquise de Villars, mère du célèbre Maréchal de ce nom, suivit son mari dans son Ambassade auprès de Charles II, Roi d'Espagne, au moment où ce Prince épousa Marie-Louise d'Orléans, nièce de Louis XIV, en 1679. Pendant son séjour à Madrid, elle entretint une correspondance avec Mme. de Coulanges, son amie intime. Ses lettres contiennent des détails curieux sur les mœurs et les usages de l'Espagne. Son style est celui d'une femme qui, à beaucoup d'esprit naturel, joignait ce ton délicat qui distingue la bonne compagnie. Mme de Sévigné en parle ainsi à sa fille :
 “ Madame de Villars mande mille choses agréables
 “ à Mme. de Coulanges, chez qui on vient appren-
 “ dre les nouvelles : ce sont des relations qui plai-
 “ sent à beaucoup de personnes. M. de la Roche-
 “ foucault en est très-curieux ; Mme. de Vins et
 “ moi, nous en attrapons ce que nous pouvons.
 “ Elle fait des complimens à toutes ses vieilles
 “ amies. Il n'y a, dit-elle, qu'à être en Espagne
 “ pour n'avoir plus d'envie d'y bâtir des châteaux.”
 Madame de Villars mourut le 24 Juin 1706, âgée de 82 ans.

Madame la Duchesse du Maine, petite-fille du Grand Condé, née en 1676. La nature ne lui avait pas prodigué ces dons extérieurs qui séduisent ; mais les personnes d'esprit sont-elles jamais laides ? Elle

aimait avec passion les sciences, les lettres et les beaux arts. Sa belle maison de *Sceaux* devint l'école du goût et le temple des muses. Jamais on ne vit un plus bel assemblage de gens distingués par leur esprit. “ Personne, dit Mme. de Staal, n'a parlé
 “ avec plus de justesse, de netteté et de rapidité que
 “ Madame du Maine, ni d'une manière plus noble et
 “ plus naturelle.” La mort lui enleva son époux en 1736, et elle termina sa carrière le 23 Janvier, 1758.

Madame la Marquise de Lambert, né en 1647, perdit son père, *Marguenat de Courcelles*, à l'âge de trois ans. Le célèbre Bachaumont, son beau-père se fit un devoir et un amusement de cultiver les heureuses dispositions qu'il découvrit dans sa belle-fille, qu'il maria en 1666. Madame de Lambert, restée veuve en 1686, avec un fils et une fille, les éleva avec beaucoup de soin. Ce fut pour eux qu'elle écrivit les *Avis d'une Mère à son Fils*, et ceux *d'une Mère à sa Fille*. La délicatesse du goût y est jointe à celle du sentiment, la connaissance du monde aux plus touchantes leçons de vertu, et les grâces piquantes du style aux expressions naïves de la tendresse maternelle. Son *Traité de l'Amitié* fait voir qu'elle méritait d'avoir des amis. Son *Traité de la Vieillesse* n'est pas moins estimable; c'est une règle de conduite pour les femmes qui avancent en âge. Ses autres productions, *Lettres*, *Portraits*, *Réflexions diverses*, sont écrites avec la même justesse d'idées, la même pureté de langage. Fénelon avait

pour Madame de Lambert une estime particulière. Elle mourut à Paris le 12 Juillet, 1733.

Dans le même siècle, on peut encore citer Mesdames de Motteville, de Montmorency, de Scudéry, de Staal, la Princesse des Ursins, &c. dont les lettres font partie des Recueils Epistolaires publiés à Paris. Parmi les dames qui ont écrit depuis, nous nous contenterons de citer les quatre suivantes :

Madame Dubocage (Marie-Anne Lepage), née à Rouen le 22 Novembre, 1710. Plusieurs sociétés littéraires l'ont admise au nombre de leurs membres ; plusieurs savans étrangers l'ont célébrée dans leurs écrits : partout la gloire s'empressa de couronner son génie, et le bonheur lui sourit dans son intérieur ; elle le trouva particulièrement dans la société de son époux. Au talent de cultiver les lettres, l'un et l'autre joignaient une grande conformité de caractère : Paris était leur séjour ordinaire, et l'étude, leur occupation principale. Dans les œuvres de Madame Dubocage, on distingue principalement *La Colombiade*, poëme, les Lettres sur l'Angleterre, la Hollande et l'Italie, adressées à sa sœur Madame Duperron. Les premières, sur l'Angleterre, nous ont paru assez curieuses pour en donner de longs fragmens. Le conservateur du Musée de Londres a placé, dans cet immortel sanctuaire, le buste de Madame Dubocage. Elle-même avait orné son appartement des bustes de Milton, de Pope, de Dryden, de Shakespear, pré-

sens de l'estime et de l'amitié. Cette vue semblait ranimer son génie. Elle conserva l'amabilité de son caractère et les grâces de son esprit jusqu'à sa mort, en 1802.

Madame de Beaumont prit aussi naissance à Rouen, le 26 Avril 1711. Elle passa une partie de sa vie à Londres, où elle se consacra à l'éducation des jeunes dames. Au talent d'instruire, elle joignait l'art de faire aimer l'instruction. Outre le *Magasin des Enfans* et celui des *Adolescentes*, si bien connus dans les écoles et les familles, on a d'elle plusieurs autres ouvrages également instructifs, et écrits d'un style aussi naturel. Les lettres et la société la perdirent en 1780. Elle mourut à Annecy, en Savoie.

Madame de la Fite s'est aussi consacrée à l'éducation des jeunes dames anglaises. Nommée en 1780, *Lectrice* de la Reine d'Angleterre, elle lui dédia ses *Entretiens, Drames et Contes Moraux*. “ J'ai tâché,” dit-elle, “ de présenter des modèles aux enfans dans une suite de fictions morales ; mais pour offrir un modèle aux mères, je suis dispensée de recourir à l'invention, puisqu'il m'est permis de placer à la tête de mon ouvrage l'auguste nom de *Charlotte*.” Mme. de la Fite a publié d'autres ouvrages estimés, tels que : *Vie et Lettres de Gellert, Réponses à démêler*, des Lettres et Dialogues, sous le titre d'*Eugénie et ses Elèves*, dédiés en 1786 à Son Altesse Royale la Princesse Elizabeth d'Angleterre

Madame de Genlis (*Stéphanie Félicité Ducrest*), a été gouvernante des enfans du Duc d'Orléans, mort en 1793. Peu de femmes ont écrit autant d'ouvrages, et avec plus de goût. On distingue surtout ceux qu'elle a destinés pour la jeunesse. Obligée de quitter sa patrie pour échapper à la fureur révolutionnaire, elle a passé quelques années en Angleterre et en Allemagne, continuant d'écrire sur différens sujets. Depuis son retour en France elle a publié plusieurs nouveaux ouvrages, entr'autres quelques Romans historiques qui se font lire avec intérêt.

Mme. de Renneville est auteur de plusieurs petits ouvrages pour la jeunesse, tels que *Zélie ou la bonne petite Fille*, et *la Mère Gouvernante*, qu'elle a publiés en 1812. C'est de ce dernier que nous avons tiré quelques lettres, pour augmenter le nombre de celles qui nous ont paru amuser les jeunes personnes.

SECTION I.

Lettres de Jeunes Demoiselles sur des Sujets convenables à leur Age.

La simplicité de ces Lettres promet une lecture facile, et prépare celle des autres Lettres, qu'un style plus coupé rend plus difficiles à bien lire. C'est surtout sous ce rapport d'utilité qu'elles trouvent leur place ici.

Les quatre premières sont de Mme. de la Fite.

Julie de Valcourt à sa Cousine Annette.

O la bonne nouvelle que tu m'apprends, ma chère Annette ! J'aurai donc bientôt le plaisir de te revoir ; Maman en est aussi aise que moi. Elle me promet que nous repasserons ensemble toutes les choses qu'elle m'a apprises pendant ton absence J'espère que tu me trouveras changée à mon avantage. Tu sais que je n'étais pas douce, que je me fâchais presque toujours quand les autres avaient une volonté opposée à la mienne ; mais à présent, je m'applique à être bonne comme toi. Tu seras sans doute charmée de savoir ce qui a produit en moi ce changement ; c'est une conversation que j'ai eue avec maman, et qui m'a fait tant d'impression que je l'ai mise aussitôt par écrit, et je te l'envoie. Maman a eu la complaisance d'en corriger les fautes, et d'y ajouter plusieurs choses que je n'avais pas bien retenues, ou que j'avais mal exprimées.

Adieu, ma chère Annette : aime toujours ta fidèle

JULIE.

Annette à Julie.

J'ai reçu avec bien du plaisir, ma chère amie, la lettre que tu m'as écrite, et ta conversation avec ma tante m'a fort intéressée. Je suis bien fâchée d'avoir, cette fois-ci, une mauvaise nouvelle à t'apprendre. Nous nous arrêtons au milieu de notre route, à cause des affaires de mon père, et je ne pourrai te revoir que dans trois semaines. J'ai fait connaissance ici avec les enfans du Baron de S*. Ils me procurent toutes sortes d'amusemens, et je voudrais bien leur faire plaisir à mon tour. Ils aiment tous à lire, depuis l'aîné, âgé de douze ans, jusqu'à son petit frère qui n'en a que six : leur sœur, qui est de mon âge, est très-aimable. Heureusement j'avais sur moi deux drames que ta maman a traduits pour nous *le Paysan généreux*, et *l'Amour fraternel*. Oh ! comme ces deux pièces leur ont fait plaisir !. . Je te demande en grâce, ma chère amie, de m'envoyer un autre drame, ou quelques jolies histoires, pour amuser encoré l'aimable famille qui a tant de complaisance pour moi. J'attends une prompte réponse, ma chère Julie, et je t'aime plus que jamais.

ANNETTE.

Madame de Valcourt à Annette.

Vous désirez, ma chère Annette, que Julie vous réponde bientôt; elle n'en a pas le temps aujourd'hui; car elle s'occupe à copier un nouveau drame qui, j'espère, amusera vos jeunes amis de S*. . . . Je suis très contente de vous, mon enfant, et j'aime à vous voir éprouver le besoin des bons cœurs, celui d'obliger à leur tour ceux qui leur ont rendu service ou procuré quelque plaisir. Dans mes lectures avec Julie, je pense souvent à vous, et j'extrais les morceaux qui peuvent vous instruire toutes les deux, ou vous amuser. Je vous en envoie quelques-uns: celui de la vie du Duc de Bourgogne (petit-fils de Louis XV) offre un exemple remarquable: il fait voir combien la vertu ennoblit l'enfance. On aime surtout à la voir exercer par les Princes, à cause de l'influence qu'ils ont sur le bonheur de ceux qui les entourent. Je profite de la même occasion pour vous envoyer le *Nouveau Robinson*, par M. Campe. Il fera sans doute grand plaisir à vos amis. Nous ne l'avons ici que depuis peu de jours. Julie n'a pas eu le temps de l'achever: ce n'est pas une petite preuve d'amitié qu'elle vous donne, en consentant que je vous envoie son exemplaire; mais elle sait que l'amitié, de même que la vertu, ne seraient rien, si elles n'étaient pas capables de quelques sacrifices. Je vous ai promis de vous mettre quelque jour sous les yeux divers exemples des avantages que l'homme retire de la société de ses semblables; vous les trouverez ici bien mieux

développés que je n'aurais pu le faire. Adieu, ma chère nièce, Julie vous embrasse, et je suis votre affectionnée tante,

DE VALCOURT.

Annette à Caroline de S.*

Je me rappelle, ma chère Caroline, que vous et Messieurs vos frères avez lu avec plaisir les histoires que ma tante de Valcourt m'a envoyées, pendant que j'étais avec vous, et que l'extrait de la vie du Duc de Bourgogne vous a intéressés plus que tout le reste. “ Ces traits-là, disait votre frère aîné, ont “ le mérite d'être vrais, et je suis charmé de savoir “ qu'il y ait eu un Prince si vertueux à l'âge de neuf “ ans.”. Julie m'a raconté dernièrement une action d'un autre Prince du même âge, et non moins vertueux ; je répons de la vérité du fait. Le voici :

“ Un jour le prince de P. se promenant avec son gouverneur, rencontra un officier qui avait l'air fort pauvre et fort triste ; il s'en approcha pour lui demander la cause de son chagrin. L'officier répondit, qu'après avoir long-temps servi le Roi, il n'en avait reçu qu'une très-petite pension. Mais, interrompit le jeune prince, comment se peut-il que le Roi, qui est si juste, ne vous ait pas récompensé ? Il ne faut pas s'en étonner, dit le vieux militaire, Sa Majesté a tant de pauvres à secourir. Le Prince se tourna vers son gouverneur en lui disant, Mon bon ami, je n'ai point d'argent sur moi ; permettez que je lui donne ma montre ; et il en fit présent à l'officier qui ne pût la refuser. Chaque semaine on rend compte au Roi

de la conduite de son neveu. Aussitôt qu'il eut appris ce trait du Prince, il l'invita à dîner, et lui demanda l'heure qu'il était. Je n'ai plus de montre, répondit le Prince.—Je sais tout, dit le Roi, en l'embrassant ; je suis charmé de vous voir si généreux, et en même temps si véridique ; et je vais augmenter la pension de l'officier de vingt écus par mois." Ne trouvez-vous pas, ma chère Caroline, que ce jeune Prince fut bien récompensé, et que l'officier dût être fort content ? Je vous enverrai la première fois une comédie qui sûrement vous amusera beaucoup. Elle a pour titre *l'Amour Filial*. Adieu, ma chère amie, aimez-moi toujours.

ANNETTE.

Les cinq Lettres suivantes sont de Madame de Genlis.

Delphine à sa Mère.

Ma chère Maman,

Je vous remercie de toutes vos bontés, mais je n'aime plus les joujoux. Puisque vous me le permettez, je vais vous dire ce qui me ferait plaisir. Il y a ici une vieille paysanne bien bonne et bien pauvre. Il est vrai que sa fille va épouser un riche vigneron ; mais comme c'est le mari qui aura l'argent, peut-être n'en donnera-t-il pas à la grand' mère autant que sa fille le voudrait. Du moins je crains cela ; et pourtant je désirerais que la vieille femme ne manquât de rien. Je l'aime non-seulement parce qu'elle est pauvre, mais parce qu'elle est mère. Au lieu des joujoux que vous

m'offrez, je vous prie, ma chère maman, de m'envoyer cinquante écus que je lui donnerai tout de suite. Je voudrais aussi pouvoir lui donner une pièce de toile de coton, afin qu'elle eût un habit neuf pour la nôce de sa fille.... Madame Steinhause a mille bontés pour moi, et je me trouverais heureuse, si je n'étais pas privée du bonheur de vous voir. Votre portrait ne quitte pas mon bras : chaque jour je le baise, en lui disant bon jour et bon soir ; et alors j'ai le cœur bien serré, en pensant que je suis à cinq lieues de vous ; sans cela je serais enchantée d'être ici ; car cette campagne est vraiment charmante. Adieu, ma chère et tendre maman : votre enfant vous embrasse de toute son âme.

DELPHINE.

Adrienne de Palmène à Juliette d'Armilly.

Chère amie, je n'ai qu'une petite page pour vous écrire, et la plus longue lettre ne pourrait contenir tout ce que je voudrais vous dire. O ma chère Juliette, que tout est changé ici depuis votre départ ! Il n'y a plus de jeux, plus de gaieté : vous avez emporté tout cela. Nous avons encore un plaisir, celui de parler de vous et d'y penser sans cesse ; mais ce plaisir là finit toujours par des larmes. Cependant nous avons bon courage, et nos études vont bien. Il faut se soumettre à la volonté de Dieu, et nous le prions de tout notre cœur qu'il nous rende nos amis. Adelaïde se porte bien :

elle n'est occupée que de vous tous. C'est un ange pour la douceur et la beauté, mais elle n'est pas fort grandie. Pour moi, on me trouve très-grande pour mon âge. J'ai eu hier onze ans et demi, et il y a dix-huit mois que nous sommes séparées ! . . . Je vous envoie un petit anneau de mon ouvrage, et à mon cousin un petit cordon de montre : faites-lui bien des amitiés de ma part . . . Je ne vous dis rien pour ma tante, puisque je lui écris. Adieu, mon aimable et bonne Juliette : aimez toujours votre fidèle cousine

ADRIENNE.

Réponse de Juliette d'Armilly.

Que votre lettre m'a rendue heureuse, ma chère Adrienne ! il y avait si long-temps que je n'avais vu de votre écriture : j'imaginai bien que mes lettres étaient perdues ; car peut-on croire que des amis oublient leurs amis . . . André vous portera de notre part un petit livre blanc, de forme étroite et longue comme un livre de musique, et qu'on appelle ici, Livre de Souvenirs. C'est une invention Suisse : elle est bien jolie. On prie toutes les personnes qu'on aime, d'écrire quelque chose dans ce livre ; on y écrit soi-même ses pensées, on y dessine des paysages, des fleurs, des figures, et au bout d'un certain temps, ce livre se trouve rempli de choses intéressantes. J'en envoie aussi un à ma sœur ; je n'y ai mis que des morceaux de ruban et des plantes de notre jardin ; mais nous avons donné à part de nos cheveux. Maman est contente de

mes progrès ; je m'applique plus que jamais, et je dois le faire, puisque c'est une consolation pour elle. Adieu, ma tendre amie; votre Juliette vous embrasse du fond du cœur.

Juliette à Edouard.

Je vous avais mandé, mon cher frère, que Mlle. d'Elsenne ne viendrait ici que dans quinze jours, parce qu'elle voulait rester auprès de sa bonne, tant que celle-ci serait malade; mais le médecin que maman y a mené l'a eu bientôt guérie. Au bout de trois jours elle se portait bien. C'est une fille très-intéressante, qui a donné à Mlle. d'El-senne de grandes preuves d'attachement. Aussi lui a-t-on bientôt trouvé une bonne place. Mme D*. la prend à son service, et elle sera heureuse avec une aussi bonne maîtresse..... Avant-hier maman fut chez Mlle. d'Elsenne à neuf heures du matin, et l'amena ici à midi. J'avais bien envie de la voir; elle a de grands yeux noirs, le nez un peu aquilin, une petite bouche; elle est pâle, sérieuse, et paraît fort timide. Ma sœur et moi nous lui avons fait mille caresses; mais elle n'a pas encore l'air d'être à son aise. Maman la traite avec une grande tendresse; elle lui donne déjà des leçons, la fait jouer du piano, lui apprend à peindre des fleurs, et fait des lectures avec elle. Adieu, mon cher frère, je vous prie de faire mes complimens à Charlotte, et de lui dire que je voudrais bien la voir.

Gabrielle d'Elsenne à son Père.

Mon cher Papa,

Vos vœux et les miens sont exaucés : je reste ici ; Madame d'Armillly me dit qu'elle ne se séparera de moi que pour me remettre dans vos bras, et voici l'usage qu'elle me conseille de faire de la pension que vous me donnez. J'en garderai un quart pour mon entretien, et pour acheter les choses nécessaires à mes occupations, des livres, des crayons, du papier, de la soie, de l'étoffe pour broder. Je mettrai un autre quart en réserve, enfin d'avoir un peu d'argent pour les dépenses imprévues ; et j'emploierai le reste, c'est-à-dire l'autre moitié, au soulagement des malheureux émigrés. C'est M. N. . . . qui se charge de cette lettre, et je vous envoie en même temps un échantillon de ma broderie, et quelques petits dessins de fleurs qui vous feront juger de mes progrès. Quand je n'aimerais pas à m'occuper, pourrais-je manquer d'application, puisque c'est un moyen de vous plaire, et de montrer ma reconnaissance à celle qui me prodigue tant de soins. . . .

Les Lettres qui suivent sont extraites de l'Ami des Enfants.

Henriette de Tercy à son Père.

Mon cher Papa,

J'ai tant de choses à vous écrire que je ne sais par où je dois commencer ma lettre. Nous voici chez Madame Lambert notre chère gouvernante.

Vous ne pouvez imaginer combien nous sommes heureuses avec cette excellente dame ; elle est aussi douce, aussi bonne que notre maman. On dirait qu'elle fait son bonheur de nous instruire, et elle s'y prend de manière que nous y trouvons notre plaisir. Grâce à ses soins, Sophie et Caroline lisent déjà passablement ; et moi j'ai commencé avec elle un cours de Géographie et d'Histoire : ce qui m'occupe toute la matinée, avec un peu de calcul, et des morceaux choisis en vers et en prose, que j'apprends par cœur.

L'après-midi, pour nous délasser, nous avons la musique, le dessin et la danse ; et le soir, nous faisons des petits ouvrages à l'aiguille, pour lesquelles Madame Lambert est d'une adresse singulière.... Voilà, mon cher papa, quels sont nos études et nos amusemens ; ajoutez-y des promenades aux environs, des visites à de pauvres gens pour les soulager, quelques travaux dans un petit jardin que nous cultivons nous-mêmes. Nous ne nous sommes jamais si bien portées, jamais nous n'avons été si contentes ; il ne nous manque que le plaisir de vous voir. Oh ! si vous pouviez faire un petit voyage ici !

Madame Lambert vous présente ses civilités ; Sophie vous aime de tout son cœur, Caroline vous embrasse, et moi, je suis avec toute la tendresse que je vous dois,

Mon cher Papa,

Votre fille obéissante,

HENRIETTE DE TERCY.

Juliette De Lormeuil à son Frère.

Tu n'avais pas besoin, mon cher frère, de me recommander si fort ton serin : il inspire assez d'intérêt par lui-même. Repose-toi sur moi du soin de le bien traiter. Je ne remplirai pas sa mangeoire par-dessus les bords, comme tu faisais ; il aura des provisions fraîches tous les jours. J'ai nettoyé son buffet où il y avait du grain au moins pour trois mois. Quant au fond de sa cage, c'était comme un étang formé par le débordement de l'abreuvoir. Le pauvre Favori n'osait y descendre ; j'y ai répandu une couche de sable fin, et j'ai garni de mouron le dessus de la cage, en sorte qu'il peut se croire dans un joli bosquet. En voilà assez, je crois, pour calmer tes inquiétudes. De mon côté, j'en ai une dont je vais te faire part. Tu es un peu étourdi, et nous avons pour voisin un gros chat noir, fort avisé. Il a pris pour Favori une affection qui m'épouvante. Hier matin j'avais, en entrant, laissé la porte ouverte, et après avoir rendu mes devoirs à l'oiseau, je me mis à feuilleter tes livres. Tout-à-coup, j'entendis derrière moi un tendre *miaou* : je me retournai, et j'aperçus le scélérat monté sur le dos d'une chaise vis-à-vis de la cage. Il regardait Favori d'un œil hypocrite, tortillait mollement la queue, et semblait lui dire : Viens, mon ami, te percher de mon côté : vois mes douces pattes de velours, et ne t'effraie pas de mes moustaches ; elles ne piquent pas : j'ai par-dessous une petite bouche pour te baiser si joliment. . . . Que répondait Favori

à ce beau discours ? rien ; mais le petit matois n'était point effrayé ; il baissait sa tête, la relevait, secouait ses plumes et jetait vers moi un œil de confiance. Je le compris à merveille : sans faire semblant de rien, j'allai prendre une cuvette pleine d'eau, et j'arrosai si bien le tendre matou qu'en deux sauts il fut à bas du fauteuil et hors de la chambre. Profite, mon cher frère, de cette observation, si le drôle venait faire sa visite *incognito* lorsque tu seras ici. J'attends avec une vive impatience le journal curieux de ton voyage. Demain je vais avec maman dîner à la campagne. S'il nous arrive quelque chose d'intéressant sur la route, je m'engage à t'en faire le récit ; en attendant, sois persuadé que tu n'auras jamais de meilleure amie que ta sœur

JULIETTE DE LORMEUIL.

Julie de Mersan à Emilie de Beaumont.

As-tu donc oublié, ma chère Emilie, la promesse que tu m'as faite de venir nous trouver à la campagne aux premiers jours du printemps ? Nous jouissons déjà de ses faveurs ; les arbres se couvrent de verdure : les prairies s'émaillent de fleurs nouvelles, tout s'embellit ; hâte-toi donc de venir. . . . Notre maison est bâtie sur une hauteur. Je pourrais de ma chambre voir le soleil se lever ; mais j'aime mieux me lever avant lui et courir le saluer du sommet de la colline ; j'y retourne le soir pour lui faire mes adieux à son coucher ; ce spectacle est toujours nouveau pour moi . . . Au milieu des

plaisirs que je goûte, ma chère Emilie, je sens qu'il me manque une amie pour les partager. Ne crains pas de perdre ton temps ici. Je suis sûre que nos petits talens y gagneront quelque chose ; les doux concerts des oiseaux t'engageront à cultiver ton goût pour la musique ; les charmans paysages qui se varient à chaque pas exerceront nos crayons. . . . Viens donc : engage ta maman à quitter la ville qui doit être si triste à présent. Nous vous attendons avec la plus vive impatience. Du moment où je croirai ma lettre dans tes mains, j'irai me poster au bout de l'avenue pour te voir arriver. Adieu, ma chère Emilie ; je t'embrasse avec toute l'amitié que je t'ai vouée pour la vie.

JULIE DE MERSAN.

Réponse d'Emilie de Beaumont.

Non, ma chère Julie, je n'ai point oublié la promesse que tu me rappelles : lorsque tu sauras pourquoi je ne l'ai pas remplie, je suis sûre que tu me pardonneras. . . . Tu connais toute ma tendresse pour ma digne maman : eh bien ! ma chère amie, je me suis vue sur le point d'en être séparée pour jamais. Une fièvre violente la réduisit en deux jours à l'extrémité. Juge de ce que j'ai dû souffrir en la voyant dans un délire continuel, en l'entendant prononcer d'une voix éteinte le nom de mon père et le mien. Ses bontés m'avaient toujours pénétrée ; mais en ce moment, combien j'ai senti s'accroître ma tendre reconnaissance. Quoique son état la rendit insensible à mes soins, je ne la quittais pas ;

à chaque instant je tremblais de la perdre. Je frissonne encore en pensant au danger que j'ai couru. . . . Par mon silence, je me suis exposée à tes reproches, mais je ne voulais pas porter mes inquiétudes dans ton cœur. Aujourd'hui elles sont dissipées, grâces au ciel, et nous partirons aussitôt que ma chère maman aura repris un peu de force. . . . Cette tendre amitié qui nous unit, qui est née dans notre enfance, nous allons donc la renouveler : elle t'a fait partager la peine que j'ai ressentie de notre séparation ; elle te fera sans doute partager ma joie d'aller bientôt recevoir tes embrassemens. Adieu.

EMILIE DE BEAUMONT.

Emilie Grandisson à sa Mère.

Ma chère Maman,

Nous avons été cette nuit dans une grande consternation. La maison de M. Falston, notre voisin, est entièrement brûlée. Quelles flammes épouvantables ! le ciel était rouge comme du sang ; le cœur me battait, je pleurais. Il est si triste de voir un père de famille perdre tous ses biens. Ce sont les Demoiselles Falston qui en sont la cause. Hier au soir, sans que personne s'en aperçut, elles prirent dans la cuisine des charbons allumés, et les portèrent dans une petite chambre où l'on ne va guères, pour y faire cuire en secret une galette. Une demi-heure après, elles entendirent leur papa qui les appelait. Elles se hâtèrent de manger leur galette à demi-cuite, et descendirent. L'heure de se coucher vint, et elles montèrent dans leur ap-

partement sans penser aux charbons qu'elles avaient portés dans la petite-chambre. Le feu aura pris sans doute au tapis, et de là au plancher et aux meubles. Enfin cette nuit à deux heures, lorsque tout le monde dormait, voilà la maison toute en flammes. Le feu a tout consumé ; on n'a pu sauver ni les meubles ni l'argent. A peine les Demoiselles ont-elles pu s'échapper en simples camisoles ; et M. Falston lui-même a couru risque de perdre la vie. Il est cruellement brûlé en plusieurs endroits de son corps ; et, sans le courage d'un de ses domestiques il serait péri au milieu des flammes. Que va maintenant devenir l'orgueil de ces jeunes Demoiselles, hier si riches, aujourd'hui si pauvres ! elles méprisaient les paysans, parce qu'ils n'avaient pas de belles maisons. Aujourd'hui elles sont trop heureuses que ces mêmes paysans veulent bien les recevoir par pitié dans leurs chaumières. Qu'il faut peu de temps pour être humilié ! Certes, il est bien mal de ne pas traiter ses inférieurs avec affabilité, lorsqu'on peut avoir besoin de la compassion de tout le monde.

Cette lettre est déjà si longue, ma chère maman, que je crains de vous importuner. Cependant, quoique j'ose à peine vous dire ce que j'ai fait, j'ai encore quelque chose à vous mander. Le pardonneriez-vous à votre Emilie ? Oh ! oui, vous êtes si bonne et si compatissante. Les habits des Demoiselles Falston ont tous été brûlés ; j'ai envoyé à la plus jeune, qui est à-peu-près de ma taille, une de mes robes et du linge. Je vous supplie d'approuver

la liberté que j'ai prise ; j'en serai plus économe à l'avenir pour mes petites affaires. Vous n'aurez pas besoin de remplacer ce que j'ai donné ; grâces à vos bontés, j'en ai de reste. Adieu, ma chère maman, embrassez pour moi mon papa, et soyez tous deux assurés de mon respect et de ma tendresse.

Réponse de Mme. Grandisson.

Si j'étais près de toi, ma chère Emilie, avec quels transports je te presserais contre mon sein ! Oui, je t'approuve entièrement d'avoir secouru la jeune Demoiselle Falston dans son malheur, et pour récompense, je veux te donner une nouvelle occasion de goûter le plaisir de faire du bien. Tu trouveras dans ma garde-robe une pièce d'étoffe que je destinais pour toi. Il y en aura assez pour faire une robe à chacune des deux Demoiselles. Si j'en crois le bon cœur de mon Emilie, cette disposition lui causera plus de plaisir que si je la faisais en sa faveur. N'oublie jamais, ma chère fille, la leçon que tu t'es donnée dans ta lettre, de n'être jamais fière des biens de ce monde, ni dédaigneuse envers tes semblables. Conserve toujours le souvenir de l'accident terrible dont tu m'as fait la peinture. Songe combien il est dangereux de jouer avec le feu, puisque d'une seule étincelle dépend souvent notre ruine, et même notre mort. . . . Bien des amitiés de ma part à Guillaume et à tes frères. J'espère avoir bientôt le plaisir de vous embrasser tous, et de témoigner à ma chère fille la satisfaction que j'ai ressentie de sa conduite.

Lettres par Mme. De Renneville, Voyez page 168.

Coralie à sa Mère, (Madame de Sainte-Marie).

Ma chère Maman,

Ne viendrez-vous pas bientôt à la *Chartreuse*?* je m'ennuie de ne pas vous voir ; les jours ici sont bien longs ! je me lève comme à l'ordinaire, à sept heures ; je fais mes prières ; j'écris une page, ou des extraits d'histoire, et je déjeûne ; après cela je descends dans le jardin jusqu'à dix heures que Bonne-maman me fait appeler. Lorsqu'elle a déjeûné, je lis auprès d'elle un chapitre de *l'imitation de Jésus-Christ*, et des *Considérations sur les Œuvres de Dieu*, par *Sturm* ; ensuite je m'occupe à broder. L'après-midi, si quelqu'un vient, je brode encore ; mais si nous sommes seules, je lis tout haut les papiers publics, pendant que Bonne-maman effile de la soie ; tout cela, comme vous voyez, n'est pas très-amusant. J'aime Bonne-maman sans doute, et je voudrais lui plaire ; mais cela n'est pas aisé. Il faudrait, lorsque je suis près d'elle, que je restasse à la même place, comme une statue ; et malgré moi je remue toujours ; mes pieds rencontrent les siens : je marche sur sa robe ; mes ciseaux tombent, ou je perds mon aiguille. Lorsque je me lève, si je marche vite, je lui fais du vent ; et si je touche à quelque chose, elle témoigne un peu d'impatience. Ah ! depuis que je suis ici, je m'aperçois à quel point vous êtes bonne, ma petite Maman : vous qui

* Maison de campagne dans un lieu solitaire.

souffrez si patiemment ma vivacité et ma gaucherie. Ici il ne faut ni fermer les portes trop fort, ni traîner les meubles : quand on parle trop haut, cela fatigue Bonne-maman ; elle fait signe de la main, et il faut garder le silence des heures entières. Quelquefois je m'échappe pour aller prendre l'air ; et quand je reviens, elle me reproche mon enfantillage. . . . Vous allez me gronder, ma chère Maman, j'en suis sûre : mais j'aime mieux être grondée par vous que de vous déguiser la plus petite chose. Si j'ai tort, vous me le direz comme autrefois, et je ferai mieux à l'avenir. Je n'ai plus rien à ajouter si ce n'est que vous vous portiez bien, ainsi que mon papa. Bien entendu qu'il y a moitié de ma lettre pour lui, puisque vous êtes tous deux également aimés de votre fille soumise,

CORALIE.

Réponse de Mme. de Sainte-Marie.

J'ai compté sur ton bon cœur, ma chère Coralie, lorsque je t'ai envoyée chez ma mère ; songe que tu tiens ma place ; conduis-toi le mieux qu'il te sera possible ; je t'en saurai un gré infini. La vieillesse n'est pas attrayante, j'en conviens : mais faut-il la délaissier, nous en éloigner ? quand nous serons parvenus à cet âge redoutable, aurons-nous droit à des égards dont nous n'aurons pas donné l'exemple ? Tu t'étonnes que ma mère qui est infirme, ne trouve pas ta vivacité charmante ; considère que l'âge qui met tant de différence dans vos personnes, doit en mettre dans vos goûts, et qu'il t'est plus facile de te plier à son humeur qu'à elle de redeve-

nir enfant. Je sais, ma chère fille, comme tu te comporterais si j'étais malade. Non-seulement tu ne ferais point de bruit, mais tu imposerais silence à toute la maison : tu éviterais avec soin de me contrarier, dans la crainte de me faire mal ; et si j'avais de l'humeur, loin de te plaindre, tu t'efforcerais de me distraire par tes caresses et par des attentions délicates. C'est ainsi qu'il faut te conduire avec ta grand'maman : et bientôt ces défauts qui t'offusquent disparaîtront à tes yeux. Je t'envoie *Télémaque* et la *Vie de Fénélon*. Lis attentivement ces deux ouvrages et tu en deviendras meilleure. Ton papa t'embrasse, ainsi que moi, ma chère enfant : je te quitte pour écrire à ma mère ; embrasse-la bien pour ta Maman *de Sainte-Marie*.

Coralie à sa Mère.

Vous serez contente de moi, ma chère Maman ; je ferai attention à tout ce que vous avez la bonté de me dire dans votre lettre. Depuis que je l'ai reçue, je me suis observée avec soin, et Bonne-maman m'a témoigné qu'elle s'apercevait de ma bonne intention. Elle me fait plus de caresses, et veut que je m'amuse ; je suis déjà bien récompensée d'avoir suivi vos conseils ; tout le bien que j'éprouve me vient toujours de vous, mon aimable Maman. Il y a deux jours, nous avons eu à dîner M. Locman qui tient la grosse ferme, et ses deux filles que Bonne-maman lui avait dit d'amener. Elles sont restées avec moi tout le temps que leur père a passé à régler quelques affaires. Imaginez-vous, Maman,

qu'elles n'ont pas la moindre idée de la politesse. La plus petite qui se nomme Jeannette a sept-ans ; elle tutoie tout le monde, répond oui, non, tout court, sans jamais dire Monsieur ou Madame : elle veut avoir tout ce qui lui semble joli, et vous l'arrache des mains, si vous tardez à le lui donner. Mademoiselle Jeannette a ouvert tous mes tiroirs, en a tiré chaque objet pièce à pièce pour l'examiner à son aise ; ensuite les porcelaines ont eu leur tour, et la petite maladroite a cassé la plus belle tasse du déjeuner de Bonne-maman. Je croyais qu'elle allait pleurer de ce malheur ; point du tout ; au contraire, elle en a ri comme une folle ; et elle s'est mise aussitôt à manger des fruits, dont elle a jeté les noyaux partout sans se gêner. A table Jeannette est une voisine fort incommode ; car à chaque instant elle laisse tomber sa cuillère ou sa fourchette ; ma robe fut tachée de sauce ; cet accident, comme vous pouvez croire, me donna un peu d'humeur.

Quant à sa sœur aînée, elle se nomme Félicité : quoiqu'elle ait onze ans, je n'ai jamais vu personne plus timide, ni plus gauche : on n'en peut tirer une parole : son menton touche à son estomac, tant elle baisse la tête, et ses bras toujours pendans, lui donnent un air stupide. Voilà les deux demoiselles qui doivent tous les jours me tenir compagnie. La grosse ferme est près d'ici : elles viendront à midi, et le soir on les reconduira. Bonne-maman espère que je les ferai quelquefois lire, écrire et compter, que je leur apprendrai même à travailler : je n'ai rien à dire à cela ; mais j'aurais désiré des écolières plus

aimables. N'allez pas croire en lisant cette lettre, que je sois devenue méchante ou moqueuse? Oh, non, Maman, ne le croyez pas; vous me feriez injure. Je n'entre dans tous ces détails que pour causer, comme si j'étais avec vous : écrivez-moi encore bientôt. Si vous saviez combien je suis heureuse quand je reçois une de vos lettres! Je vous embrasse de tout mon cœur, et suis votre fille obéissante,

CORALIE.

Réponse de Mme. de Sainte-Marie

Non, ma chère enfant, je ne dirai point que tu es méchante; car je connais le fond de ton cœur; mais tu me parais bien sévère pour deux jeunes filles élevées dans une ferme. Leur père est très à son aise; mais il n'a pas encore pensé à donner à ses filles plus d'éducation qu'il n'en a reçu lui-même. Puisque tu dois être pour quelque temps leur *institutrice*, tache de t'en faire aimer. Jeannette demande de la patience, Félicité de l'encouragement. Si tu gagnes le cœur de ces deux enfans, il n'est rien que tu n'en obtiennes. Je pense aussi, ma bonne amie, que tes deux compagnes n'en vaudront pas moins à tes yeux pour être des *paysannes*: ta Bonne-maman estime la probité de M. Locman; elle préfère sa franchise un peu ronde au jargon de quelques gens du même état, qui semblent plus polis, mais dont les expressions exagérées sont vides de sentiment. Avec le temps tu apprendras combien est précieuse cette fran-

chise qui a sa source dans la bonté du cœur : sans elle la politesse n'est que l'art de se passer des vertus qu'on affecte d'imiter. Depuis ton départ j'ai fait la connaissance d'une dame fort aimable et qui a deux filles un peu plus âgées que toi. Elles sortent d'une maison d'éducation ; leur politesse, leur maintien décent, la déférence qu'elles ont pour leur mère, et l'accord qui règne entre elles, m'ont donné, dès la première visite, la meilleure opinion de leurs personnes. A présent que je les connais encore mieux, je me fais un plaisir de te ménager leur amitié. En attendant, ma bonne amie, conduis-toi avec tes petites compagnes comme avec les plus aimables et les plus opulentes de la ville, sans jamais témoigner ni humeur ni dégoût ; je crois ce moyen très-propre à les rendre telles que tu les désires. Adieu, mon enfant, ton pere ira te voir incessamment : il t'embrassera pour lui et pour ta mère qui sera toujours ton amie.

Coralie à sa Mère.

Ma chère Maman, nous avons été hier à l'église, pour voir la célébration d'un mariage. Je voudrais bien avoir assez d'esprit pour vous raconter l'histoire de cette alliance : je vais cependant l'essayer. M. de Lassay est un ancien négociant qui habitait, à une demi-lieue d'ici, une petite ferme dont le revenu lui fournissait à peine de quoi vivre ; mais sa politesse, sa douceur, le faisaient aimer généralement ; et comme il a les manières d'un homme bien élevé, Madame d'Alby ne refusa point de recevoir

sa visite comme voisin. Vous savez que Mme. d'Alby est veuve, noble, sans enfans, et qu'elle possède une très-belle terre auprès de celle de Bonne-maman. M. de Lassay fut quelquefois admis à sa table, et il en faisait toujours l'ornement par son esprit et son amabilité. Un jour le banquier de Mme. d'Alby vint dîner chez elle : M. de Lassay y était invité ; ils se reconnurent. Le banquier lui fit mille caresses, l'appela son ami, son respectable ami ; et lorsqu'après le dîner, il eut occasion de parler à Mme. d'Alby en particulier, il ne put s'empêcher de lui dire que l'homme qu'elle recevait chez elle par politesse, méritait les plus grands égards ; qu'il était pauvre, mais que sa pauvreté était honorable, puisqu'ayant eu le choix, il avait préféré l'honneur aux richesses. Mme. d'Alby eut la curiosité de s'informer des causes de sa pauvreté, et elle apprit que M. de Lassay s'était ruiné en payant les dettes d'un associé de mauvaise foi ; et ce qui est encore plus digne d'éloges, en acquittant les billets d'un homme qui avait contre-fait sa signature, et cela par grande bonté d'âme, par compassion pour une famille respectable.....Ce trait de générosité toucha si vivement Mme. d'Alby qu'elle ne put déguiser au banquier l'estime qu'elle avait déjà conçue pour M. de Lassay. Peu de temps après, on sut qu'elle allait épouser l'homme qui lui paraissait avoir porté le sentiment de l'honneur jusqu'à l'héroïsme. Ce mariage s'est fait hier sans éclat. Au lieu des dépenses qu'on fait ordinairement en parures, en

équipages, &c., Mme. d'Alby a donné vingt-quatre mille francs pour marier douze filles du village. Ces jeunes paysannes, précédées des maris, et toutes vêtues de blanc, ont servi de cortège aux deux époux : c'était un spectacle ravissant! . . . Bonne-maman dit qu'elle n'a jamais vu de mariage qui lui ait fait tant de plaisir, parce qu'elle est persuadée d'avancé qu'il sera heureux, à cause des excellentes qualités de Monsieur et Madame de Lassay.

Mes écolières font des progrès : je leur enseigne à lire, à écrire, et l'ortographe ensemble : cette méthode que vous avez employée pour moi me réussit à merveille. Ma petite Jeannette devient bien polie ; elle me remercie chaque fois qu'elle a pris sa leçon, se lève quand il entre quelqu'un, et ne passe jamais devant personne sans faire la révérence. Félicité a perdu son air gauche et timide : elle répond à propos quand on l'interroge. Elle est douce, gentille, et annonce un excellent cœur. Il y a quelques jours qu'en nous promenant au bout de la grande avenue, nous rencontrâmes une vieille femme du village qui portait au château un panier de fruit. Ce panier était si lourd qu'elle pouvait à peine marcher. Félicité s'offrit pour l'aider, et en effet porta le panier jusqu'à la petite grille ; mais, malgré son courage, la pauvre enfant se fatigua tellement qu'elle en eut la fièvre le lendemain. J'aurais eu bien tort de mépriser cette fille comme *paysanne* : depuis sa bonne action je sens que je l'estime autant que je l'aime. Portez-vous bien,

chère Maman ; mes respects à mon Papa ; aimez toujours votre fille obéissante,

CORALIE.

Réponse de Mme. de Sainte-Marie.

Ta lettre m'a fait un sensible plaisir, ma chère petite : je t'engage à m'écrire toujours ce qui te paraîtra digne d'attention ; c'est le moyen de former ton style. Mme. d'Alby est sûrement une dame de mérite, puisqu'elle sait si bien l'apprécier. Je pense comme ta bonne-maman ; ce mariage doit être heureux ; M. de Lassay, conduit par l'honneur, ne saurait oublier ce qu'il doit à une femme qui estime plus la vertu que la naissance. J'aime beaucoup ce tableau de douze petits ménages suivant à l'autel les respectables époux. Cette idée d'une âme sensible et bienveillante peint Madame d'Alby, et me fait désirer l'honneur de la connaître. Les Demoiselles d'Argèle te font leurs complimens, quoique tu ne m'aies rien dit pour elles. N'oublie point de les nommer dans ta première. Il est possible que de grandes demoiselles de seize ans n'aient pas autant d'attraits pour toi que Jeannette et Félicité, mais il suffit que ta mère te dise qu'elles te conviennent pour que tu mettes de l'empressement à faire leur connaissance. Tu trouveras dans la boîte que te porte le messenger, deux robes pour tes élèves ; le reste est pour ton usage : quant aux bonbons et aux colifichets, tu les distribueras selon ton bon plaisir. Embrasse pour moi ta petite Félicité : oh ! combien j'aurais caressé cette enfant

pour avoir aidé la vieille femme. Le respect pour la vieillesse est une preuve sensible de la bonté du cœur et d'une excellente éducation. Le commissionnaire m'attend ; je me hâte de terminer cette lettre. Adieu, ma chère fille, ton père et moi nous t'embrassons bien tendrement.

Coralie à sa Mère.

Pardonnez-moi, chère maman, si j'ai été longtemps sans vous écrire. On a fait les vendanges ici plusieurs jours de suite, et bonne-maman a eu la complaisance de me procurer cette récréation. Je sens tout le prix d'une telle bonté ; aussi fais-je mes efforts pour lui plaire, d'abord par reconnaissance, et puis par attachement. Vous me permettez, maman, de vous dire les choses qui me frappent le plus en bien ou en mal, je vais donc vous parler d'une visite que nous avons eue ces jours-ci. Madame Doncherie, maîtresse de pension, avait une petite affaire à terminer avec Mme. de Lassay. Ayant appris que cette dame dînait chez bonne-maman, elle vint l'y trouver l'après-dînée avec une de ses pensionnaires. Cette jeune personne s'est présentée avec grâce ; elle a salué la compagnie sans paraître interdite, a répondu modestement aux choses obligeantes qui lui ont été adressées ; en un mot, elle a surpris tout le monde par ses manières à la fois simples et polies. Flattée de l'attention que l'on donnait à son élève, Madame Doncherie l'a envoyée se promener un

peu dans le jardin avec Félicité Locman, et a profité du moment pour nous raconter son histoire.

Fanchette, c'est son nom, est fille du fermier de *Clos-Vert*. Son père et sa mère ont sept enfans qu'ils élèvent dans de bons principes, étant eux-mêmes fort honnêtes gens ; mais leur petite fortune ne leur permet pas de mettre leurs filles dans une pension. Un jour la jeune Princesse d'O** entra avec sa gouvernante dans la ferme de *Clos-Vert*, pour y boire du lait chaud. Elle y trouva Fanchette qui est de son âge, à qui elle donna des bonbons, et avec qui elle s'amusa beaucoup. La mère de la princesse a de l'esprit : elle apprend à sa fille que la haute naissance doit s'annoncer par des sentimens élevés et des manières affables, que cette naissance dénuée des vertus qui commandent l'estime, n'éblouit que les sots, et n'obtient des autres qu'une considération purement extérieure : ce sont les termes de Madame Doncherie ; je les ai bien retenus.

Ce jour-là il fit plus chaud l'après-midi que le matin, et une demi-heure après le départ de la Princesse, la fermière s'aperçut qu'on avait oublié chez elle un *schall* fort joli. Le lendemain elle revêtit Fanchette de ses habits de Dimanche ; et toutes deux s'acheminèrent vers le château. La jeune Princesse se promenait dans les jardins. Fanchette lui présenta son *schall* dans une corbeille de joncs, toute couverte de fleurs. Cette petite était si jolie avec son corset blanc, ses cheveux blonds, et ses joues couleur de rose, que la jeune Princesse, après

l'avoir embrassée, se fit une fête de la conduire à sa mère. Fanchette n'avait pas l'air niais ou farouche comme la plupart des filles de campagne : elle fit la révérence, répondit poliment, et la Duchesse trouva cette enfant si aimable qu'elle résolut de la mettre dans une pension : peu de temps après, elle lui assura une somme assez considérable, qui, avec les intérêts, servira un jour à son établissement. Il y a trois ans que Fanchette est chez Mme. Doncherie où elle est également aimée de la maîtresse et de ses compagnes.

Ainsi c'est un *schall* qui a fait le bonheur de cette enfant ; mais on peut dire qu'elle le mérite. Bonne-maman Udine va vous écrire ; elle ne cesse de me donner des témoignages d'affection ; ce qui me console un peu du chagrin d'être si long-temps séparée de vous et de Papa, dont la visite ici m'a paru bien courte. Excusez, chère Maman, l'ennui que je vous ai causé en écrivant si mal l'histoire de Fanchette : je ferai mieux une autre fois. Ce que je sais le mieux, c'est vous aimer de tout mon cœur.

CORALIE.

Madame Udine à Mme. de Sainte-Marie.

Tranquillisez-vous, ma fille ; ma santé est assez bonne ; je n'éprouve d'autre mal-aise qu'une grande pésanteur. . . . Que la volonté de Dieu soit faite ! il m'appellera quand il lui plaira, puisque mes enfans et mes petits-enfans sont dans le chemin de la vertu. Notre Coralie a tout-à-fait gagné mes affections : tout autre que votre mère croirait que vous cachez son âge. Je voudrais que vous puissiez la voir

à la tête de ma maison, avec un gros trousseau de clefs, distribuant à chacun les provisions du jour, mais avec une intelligence et une affabilité, qui la font chérir de tous les domestiques. Tout cela se fait avant mon lever ; du moment que je parais, ma chère petite ne me quitte plus. Elle donne ses leçons sous mes yeux à Jeannette et à Félicité ; sa douceur et sa patience m'étonnent, ainsi que la manière dont elle s'y prend pour se faire aimer et craindre de ses élèves ; le reste de la journée se passe en lecture, ou à quelques ouvrages à l'aiguille. Je ne puis obtenir d'elle qu'elle se promène sans moi : cette chère petite craint qu'il ne m'arrive quelque accident, pendant son absence ; elle dit, pour me persuader, qu'elle se reprocherait toute sa vie de n'avoir pas répondu à la confiance de sa petite Maman, qui l'a mise auprès de moi pour tenir sa place.

Dans ce moment-ci on fait les vendanges à la grosse ferme : hier je m'y suis fait porter dans mon fauteuil, afin que ma petite pût jouir du plaisir qu'offre la campagne dans cette saison. Coralie, après avoir bien travaillé, a aidé ceux qui servaient à dîner aux vendangeurs. Avant notre départ, elle a distribué des rubans dont les hommes ont orné leurs chapeaux, et les femmes leurs corsets. La troupe joyeuse nous a reconduites jusqu'au château au son du violon : jamais cette enfant n'a ri de si bon cœur ; mais en même temps elle s'est comportée avec un esprit et une grâce qui font honneur à celle qui l'a élevée. Je vous quitte, ma fille ; mon

secrétaire n'a pas une grande habitude d'écrire sous ma dictée, et nous nous fatiguons tous les deux. Je vous souhaite une bonne santé et suis votre mère

UDINE.

Coralie à sa Mère.

Je commence, chère Maman, par vous remercier des jolies choses que vous avez envoyées pour mes élèves et pour moi. J'aurais dû le faire dans ma dernière lettre ; mais vous m'avez sans doute pardonné cet oubli, en voyant que l'histoire du *schall* avait rempli tout mon papier. Jeannette a sauté de joie en prenant sa robe ; Félicité a rougi en recevant la sienne ; elle semblait fâchée que vous eussiez connaissance de sa bonne action ; cependant elle m'a fait encore plus d'amitié qu'à l'ordinaire, ce qui prouve que si elle est modeste, elle est aussi reconnaissante. Hier Madame de Lassay m'a demandée à Bonne-maman pour aller avec elle dans sa voiture. Le temps était si beau qu'elle a voulu descendre et se promener à pied. Arrivées auprès d'une petite maison de peu d'apparence, nous avons entendu pincer de la harpe très-agréablement, et, pour jouir plus long-temps de cette musique, nous nous sommes assises sur un banc de pierre, presque sous les fenêtres. Aussitôt une petite voix fraîche a chanté une romance extrêmement touchante ; puis après un moment de silence, des paroles tendres et des baisers ont frappé nos oreilles : nous n'osions parler ; une bonne femme sortit à cet instant de la maison. Notre attendrisse-

ment qui était visible, lui inspira de la confiance : “ Vous les avez entendues, nous dit-elle tout bas, ce sont deux anges ! la mère, belle comme le jour, n’a pas trente ans ; la fille en a dix ; c’est la bénédiction du village ! aussi c’est à qui leur fera du bien ; Madame de Puget, monsieur notre curé aussi, sans qu’elles le sachent, car elles sont si fières. . . . C’est moi qui fais leur pain ; ma fille les sert aussi : mais chut ! j’entends quelqu’un ; il ne faut pas qu’elles me voient avec des étrangères. . . ” Et voilà la bonne femme qui s’enfuit.

Au même moment parut une jolie petite demoiselle, blanche comme du lait, ayant un air distingué, un maintien décent, vêtue d’une robe de toile bleue un peu grosse, mais fort propre. Elle rougit beaucoup en nous voyant et voulait se retirer, quand Madame de Lassay, pour la retenir, lui parla de la bonne femme qui venait de sortir. La jeune personne, après avoir fait la révérence, nous avoua qu’elle allait la chercher. Insensiblement la conversation s’engagea. Ah ! Maman, que de douceur, d’esprit, de politesse, sous ce vêtement si simple, et dans un âge aussi tendre. Nous apprîmes de cette jeune personne que son père, ancien magistrat, était mort depuis deux ans, d’une maladie longue et douloureuse ; que des malheurs multipliés avaient ruiné sa veuve : qu’elle avait été obligée de vendre son bien pour payer ses dettes ; et qu’enfin n’osant plus paraître dans un monde qui les eût dédaignées, elles s’étaient retirées toutes deux dans ce village, pour y vivre du travail de

leurs mains, ignorées de toute la terre. La mère est habile au paysage, fait des gouaches, excelle dans la broderie ; mais tout cela est maintenant si mal payé. “ Ce n’est pas tout, ajouta l’infortunée demoiselle, ma pauvre mère est toujours malade, le chagrin la consume ; je crains d’être bientôt orpheline.” A cette pensée ses larmes coulèrent ; nous essayâmes de la consoler : elle leva les yeux au ciel, nous remercia poliment et rentra chez elle. Nous étions si affectées de son récit que nous ne parlâmes plus d’autre chose. Mme. de Lassay veut voir Mme. de Puget qu’elle a connue autrefois. Son intention est, je crois, de se concerter avec elle pour obliger ces infortunées de la manière la plus délicate.

Oh ! Maman, je n’aime plus la toilette quand je pense que deux personnes de mérite ont à peine de quoi se vêtir ; et l’idée de cette jeune inconnue me garantira de juger des gens par la mise. Vous trouverez sans doute ma lettre assez mal écrite, je vous en demande pardon ; mais je l’ai faite un peu à la hâte ; il faut que je m’apprête pour aller dîner avec Bonne-maman chez Mme. de Lassay. C’est une grande affaire, car Bonne-maman dîne fort rarement en ville. Ses bontés pour moi sont toujours les mêmes ; il semble à l’entendre, que je ne doive jamais la quitter. Ainsi je ne parle plus de mon retour, dans la crainte de la chagriner ; et je me soumetts à ce que vous ordonnerez de moi, chère Maman, persuadée que vous connaissez toute la tendresse de votre fille obéissante,

CORALIE.

Réponse de Mme. de Sainte-Marie.

Ton inconnue m'a tout-à-fait intéressée, ma chère Coralie. Je ne doute pas que Mme. de Lassy si noble, si généreuse, ne vienne au secours de cette famille infortunée. Heureux ceux qui, comme elle, peuvent suivre les mouvemens de leur cœur, et faire du bien aux autres ! il est si doux d'essuyer les larmes des malheureux ; c'est la seule jouissance que j'envie aux riches ; le reste n'est rien quand on sait borner ses désirs.

Ta réflexion sur la folie d'une toilette recherchée m'a paru sage, et j'eus, il y a huit jours, la preuve de ce que tu dis qu'il ne faut pas juger des gens par la mise. J'étais à la promenade ; deux femmes marchaient devant moi ; à l'élégance de leur habillement et des fleurs qu'elles portaient, je les pris pour des *dames* ; cependant j'observai qu'elles n'avaient nul maintien, qu'elles parlaient haut, riaient aux éclats, et se retournaient sans cesse : la curiosité me prit ; je m'avançai avec la personne qui m'accompagnait, et je reconnus dans une de ces *belles dames*, celle qui blanchit mes robes. La grande parure donne du ridicule aux gens du peuple : elle annonce en eux de la vanité et peu de jugement ; elle nuit même à leurs talens et à leur probité, en faisant naître des soupçons désavantageux. La simplicité, la propreté, la décence, sont les vrais ornemens des personnes qui n'ont point de fortune. Quant à celles qui sont riches ou d'un rang élevé, ce n'est que dans certaines occasions

qu'elles ont besoin d'une grande toilette ; dans l'usage ordinaire, une mise simple, mais de bon goût fait mieux ressortir l'air distingué et les manières vraiment polies.

Mlle. d'Argèle l'aînée se marie dans huit jours, à six heures du matin, sans toilette. Sa mère la mène ensuite à la campagne pour éviter la dépense : ainsi, ma fille, ne regrette point de ne pas être ici à cette occasion. Ta tante Eléonore ira bientôt s'établir à *la Chartreuse* ; ce qui nous tranquillisera sur l'état de ma mère dont les infirmités croissent avec l'âge. Nous pourrons alors penser à te rappeler auprès de nous. En attendant, redouble d'attentions auprès de ta Bonne-maman : tu ne saurais trop l'aimer pour le bien qu'elle dit de toi. Sois sûre que tes attentions pour elle ne s'effaceront jamais du souvenir de ta tendre mère et véritable amie,

DE SAINTE-MARIE.

SECTION II.

Lettres par des Dames, sur des Sujets plus graves que les précédens.

Les lettres contenues dans cette seconde section, nous ont paru écrites assez naturellement pour servir de modèles. Elles sont aussi plus faciles à lire que celles de la section suivante, en ce qu'elles exigent moins de connaissances historiques, et que le tout en est plus rapproché de celui du jour.

Madame de la Fite à une Amie.

Vous prétendez donc, mon amie, être beaucoup plus à plaindre que moi. Ceux qui restent, dites-vous, font une perte, et ceux qui partent ne font qu'un échange. Ah ! si vous saviez ce qu'on perd en vous quittant, vous ne me croiriez point dédommagée. Nos principes, nos goûts, nos caractères, tout nous rapprochait. Combien j'aimais à lire dans votre âme, à retrouver mes idées, et mes sentimens dans les vôtres ! Etait-il besoin de me rappeler la promesse que je vous fis de vous écrire ? Croyez-vous que ce soit de ma part une affaire indifférente ? Quoique très-occupée, je vous écrirai, parce qu'il faut, autant qu'on peut, se procurer des momens agréables Vous ne connaissez pas tous mes entours ; les lieux, les noms, les personnages, tout vous est étranger : à moins de commencer par une galerie de portraits, la relation des petits événemens dont je suis témoin, n'aurait pour vous que l'intérêt d'une ga-

zette. Je me bornerai donc à vous faire part des idées que vos lettres, mes lectures, et le hasard feront naître. . . . Adieu, mon amie, vous savez combien je vous aime.

Julie à Eugénie. Par Mme. de la Fite.

Me voilà donc réduite à vous écrire, ma chère Eugénie, après avoir joui pendant quatre ans de vos sages leçons et de votre société! Avec une mère comme la vôtre, disiez-vous, il n'est aucune privation qu'on ne puisse supporter. Je sens, il est vrai, que, séparée d'elle, sa fille serait bien malheureuse : mais peut-on vous quitter sans le plus vif regret? Vous croyez aussi que la société de ma cousine va me consoler d'avoir perdu la vôtre ; il faudrait donc qu'elle vous ressemblât, au moins autant qu'une fille de dix-huit ans peut ressembler à une personne de votre âge, qui a employé son temps aussi bien que vous l'avez fait. On m'avertit qu'elle arrive ce soir, et que Maman se dispose à monter en voiture avec moi pour aller au devant d'elle. Ainsi, adieu, ma chère Eugénie, je vous écrirai encore bientôt : en attendant aimez toujours votre élève reconnaissante,

JULIE.

Seconde Lettre, par la Même.

Vous souhaitez, ma chère Eugénie, que je vous fasse le portrait de ma cousine : je me vois donc obligée de médire un peu : mais je me console en pensant que ce n'est point d'elle proprement que je vais médire ; car ses défauts sont l'ouvrage de

l'éducation et des circonstances. Depuis que je la connais, je soupçonne que c'est souvent un malheur d'être né riche et d'avoir une mère trop indulgente. Elle est si loin d'attacher le bonheur à une vie simple, retirée, où l'étude et les récréations se succèdent tour-à-tour, qu'elle souriait ce matin d'un air incrédule, quand je lui disais qu'il n'est point de jeune personne plus heureuse que moi. . . . Je lui vois éprouver des chagrins qu'elle pourrait s'épargner aisément, si elle avait des idées plus justes ou plus d'empire sur elle-même. Par exemple, si une autre qu'elle occupe l'attention, et semble obtenir la préférence, elle s'en afflige ; de même la moindre contradiction l'impatiente et la révolte. Elle a le cœur bon ; mais faute de savoir réprimer ses premiers mouvemens, elle ne rend pas heureux ceux qui l'entourent. Elle gronde à tout propos la pauvre Fanny, puis s'afflige de la voir triste. . . . Aidez-moi, ma chère Eugénie, à rendre ma cousine plus raisonnable et plus heureuse. . . . Envoyez-moi les écrits que vous avez eu la bonté de me promettre ; les instructions indirectes, dit maman, sont quelquefois les plus efficaces. Il me semble que vos *Conversations* avec vos élèves renferment diverses choses applicables à ma cousine ; je l'engagerai à les lire. Portez-vous bien, ma chère Eugénie, et aimez-moi toujours.

JULIE.

Mme. de Palainville à Eugénie.

Vous voulez savoir, Madame, ce que je pense de votre Julie et de sa cousine Mademoiselle de Malcé. La première ne soupçonne pas que je l'admire, et l'autre ne se doute guères de la profonde pitié que je ressens pour elle. L'une obéit toujours à la raison, l'autre au caprice et à la vanité. Aussi instruite que modeste, active à remplir ses devoirs, toujours douce et modérée quoique vive et sensible, Julie n'a besoin, pour être heureuse, que de l'approbation de sa mère, et de sa propre conscience. La belle nature, la bonne musique, la haute poésie, font sur elle une vive impression ; son âme s'émeut au récit d'un trait de vertu, d'une action généreuse ; tandis qu'il faut à Mademoiselle de Malcé des fêtes et des spectacles, de la parure et des diamans, des hommages et des préférences : la description d'une mode nouvelle suffit pour captiver toute son attention. . . . Julie pourra essayer des revers dans la vie, mais sans être entièrement malheureuse : l'autre au sein des honneurs et des richesses, ne connaîtra jamais la vraie félicité. . . . Adieu, Madame, je vous quitte pour rejoindre votre jeune amie ; en vous parlant d'elle, je ne vous ai rien appris de nouveau ; mais vous aimez qu'on fasse l'éloge de vos amis : c'est la seule vanité que je vous connaisse.

Les cinq Lettres suivantes sont de Madame de Genlis.

De la Princesse de C. à Mme. de P.**

Vienne, 1er Mai, 1794.

Je viens de découvrir enfin, ma chère amie, le lieu que vous habitez. Mais comment ne m'avez-vous pas écrit ? combien j'ai droit de me plaindre d'un tel silence ! vous êtes fugitive, dépouillée de vos biens, et vous oubliez cette compagne de votre enfance, cette amie que vous avez promis tant de fois de regarder comme une sœur. . . . O Lucie, ma chère Lucie, rappelez-vous ces jours de notre jeunesse, où tout était commun entre nous, où nous aimions à porter quelque chose l'une de l'autre, à recevoir mutuellement ce que nous pouvions nous donner. Imaginions-nous alors que l'on pût être humiliée par les dons d'une amie ? . . . Je vous envoie l'adresse du Banquier qui vous remettra ce qui, dès à présent, vous appartient, et fera porter chez vous une caisse que j'ai emballée moi-même. Vous verrez que je n'ai point oublié les couleurs que vous aimiez le mieux ; ce sont aussi celles que je préfère. Si je ne vais pas vous trouver, vous pensez bien que je suis retenue ici par des devoirs. Quel plaisir pourrait valoir pour moi celui de vous revoir, de vous entendre, de vous offrir toutes les consolations de la fidèle amitié. Mais je serai libre l'année prochaine ; soyez sûre que votre Eugénie s'empressera de voler dans vos bras. Adieu, mon amie, je compte sur toute votre tendresse : votre réponse ajoutera la reconnaissance à tous les sentimens qui m'attachent à vous.

La Baronne d'Almane à la Vicomtesse de Limours.

Nous sommes arrivées, ma chère amie, tous en bonne santé. Mon fils et ma fille ont parfaitement soutenu le voyage. A sept ans et à six, on dort dans une voiture aussi bien que dans son lit. Aussi sont-ils moins fatigués que je ne le suis moi-même. Cette terre est charmante ; je n'en connais pas encore toutes les promenades, ni les environs ; mais la vue délicieuse qu'on découvre du château suffit pour en donner une idée. . . . Ici tout est simple : j'ai quitté le faste et la magnificence dans cette grande et triste maison que j'occupais à Paris, et je me trouve enfin logée suivant mon goût et mes désirs. Adèle est, ainsi que moi, charmée de ce pays et de notre habitation. Elle dit qu'elle aime mieux des tableaux instructifs que des tentures de Damas, et que le soleil de Languedoc vaut beaucoup mieux que celui de Paris. . . . Adieu, ma chère amie ; j'attends de vos nouvelles avec une impatience inexprimable. J'embrasse Flore de tout mon cœur, et je la prie de vous entretenir quelquefois de la meilleure amie que vous ayez

De la Même.

Vous me demandez tant de choses qu'il n'est pas possible qu'une lettre suffise à tout ce que vous désirez savoir : mais puisque vous aimez les détails soyez sûre que je ne vous les épargnerai pas. Il m'est si doux de vous rendre compte de tout ce qui m'occupe, et d'être instruite de tout ce qui vous inté-

resse. Est-il si nécessaire de se voir pour s'aimer et se le prouver ? L'amitié est un sentiment pur et désintéressé qui se nourrit par l'absence ; et les privations ne servent qu'à faire mieux connaître sa force et sa vérité. Le plaisir de s'écrire, ce commerce délicieux de deux âmes unies par l'estime et la confiance, est peut-être un de ses plus doux charmes. Mais ce n'est pas le détail de mes sentimens que vous me demandez. . . . Je dois vous parler des personnes que nous avons amenées avec nous. Je commencerai par Miss Bridget que vous connaissez. Elle me sera bien utile ; car elle a beaucoup de bon sens, un caractère sûr, et une parfaite connaissance de la littérature Anglaise. Danville, un jeune homme dont vous avez vu quelques petits tableaux, est aussi avec nous. Il dessine parfaitement bien, il a réellement de l'esprit, et autant de gaieté que de naturel. A l'égard de nos domestiques, nous n'avons gardé que ceux dont nous étions bien sûrs. Vous pensez bien que Mlle. Blondin a voulu nous suivre ; mais Lucile était de trop bon air pour en avoir seulement la pensée. J'ai pris à sa place une jeune personne qui brode à merveille, et qui sait faire d'ailleurs tous les ouvrages imaginables ; car je veux qu'Adèle soit adroite, et que les talens et l'instruction ne lui fassent pas dédaigner un genre d'occupation si agréable.

Maintenant, ma chère amie, que vous connaissez mon intérieur, je vais vous rendre compte de l'emploi de mes journées. Je me lève à sept heures ; ma toilette, le déjeuner, les soins du ménage, tout cela me conduit jusqu'à neuf. Alors je vais à la chapelle

entendre la prière; après quoi, si le temps le permet, nous nous promenons jusqu'à onze heures. Je rentre dans ma chambre avec Adèle; je la fais lire et répéter par cœur des petits contes faits pour elle, et puis nous causons jusqu'à midi, l'instant où tout le monde se rassemble pour dîner. En sortant de table, on va dans les jardins passer une heure, ou l'on reste dans le salon à s'amuser, tantôt à regarder des cartes de géographie, des dessins, tantôt à faire de la musique. A deux heures et demi, chacun rentre dans sa chambre: moi toujours avec Adèle qui ne me quitte jamais que pour aller se promener.... A cinq heures, Danville m'amène mon fils qui vient prendre avec sa sœur une leçon de dessin. Pendant ce temps là, j'écris, et l'on m'apporte *les yeux, les nez*, et les profils qu'on a faits; je blâme ou j'approuve, et Théodore va rejoindre son père. Alors je m'occupe d'Adèle; nous comptons, ou nous faisons la conversation; ensuite je joue de la harpe ou du clavecin jusqu'à huit heures et demi que nous soupions. A neuf heures, les enfans vont se coucher; nous parlons d'eux quelquefois jusqu'à dix: je rentre chez moi, je lis une heure à-peu-près, et je me mets au lit fort satisfaite de l'emploi de mon temps; je puis me dire, voilà une journée passée, mais elle n'est pas perdue. Je m'endors en pensant à mes enfans: je ne vois qu'eux dans mes songes, et je me réveille avec le désir de leur consacrer encore des soins si doux. Dans ma première lettre je vous donnerai les autres détails que vous m'avez demandés; mais il est temps de terminer celle-ci. Adieu. Parlez-moi donc aussi

de vos filles. Etes-vous plus contente de Flore ? Mon aimable petite Constance est-elle toujours aussi douce, aussi sensible ? ah ! cultivez son charmant naturel. Vous avez tant d'esprit, et elle vous est si chère, qu'il vous sera bien facile de l'élever parfaitement.

Réponse de la Vicomtesse de Limours.

J'attends encore avec impatience les autres détails que vous m'annoncez, bien sûre que tous les résultats en seront intéressans, et que vous saurez en tirer des conséquences utiles et véritablement instructives. . . . Oui, ma chère amie, je suis toujours aussi peu satisfaite de Flore ; elle sera plus étourdie que ne l'a jamais été sa mère. Je ne sais si votre élève vous égalera ; pour moi, je suis certaine d'être surpassée par la mienne. Je plaisante, mais c'est pour m'étourdir : je vous assure qu'au vrai, je suis très-affectée de ne pas voir en ma fille les qualités qui pourraient faire le bonheur de ma vie. Si j'étais sûre qu'elle eût un bon cœur, je me flatterais encore de pouvoir la corriger ; il y a des momens où j'espère, et dans d'autres je suis découragée. Pour ma petite Constance, elle fait toujours mes délices ; elle est d'une bonté et d'une douceur inaltérables : et jamais enfant ne promet davantage. . . . Adieu, ma chère amie, il y a deux grands mois que nous sommes séparées. Vous dites de fort jolies choses sur l'absence, mais pour moi je ne puis la trouver qu'insupportable lorsqu'elle me prive de vous. . . .

La Baronne à la Vicomtesse.

Vous me demandez la description de mon château : je suis sûre qu'en vous la faisant je vais m'exposer à vos plaisanteries ; mais n'importe, vous le voulez, il faut vous satisfaire. Nous habitons le rez-de-chaussée. On entre d'abord dans un vestibule qui conduit à une salle à manger, éclairée par le plafond, et dont les peintures à fresque représentent les métamorphoses d'Ovide. Après cette pièce, on trouve un très-beau salon de forme carrée, donnant sur le jardin : ce salon a pour tapisserie la chronologie de l'histoire romaine, peinte à l'huile sur de grandes toiles montées sur des châssis. On y voit d'abord les médaillons des sept rois de Rome ensuite les plus grands hommes qui aient illustré la République, et tous les Empereurs jusqu'à Constantin. Le côté qui fait face à celui-ci, contient les Dames les plus célèbres du temps des Rois et de la République, Lucrece, Clélie, Cornélie, Porcie, et toutes les Impératrices jusqu'à l'épouse de Constantin. Les deux autres façades et les dessus de porte représentent quelques traits choisis de l'histoire romaine. Vous conviendrez que cette tapisserie est plus instructive que du Damas, et j'ajouterai avec vérité qu'elle est cent fois plus agréable. A droite de ce salon se trouve mon appartement : on y entre par une longue galerie dont la tapisserie représente les plus grands hommes de l'histoire des Grecs, et quelques sujets tirés de cette histoire. Au bout de cette galerie se

trouve ma chambre. Une partie de l'histoire sainte y est peinte de la même manière. La chambre de ma fille est à côté de la mienne : elle est tapissée d'un papier bleu anglais, orné de cent vingt petits tableaux peints à la gouache, et qui représentent des sujets tirés de l'histoire de France. Ces tableaux peuvent se décrocher. J'ai moi-même écrit par derrière l'explication de ce qu'ils contiennent. J'ai outre cela un cabinet d'étude, dont une moitié, en bibliothèque, contient à-peu-près quatre cents volumes, et l'autre offre dans des armoires quelques minéraux, des madrépores, et une très-jolie collection de coquillages. Ce cabinet donne sur un petit jardin de plantes usuelles, classées par ordre, ayant toutes leurs étiquettes, et dont j'ai seule la clef. L'appartement de M. d'Almane est absolument distribué comme le mien ; ainsi je ne vous parlerai que de ses tapisseries. Celles de sa galerie représentent tous les Rois et les Reines de France, et plusieurs grands hommes. Chaque ministre auquel la France a dû quelques années de gloire, et surtout de bonheur, y est placé à côté de son Roi ; cette association honore également l'un et l'autre : Henri IV en paraît plus grand, quand il est à côté de Sully ; car le mérite d'avoir su choisir un tel ministre suffirait seul pour immortaliser un Prince. La chambre de M. d'Almane, et celle de mon fils sont décorées et remplies de différens objets relatifs à l'art militaire. Un cabinet contenant des livres, des globes, est la dernière pièce de cet appartement. L'étage au-dessus contient cinq ou

six appartemens à donner ; et au dernier étage sont logés la plupart de nos gens. A l'égard des jardins, ils sont de la plus grande simplicité. Nous avons conservé un petit bois et deux allées de marronniers qui forment un ombrage majestueux, à cent pas du château. Toutes les charmilles ont été arrachées ; entr'autres un labyrinthe qui faisait, depuis trente ans, l'admiration de la province ; de grands tapis de gazon, et de jeunes plantations d'arbres étrangers n'obtiennent pas autant d'éloges, mais offrent des promenades infiniment plus agréables. . . . J'ai aussi dans mon parc trois petites montagnes, non pour le plaisir des yeux, mais pour les faire gravir par mes enfans : car cette espèce d'exercice les amuse et les fortifie ; mais je m'aperçois, ma chère amie, peut-être trop tard pour vous, que je viens d'écrire un volume. Adieu, si vous ne me faites pas une réponse de quatre pages, je n'oserai plus vous envoyer de lettres aussi longues ; et surtout point de ce petit papier que vous aimez tant ; gardez-le pour vos amies de Paris. Pour moi, je suis fort mécontente, quand je reconnais votre écriture sur ces jolies petites enveloppes tout faites, dont votre écritoire est remplie.

Emérance à Lucie. Par Mme. de Beaumont.

Nous avons lu votre lettre en société, ma chère Lucie ; et au lieu d'une feuille il en faudrait au moins douze, si je voulais vous décrire le plaisir qu'elle nous a fait. . . . Vos lettres, quelques longues qu'elles soient, ne nous ennueront jamais ; et j'ai trop bonne opinion de votre amitié pour craindre que les miennes ne vous deviennent importunes.

Ainsi donc ne gênons pas nos sentimens : laissons courir notre plume au gré de nos cœurs, et profitons du seul remède qui puisse diminuer les rigueurs de l'absence.....Adieu, soyez persuadée du vif intérêt que nous prenons à tout ce qui touche notre chère Lucie.

De la M^{ême}.

Je vous écris en arrivant, ma chère Lucie ; et quoiqu'il n'y ait pas deux heures que je suis à Toulouse, j'ai déjà beaucoup de remerciemens à faire à Monsieur de Villeneuve dont la recommandation m'a procuré la plus aimable compagnie en route.....En arrivant à Béziers, j'ai trouvé l'équipage de Madame de Saint-Amand qui m'a conduite jusqu'au fameux Canal de Languedoc. Cette dame m'y attendait dans une jolie barque avec son époux et Monsieur son frère ; je ne crois pas qu'il soit possible d'ajouter aux politesses que j'ai reçues de ces aimables personnes....Je ne puis m'empêcher de vous détailler les beautés de ce canal qui joint l'Océan à la Méditerranée. L'art a forcé la nature dans sa construction, et l'on serait tenté de croire qu'il y a eu de l'enchantement. L'eau passe d'abord sous un grand rocher qu'on a percé avec un travail infini, et dont la voûte très-haute fournit un écho qui augmente et multiplie les sons d'une manière extraordinaire. Comme on voulait jouir de ma surprise, à l'approche de cette voûte, on me retint dans une des chambres de la barque où j'examinais une bibliothèque, lorsque mes oreilles furent frappées d'une musique enchanteresse....

Je ne savais à quoi attribuer ce prodige. Suis-je dans le pays des fées, m'écriai-je, en courant au bord de la barque. Je découvris alors les deux côtés de la voûte bordés de musiciens qui accordaient leurs voix au son des instrumens, et dont l'effet ne peut être comparé à rien de ce que j'ai entendu jusqu'à ce jour. . . . J'écoutais encore ce charmant concert, lorsqu'un bruit semblable à celui d'un torrent me fit tressaillir de frayeur. Je m'avançai sur le devant de la barque, et à quelque distance hors du rocher, j'aperçus une nappe d'eau d'environ quarante pieds de large, qui se précipitait de plus de cinquante toises de hauteur : le soleil dardait ses rayons sur cette glace liquide, et la peignait de mille brillantes couleurs. Bientôt après on me fit remarquer que le Canal était fermé derrière nous, afin que l'eau ne trouvant point d'issue, pût élever notre barque au niveau de la cascade. Nous fûmes un demi-quart d'heure à y monter, et il faut en escalader quatre autres, de sorte qu'en moins d'une heure, nous nous élevâmes au sommet d'une très-haute montagne aussi tranquillement que si nous eussions été dans notre lit. On descend par la même manœuvre avec la même facilité. Il y a un endroit d'où l'on pourrait dire que le Canal coule dans la moyenne région de l'air, puisque son lit est suspendu au-dessus d'une rivière, de plusieurs villages et d'une campagne riante. Je ne finirais pas si je voulais vous décrire toutes les beautés de cette huitième merveille du monde. . . . Il faut pourtant que je vous dise un mot de mon arrivée à Toulouse. C'était le

jour de la Saint-Jean. Nous rencontrâmes un grand nombre d'habitans hors de la ville. Tous portaient de gros bouquets à la main : c'est l'usage ce jour là. . . . Il semble que le genre d'esprit des Toulousins soit écrit sur leur visage. Ils ont le regard vif, perçant et plein de feu. Ce regard qui annonce ordinairement plus d'esprit que de bonté de cœur, est d'une autre espèce chez les Languedociens. Il indique de la franchise, une âme propre à l'amitié, et je ne sais combien de bonnes qualités que je définirai mieux après un examen plus exact. Chargez-vous, ma chère amie, de m'acquitter auprès de votre époux. Je lui écrirai par le premier ordinaire. Je ne vous réitère pas mes prières par rapport à Victoire ; car je sais combien vous l'aimez.

*Lettres de Madame du Boccage pendant son
Séjour en Angleterre.*

Londres, 1er Avril, 1750.

Je ne vous ai point écrit en route, ma chère sœur ; notre course a été trop agitée. Nous avons été trois jours fatigués à courir la poste, huit heures tourmentés sur une mer en fureur, et vingt-quatre heures cahotés de *Deal* à Londres. Vous demanderez pourquoi nous n'avons point débarqué à *Douvres* ? Apprenez qu'une peur outrée de nous ennuyer à Calais, nous fit partir par un temps douteux ; bientôt il ne le fut plus ; les vents et la pluie redoublèrent. Quoique la tempête que nous éprouvâmes mérite d'être décrite en vers, j'en pren-

drais vainement la peine : que ferais-je après nos grands poètes ? la vérité sous ma plume ne vaudrait pas leurs fictions. Racontons simplement que le bruit terrible des vagues, des cordages et des matelots, m'empêchait d'exprimer mes craintes : quoi, disais-je en moi-même, je ne verrai peut-être plus ma sœur, pas même l'Angleterre que je vais chercher ; on blâmera ma curiosité, et bientôt on m'oubliera. Tandis que je me livrais à ces tristes réflexions, le pilote vint nous dire brusquement : Vous ne pouvez entrer à *Douvres* que demain matin ; la mer est trop grosse ; si vous voulez, on vous mettra dans la chaloupe, pour vous conduire à *Deal*, petit port éloigné de six milles. Le désir de sortir d'embaras, nous fit accepter cette proposition. Le capitaine me prit dans ses bras pour me descendre dans le batelet, que les vagues écartaient sans cesse du vaisseau, de manière que sur l'échelle un faux-pas de mon conducteur l'obligea de lâcher sa prise : par bonheur, au lieu de tomber dans l'eau, je me trouvai seule sur ce léger esquif, au milieu des rameurs, abandonnée aux flots et mourant de peur que mon mari ne pût me joindre. Il faisait descendre nos malles, et me voyait avec horreur inondée des vagues qui m'éloignaient. Ma crainte redoublait, les rames me rapprochaient ; par de nouveaux efforts il cherchait à me rejoindre ; il y parvint enfin, et un moment de calme rassura nos esprits.

Dans le petit port que nous cherchions, l'eau trop basse empêchait les chaloupes d'aborder. Des

matelots, ou, si vous voulez, des tritons, marchant dans la mer jusqu'aux genoux, nous portèrent au rivage : jugez du vif désir que j'avais de changer mes habits mouillés : je mourais de froid, de faim et de peur, dans l'auberge, seule avec la tremblante *Ducastel*, ma femme de chambre. Vingt portefaix que je n'entendais point, me demandaient pour boire, tandis que mon compagnon de voyage était avec les commis de la douane qui visitaient nos coffres ; enfin, au bout d'une demi-heure il arriva : je me séchai : mais dans le trouble du vaisseau déjà bien loin, nous avons oublié nos provisions de bouche ; heureusement le lieu en fournissait : notre logement était meilleur qu'on ne le trouverait en France, dans un pareil endroit. Le souper, le lit, nous parurent excellens : pour peindre des gens heureux, on dit, *tels que des voyageurs après l'orage* : les vieux proverbes sont toujours vrais : mais notre bonheur s'acheta trop cher : je ne vous le souhaite point. Le lendemain un carrosse de louage nous mena dîner à *Canterbury* où nous visitâmes la Cathédrale, très-grande et très-gothique. . . . Nous quittâmes cette antique cité pour gagner *Rochester* où nous mangeâmes d'excellentes huîtres. *Rochester* joint à *Chatham*, forme un demi-cercle de plus de deux milles sur le *Medway*, où cette rivière renferme un magasin de vaisseaux et de provisions pour les armées. De là jusqu'à la capitale, on trouve des campagnes couvertes de la plus fraîche verdure, beaucoup de troupeaux d'une taille plus grande que les nôtres,

et des paysans en apparence plus opulens. Les hôtelleries et les maisons de plaisance sont propres sans magnificence : à *Greenwich* nous admirâmes le bel Hôpital des gens de mer, et plus loin la forêt de mâts qui couvre la Tamise. Dans la partie de la ville que nous habitons, du côté de la cour, les rues sont plus larges et les maisons mieux bâties que dans la Cité. Quand nous aurons vu ceux qui les habitent, je vous en parlerai.

Londres, 10 Avril, 1750.

Je vous ai promis, ma chère sœur, d'amuser la solitude de votre château du récit de mes actions : notre amitié seule peut vous les rendre importantes. Ma vie est aussi agitée que la vôtre est tranquille. La toilette, les messages, les visites m'occupent sans cesse. Quatre ou cinq Dames des plus qualifiées m'ont fait la grâce de me prévenir, entr'autres Lady *Allen*, et Mme. *Cleveland*, femmes de beaucoup d'esprit. Le soir, des assemblées brillantes, le matin, des déjeûners charmans. Nous en avons fait un aujourd'hui chez Lady *Montagu* dans un cabinet garni des plus jolis meubles de la Chine. Une table couverte de mille vases brillans y présentait café, chocolat, biscuit, crème, beurre, pain rôti de plusieurs façons, et du thé exquis : ce n'est qu'ici qu'on en prend de bon. La maîtresse de la maison, très-digne d'être servie à la table des dieux, le servait elle-même. C'est l'usage des dames anglaises, et pour le remplir, l'habit du matin juste à la taille, le tablier blanc et le joli chapeau de paille,

leur siéent à merveille. Ces robes du matin relèvent mieux la beauté que leur habillement à la française, destiné aux assemblées du soir, à la cour, et au spectacle. Je ne sais pourquoi toute l'Europe a la bonté de prendre nos modes: chaque pays a sa langue, ses mœurs, ses idées, et devrait avoir sa manière de se vêtir, toujours plus convenable à la taille qu'une parure d'emprunt. . . . On doit me mener aux spectacles, et voir les monumens publics: je vous en entretiendrai incessamment.

Londres, 16 Avril, 1750.

La bienveillance dont on nous honore ici, ma chère sœur, nous en rend le séjour très-agréable. Hier je déjeûnai chez Lady Shaw: le Prince de Galles y vint sous un autre nom: j'étais avertie, et je lui donnai le plaisir de me croire trompée: il me fit la grâce de me questionner sur différens sujets, et me parut fort instruit de notre littérature française. Le Prince chargea la maîtresse de la maison de me présenter Garrick. Ce grand acteur héroïque et comique, a dans la figure et dans la voix, l'expression la plus touchante et la plus vraie. . . . La salle des spectacles est fort belle: les rôles subalternes y sont rendus plus naturellement que sur les théâtres français. Ici un artisan, une soubrette, en ont réellement le propos et l'habit. Dans les petites pièces on se plaît à mettre en scène un Français ridicule. D'abord sa poudre excessive, ses tabatières, ses montres, ses révérences sans fin, nous parurent une caricature outrée;

mais peu-à-peu nous convînmes qu'elle n'a souvent que trop de ressemblance. . . . Je ne puis bien juger de la déclamation tragique : obligée pour entendre une pièce, de porter le livre, en lisant, je perds l'action des acteurs : quand je les regarde, je ne les entends plus. . . . Il y a ici des spectacles dont nous n'avons point d'idée en France : ce sont les courses de chevaux, les combats de coqs et de gladiateurs : je laisse aux hommes à décrire ces terribles plaisirs, et m'arrête sur des objets plus rians, tels que les Jardins de Vauxhall et de Ranelagh, non loin des bords charmans de la Tamise. Chaque jour des personnes de tout rang, de tout âge, y vont charmer leurs ennuis. Ce qui paraît un phénomène aux yeux d'un Français, c'est l'ordre et le silence qui règnent au milieu de la multitude ; tandis que chez nous le plus grand bruit importune dans la plus petite assemblée. . . .

Londres, 25 Avril, 1750.

Je ne vous ai encore rien dit des monumens de Londres, ma chère sœur : commençons par Saint Paul. Cet édifice bâti en pierre de Portland, a cinq cents pieds de longueur, cent de large à l'entrée, et deux cent vingt-trois à la croix. Une petite place, ornée d'une statue de la Reine Anne, conduit au portail. On y monte par un perron de douze marches, sous un péristile de six colonnes de quarante pieds. Du rez-de-chaussée, pavé en marbre, jusqu'au haut du dôme, on compte trois cent quarante pieds. Cette vaste architecture est pourtant moins immense que celle de Saint-Pierre de Rome

son modèle. . . . Au delà de cette Cathédrale, est la fameuse Tour bâtie par Guillaume le Conquérant. Cette forteresse a un mille de circuit, et renferme les archives, la monnaie, la ménagerie des bêtes féroces, et l'arsenal où les armes artistement rangées, forment, sur le mur, des soleils, des serpens, des têtes de Méduse, et d'autres figures bizarres. Dans la salle, sont en grandeur naturelle les figures ressemblantes de trente ou quarante rois à cheval, armés de pied en cap. . . . Le palais gothique de Westminster fut brûlé vers le quatorzième siècle, à l'exception d'une grande salle remarquable par la hardiesse du plafond fait d'un cèdre d'Irlande, qui est incorruptible. L'église qui en reste, contient les tombeaux des rois et des hommes célèbres en tout genre. Les honneurs donnent ici plus d'émulation que les pensions. Les Anglais savent mieux que nous flatter les gens de lettres. L'espoir d'un tombeau à Westminster excite à se distinguer de son vivant. . . . Nous y vîmes aussi les statues en cire de plusieurs rois, dans leurs habits de cérémonie au Parlement, qui siège au palais de Westminster. La Chambre-Basse n'a de curieux que des bancs rangés dans un lieu peu vaste, de manière que les membres qui la composent, entendent l'orateur assis au milieu d'eux. Autour sont des cabinets de conférence, ou de repos, et une longue galerie qui communique à la Chambre-Haute dont la tapisserie représente la flotte de Philippe II, nommée l'Invincible, et vaincue par celle de la Reine Elisabeth. C'est là que j'ai vu hier le

Roi. Les femmes y sont admises le jour que le Parlement se sépare ; notre étonnement fut grand de voir les Pairs, en robe rouge, ornée d'hermine, ne sachant où s'asseoir, parce qu'ils avaient cédé leurs places aux dames dont une foule très-parée remplissait la salle, à l'exception d'un petit cercle gardé pour le Roi. Il entre au bruit du canon, et se place sous un dais, sur son trône, la couronne sur la tête, le Prince de Galles à sa droite, les Ducs à sa gauche, entouré des grands Officiers du Royaume, l'un portant le sceptre, l'autre l'épée. Un député de la Chambre des Communes vient à la barre faire sa harangue ; on propose quelques actes : le clerc de la Chambre répond pour le Roi en vieux français ; ensuite le Souverain lui-même fait un discours : les deux Chambres lui rendent grâces, et Sa Majesté s'en retourne dans son carrosse doré, au bruit du canon.

Londres, 15 Mai, 1750.

Je reçois à mon lever, ma chère sœur, les plus jolis présens du monde : de Lady Montagu la superbe édition de Milton *in quarto* ; de Lady Allen, deux petits vases d'agate, et du Duc de Richmond, un ananas qui m'embaume. Tant de bontés me sont d'autant plus flatteuses que les Anglais passent pour sincères dans leurs marques de bienveillance : c'est à tort qu'on les accuserait de ne pas aimer les étrangers. . . . L'esprit patriotique règne ici plus que parmi nous. Sous la Reine Elisabeth, *Gresham*, marchand de Londres, bâtit à ses dépens la Bourse, un collège, cinq hôpitaux,

et laissa des fonds pour nourrir les prisonniers. Le Docteur *Harvey* qui le premier s'aperçut de la circulation du sang, donna sa maison et son bien à la faculté de Médecine. Le Chevalier *Middleton* fit à grands frais passer une rivière dans une partie de la ville. Le Chevalier *Cotton* a légué à l'état sa Bibliothèque. Celle du Duc de Norfolk est à la Société Royale, &c. Nous avons vu à *Chelsea* les cabinets du Chevalier *Sloane*, les plus renommés de l'Europe pour l'histoire naturelle. Nous y avons parcouru quatorze chambres pleines de raretés, et dans le jardin il y a un crâne de baleine qui ombrage une table de douze couverts. Ce curieux vieillard veut léguer les fruits de ses recherches à la Société Royale qui est déjà riche en ce genre. J'ai trouvé ici Madame *Le Prince de Beaumont*, de notre ville de Rouen. Elle a fait de très-bons traités pour l'éducation des jeunes Anglaises, et les met en pratique avec succès... Les enfans ici sont élevés avec la plus grande simplicité. On ne leur fait point perdre de temps à les friser, à leur faire croire que d'être bien paré soit un mérite ou un luxe de nécessité. On les laisse sans gêne s'amuser des jeux de leur âge, sans les rassasier de bals et de spectacles, comme nous faisons, avant le temps d'en jouir, et d'être présentés dans les cercles. Celui d'hier chez le Duc de Bedford, était très-brillant. J'eus le plaisir d'y voir la Comtesse d'Yarmouth, qui, sans être de la première jeunesse, me parut d'une figure charmante. L'assemblée était nombreuse, dans une vaste galerie qui offrait

un coup-d'œil rare à Londres où les appartemens ne sont pas très-grands. Ceux du Duc de Richmond sont fort agréables par la vue de la Tamise, et la richesse des ornemens. La magnificence du Duc ne sert qu'à relever la simplicité de ses manières. La Duchesse joint à des qualités aimables, le soin le plus particulier de sa maison. Elle prépare ses filles pour les faire inoculer, et s'enfermera avec elles tout le temps de l'opération : peu de nos mères du bel air se priveraient ainsi de plaisir, pour le bien de leur famille. Je vous cite cela comme un échantillon de soins maternels des dames anglaises de tout rang. La satisfaction qu'elles y trouvent, vaut bien la recherche vaine des amusemens qui nous occupent, sans nous satisfaire.

Londres, 30 Mai, 1750.

Vous me dites, ma chère sœur, que vous êtes contente de la santé de ma mère, de la vôtre, et de mon exactitude à vous écrire. Votre lettre, que j'attendais avec impatience m'a fourni une agréable lecture à notre arrivée à *Oxford*. Nous avons fait ce voyage à l'inspection d'un petit livre de cartes de route, fort amusant, et qui manque en France. Tous les grands chemins y sont tracés par colonnes, avec les châteaux, les rivières, ponts, etc. et les milles marqués de façon que, sans s'égoïsser à questionner le postillon, on sait exactement le nom des objets dont on est environné, de ceux qui vont s'offrir à la vue, et la distance des lieux où l'on veut arriver. Dans notre course hors

de Londres, des Seigneurs anglais nous accompagnèrent. Nous passâmes d'abord par *Windsor*. Depuis Guillaume le Conquérant, les Rois n'ont pas cessé d'embellir ce séjour favorisé de la nature. Edouard III y bâtit le Château, d'un goût ancien, mais fort agréable à l'œil. . . . La chapelle où furent enterrés Henri VIII et Charles I, est d'une belle architecture gothique : la hardiesse de la voûte plate surprend les connaisseurs. . . . La terrasse du Château me parut admirable : je la vis d'abord au clair de la lune ; cette douce lumière en embellissait la décoration, faisait briller la Tamise, et formait des paysages lointains que mon imagination prolongeait à l'infini. J'en eus peu à rabattre le lendemain : cette spacieuse terrasse jouit d'une vue charmante. Les appartemens qui la dominant, sont vastes et bien meublés. Dans la salle de Saint George où se fait le festin des Chevaliers de l'ordre de la Jarretière, on distingue un beau tableau représentant le Prince Noir, qui amène à son père notre Roi Jean et deux autres Rois, qui furent prisonniers à *Windsor*. On y vante aussi des cheminées et des cadres faits d'un bois blanc, découpé en fleurs, en animaux de toute espèce, avec une adresse inconcevable : l'ouvrier de ce chef-d'œuvre vivait du temps d'Elisabeth, qui se plût à décorer ces beaux lieux. Nous les quittâmes à regret pour aller au fameux château de *Blenheim*, bâti aux frais du Parlement, pour célébrer les victoires de Marlborough. . . . *Woodstock*, près de *Bleinheim*, est l'endroit où se font les plus beaux ouvrages en acier.

Nous en partîmes de lendemain pour *Oxford*, où nous arrivâmes de bonne heure. Cette ville consacrée par le grand Roi Alfred à l'éducation de la jeunesse, n'offre aux regards que superbes collèges, bibliothèques, docteurs en bonnet quarré, écoliers en robe, boutiques et marchés pour fournir à leurs nécessités. Le théâtre en dôme, bâti par l'Archevêque *Shelden*, où se font les exercices publics de l'Université, est un des plus beaux édifices. Près de là s'élève un riche bâtiment où se trouvent des cabinets de chymie, d'histoire naturelle, les marbres antiques d'*Arundel*, l'exacte Imprimerie de *Clarendon*, un théâtre d'anatomie, etc. etc. On respire un air pur dans cette docte cité; ce qui me déplut, pendant le séjour que nous y fîmes, fut d'y sentir au mois de Mai, un vent aussi piquant qu'au mois de Décembre. Les descriptions qui ont rempli mon temps et mon papier, m'obligent de remettre au premier jour la fin du récit de notre course hors de Londres. Adieu.

Je ne puis différer plus long-temps, ma chère sœur, à vous achever le récit de notre voyage d'*Oxford*. Nous en partîmes le soir, et nous nous égarâmes en cherchant *Château-vert*, qui pourtant n'en est éloigné que de trois milles. Le Baron *Schurts* et son épouse nous avaient fort priés d'y passer quelques jours. Le lieu où nous les trouvâmes est embelli par l'art et par la nature, et leur politesse nous le rendit fort agréable. Nous nous y promenâmes beaucoup; nos hôtes nous firent d'abord visiter un petit temple à l'antique, un obélisque, et nous me-

nèrent, sur des tapis de gazon, au bord d'un ruisseau naturel qui, par mille détours, se perd dans une grotte de rocailles. D'un petit mont qu'ils ont élevé eux-mêmes, ils nous montrèrent l'habitation de Milton : je la saluai avec la respectueuse admiration que m'inspire ce grand poète.... Nous nous arrêtâmes aussi dans un château voisin, pour y contempler une collection de grands hommes, peinte par Vandyck. Cette maison fut bâtie par le fameux *Clarendon*, aïeul de Lord *Hyde* que vous avez vu à Paris, où il prit le goût de la meubler à la française.... Je me hâte de reprendre notre route pour arriver à *Stow*, à deux milles de *Buckingham* chez Lord *Cobham*. Son château, qui n'a rien de magnifique, est si vaste que, joint à l'orangerie, on lui donne mille pieds de face sur les jardins, qui y répondent par leur immensité. Nous y marchâmes trois heures, conduits par un guide, sans avoir tout vu. On y trouve peu de figures de marbre : elles sont fort rares chez les Anglais. Au lieu de multiplier comme nous l'image des dieux du paganisme, ils immortalisent leurs grands hommes : les statues élevées en leur honneur, sont sur la terre comme une semence capable d'en produire à l'infini. Les beaux lieux que nous parcourions, présentent au bout de chaque allée, ornée de houx panachés et d'autres arbrisseaux, tantôt un Belvédère, tantôt des moulins, un cirque, les champs élysées, des colonnades, un monument à l'amitié, une pyramide d'Égypte, un hermitage fait de racines d'arbres, meublé d'un lit de mousse et de vases de terre, etc.

Des inscriptions choisies caractérisent avec goût chacun de ces édifices : des obélisques, des grottes décorent les pièces d'eau. On voit sortir d'un mont artificiel des pins, des arbrisseaux que les rochers produisent, et par des crevasses s'échappent trois sources qui serpentent, forment un lac, et se perdent dans des souterrains de rocailles où leur chute fournit des bains. D'un ancien presbitère on a formé l'ancre de la Sybille, dont les inscriptions répondent au dessin : une colline nommée la Paroisse, est transformée en Parnasse, avec le temple d'Apollon, les Muses et les eaux d'Hypocrène. Je ne finirais pas à décrire les beautés des jardins de *Stow* ; la maison chinoise, au milieu d'un lac ; celle de Vénus, formée de belles rocailles ; le temple de Diane, et tant d'autres monumens quelquefois plus ingénieusement inventés qu'habilement exécutés. . . . De cette habitation digne d'un souverain, nous passâmes à quelques milles de là, dans celle du Chevalier *Lee*, neveu du Lord Chef de Justice, qui voulut bien nous garder chez lui quatre ou cinq jours, après avoir été le compagnon de nos courses hors de Londres. . . . Notre départ pour la Hollande est prochain. Adieu.

SECTION III.

Fragmens de Lettres des Dames les plus célèbres du Siècle de Louis XIV, classés selon les différens Sujets pour lesquels ils peuvent servir de Modèles.

MODÈLES DE LETTRES D'AMITIÉ.

N. B.—On comprend sous ce titre non-seulement les lettres que s'écrivent de bons parens, des frères et des sœurs, des amis très-intimes, mais encore toutes celles où l'on prend avec confiance le ton familier, tendre et affectueux. Aucun sujet n'en est exclus ; invitation, prières, excuses, reproches même, tout y trouve sa place : c'est le langage du cœur ; aussi est-il un peu irrégulier, souvent pressé, quelquefois prolix : mais, au milieu des plus doux épanchemens de leur sensibilité, les personnes bien élevées ne s'écartent jamais des bienséances. Pour lire avec intérêt une lettre d'amitié, il faut se pénétrer des sentimens de la personne qui la reçoit ; alors on n'est plus surpris de quelques négligences de style ; on conçoit tout ce que la tendresse et la partialité peuvent dicter à une amie, et surtout à une mère.

Madame de Sévigné à M. de Grignan son Gendre.

Paris, 25 Juin, 1670.

Vous m'avez écrit la plus aimable lettre du monde ; ma réponse l'aurait suivie de près, sans que j'ai su que vous parcouriez votre Provence. Je voulais d'ailleurs vous envoyer les *motets* que vous m'avez demandés ; je n'ai pu les avoir encore ; de sorte qu'en attendant, je veux vous dire que je vous aime bien tendrement, et que si cela peut vous donner quelque joie, comme vous me le mandez, vous devez être l'homme du monde le plus content. Vous le serez sans doute du commerce que vous avez avec ma fille ; il me paraît très-vif de sa part ; je ne crois pas qu'on puisse vous aimer plus qu'elle vous aime.

J'ai mille complimens à vous faire de M. de la Rochefoucault et de son fils ; ils ont reçu tous les vôtres. Mme. de la Fayette vous rend mille grâces de votre souvenir, aussi bien que ma tante et mon oncle qui aime votre femme de tout son cœur ; ce n'est pas peu ; car si elle n'était pas bien raisonnable, il la haïrait le plus franchement du monde. Si l'occasion vous vient de rendre service à un gentilhomme de votre pays, qui s'appelle N. je vous prie de le faire ; vous ne sauriez me donner une marque plus agréable de votre amitié. . . . Adieu, mon cher Comte, je vous embrasse de toute la tendresse de mon cœur.

Paris, 16 Août, 1670.

Est-ce qu'en vérité je ne vous ai pas donné la plus jolie femme du monde ? Peut-on être plus honnête, plus régulière ? Peut-on vous aimer plus tendrement souhaiter plus passionnément d'être avec vous, et peut-on avoir plus d'attachement à tous ses devoirs ? Cela est assez ridicule que je dise tant de bien de ma fille ; mais c'est que j'admire sa conduite comme les autres, et d'autant plus que je la vois de plus près. . Elle a été dans des peines de votre santé qui ne sont pas concevables ; je me réjouis, pour l'amour de vous, et pour l'amour d'elle, que vous soyez guéri. Elle se plaint quelquefois de ce qu'on l'a retenue ici : il semble que ce soit par plaisir que nous vous ayons mis à deux cents lieues d'elle : je vous prie sur cela de calmer son esprit, et de lui témoigner la joie que vous avez d'espérer qu'elle accouchera heureusement ici : rien n'était plus impossible que de l'emmener dans l'état où elle était. . . . Je

ne vous dis aucune nouvelle ; ce serait aller sur les droits de ma fille ; je vous conjure seulement de croire qu'on ne peut s'intéresser plus tendrement que je fais à tout ce qui vous touche.

Paris, 16 Janvier, 1671.

Hélas ! je l'ai encore cette pauvre enfant ; et quoiqu'elle ait pu faire, il n'a pas été en son pouvoir de partir le dix de ce mois. Les pluies ont été et sont encore si excessives, qu'il y aurait eu de la folie à s'y hasarder : toutes les rivières sont débordées, tous les grands chemins sont noyés, toutes les ornières cachées ; on peut fort bien verser dans tous les gués : enfin la chose est au point que Mme. de Rochefort qui est chez elle à la campagne, qui brûle d'envie de revenir à Paris, où son mari la souhaite, où sa mère l'attend, ne peut pas se mettre en chemin, parce qu'il n'y a point de sûreté, et que cet hiver est épouvantable. Il n'a pas gelé un moment, et il a plu tous les jours comme des pluies d'orage. . . . Cependant je vois ma fille dans une telle impatience de partir, que ce n'est pas vivre que le temps qu'elle passe ici présentement. Je vous suis obligée, mon cher Comte, de toutes vos amitiés pour moi, et de la peine que je vous fais. Vous pouvez mieux que nul autre comprendre ce que je souffre et ce que je souffrirai. Je suis fâchée pourtant que la joie que vous aurez à la voir puisse être troublée par cette pensée. Voilà les changemens et les chagrins dont la vie est mêlée. Adieu, mon cher Comte.

Mme. de Sévigné à Mme. de Grignan sa Fille.

Paris, 6 Février, 1671.

Ma douleur serait bien médiocre si je pouvais vous la dépeindre ; je ne l'entreprendrai pas aussi. J'ai beau chercher ma chère fille, je ne la trouve plus, et tous les pas qu'elle fait l'éloignent de moi : quelle rude séparation ! . . . J'écrivis à Monsieur de Grignan ; vous pouvez penser sur quel ton : j'allai ensuite chez Madame de la Fayette qui redoubla mes douleurs par l'intérêt qu'elle y prit. Elle était seule, malade et triste ; elle était comme je la pouvais désirer. J'en revins à huit heures ; mais en entrant ici, comprenez-vous bien tout ce que je sentis en montant ce degré ? Cette chambre où j'entrais toujours, hélas ! j'en trouvai les portes ouvertes ; mais je vis tout dérangé, tout démeublé, et votre petite fille qui me représentait la mienne. Comprenez-vous tout ce que je souffris ? Les réveils de la nuit ont été noirs, et le matin je n'étais point avancée d'un pas pour le repos de mon esprit. L'après-dînée se passa chez Madame de la Troche à l'Arsenal. Le soir je reçus votre lettre qui me remit dans mes premiers transports : et ce soir j'acheverai celle-ci chez Monsieur de Coulanges. Vous avez ici des amis qui ont pris vos intérêts avec une grande chaleur ; je ne vois que des gens qui vous estiment beaucoup et qui entrent bien aisément dans ma douleur. On s'empresse fort de me chercher, de vouloir me prendre, et je crains cela comme la mort. Je vous conjure, ma chère fille,

d'avoir soin de votre santé ; conservez-la pour l'amour de moi. Je vous embrasse avec une tendresse qui ne saurait avoir d'égale, n'en déplaît à toutes les autres.

Paris, 9 Février, 1671..

Je reçois vos lettres comme vous avez reçu ma bague ; je fonds en larmes en les lisant : il me semble que mon cœur veuille se fendre par la moitié. On croirait que vous m'écrivez des injures ou que vous êtes malade, ou qu'il vous est arrivé quelque accident, et c'est tout le contraire. Vous m'aimez, ma chère enfant, et vous me le dites d'une manière que je ne puis soutenir sans des pleurs en abondance. Si vous songez à moi, soyez assurée que je pense à vous continuellement : rien ne me donne de distraction ; je vois ce carrosse qui s'avance toujours, et qui ne s'approchera jamais de moi. J'ai quelquefois peur qu'il ne verse : les pluies qu'il fait depuis trois jours, me mettent au désespoir, et le Rhône me fait une peur étrange. J'ai une carte devant mes yeux : je sais tous les lieux où vous couchez : vous êtes ce soir à Nevers, vous serez Dimanche à Lyon où vous recevrez cette lettre. Je n'ai reçu que deux des vôtres ; peut-être que la troisième viendra : c'est la seule consolation que je souhaite : pour d'autres je n'en cherche pas. Je suis entièrement incapable de voir beaucoup de monde ensemble : cela viendra peut-être ; mais il n'en est pas question encore. Continuez à m'écrire ; tout ce que vous avez laissé d'amitié ici est augmenté. Je ne finirais pas à vous faire leurs com-

plimens, et à vous dire l'inquiétude où l'on est sur votre santé. Mandez-moi quand vous aurez reçu mes lettres : je fermerai celle-ci tantôt... Adieu, ma chère enfant, l'unique passion de mon cœur, le plaisir et la douleur de ma vie.

Paris, 18 Février, 1671.

....Plus de larmes, ma chère fille, je vous en prie ! elles ne vous sont pas aussi saines qu'à moi. Je suis présentement assez raisonnable ; je me soutiens quelquefois quatre ou cinq heures tout comme une autre ; mais peu de chose me remet à mon premier état ; un souvenir, un lieu, une parole, une pensée, vos lettres surtout, les miennes même en les écrivant, voilà des écueils à ma constance, et ces écueils se rencontrent souvent. Je vois Mme. de Villars ; je me plais avec elle, parce qu'elle entre dans mes sentimens. Mme. de la Fayette comprend aussi mes tendresses pour vous. J'ai fort envie de savoir comment vous vous serez trouvée à Lyon ; pour vous dire le vrai, je ne pense à nulle autre chose. Dès que j'ai reçu une lettre, j'en voudrais tout à l'heure une autre ; je ne respire que d'en recevoir... Je suis en peine de votre embarquement, et de savoir ce que vous aura paru ce furieux *Rhône*, en comparaison de notre pauvre *Loire*, à laquelle vous avez fait tant de civilités : vous êtes honnête de vous en être souvenue : hélas ! de quoi ne me souviens-je pas ? les moindres choses me sont chères ! Quelle différence ! je ne revenais jamais ici sans impatience et sans plaisir : présen-

tement j'ai beau chercher : comment peut-on vivre, quand on sait qu'on ne trouvera plus une si chère enfant ? je vous ferai bien voir si je la souhaite, par le chemin que je ferai pour l'aller chercher. . . . J'ai une infinité de complimens à vous faire ; je vois tous les jours votre petite : je veux qu'elle soit droite ; voilà mon soin : cela serait plaisant d'être votre fille, et de M. de Grignan, et qu'elle ne fût pas bien faite. Je suis habile, j'ai même les précautions inutiles.

Paris, 3 Mars, 1671.

Si vous étiez ici, ma chère enfant, vous vous moqueriez de moi ; j'écris de provision ; mais c'est par une raison bien différente de celle que je vous donnais l'autre jour, pour m'excuser d'avoir écrit à quelqu'un une lettre qui ne devait partir que dans deux jours ; c'était parce que je ne me souciais guère de lui, et que dans deux jours je n'aurais pas autre chose à lui dire ; voici tout le contraire ; c'est que je me soucie beaucoup de vous, que j'aime à vous entretenir à toute heure, et que c'est la seule consolation que je puisse avoir présentement. Je suis aujourd'hui toute seule dans ma chambre par l'excès de ma mauvaise humeur : je me fais un plaisir de dîner seule, et de vous écrire hors de propos. Vous n'avez pas de ces sortes de loisirs. J'écris tranquillement et je ne comprends pas que vous puissiez me lire de même ; je ne vois pas un moment où vous soyez à vous : je vois un mari qui vous adore, et qui ne peut se lasser d'être auprès de vous : je vois des harangues, des infinités de

complimens, de visites ; on vous fait des honneurs extrêmes, il faut répondre à tout cela ; vous êtes accablée ; moi-même, sur ma petite boule, je n'y suffirais pas. . . . Je vous assure, ma chère enfant, que je sens tous les jours ce que vous me dites une fois, qu'il ne fallait point appuyer sur les pensées ; si l'on ne glissait pas dessus, on serait toujours en larmes, c'est-à-dire, moi. J'aime mieux m'occuper de la vie que vous menez maintenant : cela me fait une diversion, sans m'éloigner pourtant de ce qui s'appelle poétiquement l'objet aimé : je songe donc continuellement à vous, et je souhaite toujours de vos lettres. J'en attends présentement, et je reprendrai celle-ci quand j'aurai reçu de vos nouvelles. J'abuse de vous, ma très-chère ; j'ai voulu aujourd'hui me permettre une lettre d'avance ; mon cœur en avait besoin : je n'en ferai pas une coutume.

Paris, 4 Mars, 1671.

Ah ! ma fille, quelle lettre ; quelle peinture de l'état où vous avez été ; et que je vous aurais mal tenu parole, si je vous avais promis de n'être point effrayée d'un si grand péril ! Je sais bien qu'il est passé ; mais il m'est impossible de me représenter votre vie si proche de sa fin sans frémir d'horreur : et M. de Grignan qui vous laisse conduire la barque ; et quand vous êtes téméraire, il trouve plaisant de l'être plus que vous : au lieu d'attendre que l'orage soit passé, il veut bien vous exposer. Ah ! qu'il eût été bien mieux d'être timide : et de vous dire que si vous n'aviez point de peur, il en avait,

lui, et ne souffrirait pas que vous traversassiez le Rhône par un temps comme celui qu'il faisait ! ce Rhône qui fait peur à tout le monde ; ce pont d'Avignon sous lequel on aurait tort de passer, même en prenant de loin ses mesures ; un tourbillon de vent vous jette violemment sous une arche ; et quel miracle que vous n'ayez pas été brisés et noyés dans un moment ! Je ne soutiens pas cette pensée ; j'en frissonne, et ne m'en suis réveillée avec des sursauts dont je ne suis pas la maîtresse. N'avez-vous pas été bien effrayée d'une mort si proche et si inévitable ? Une autre fois ne serez-vous pas un peu moins hasardeuse ! Je crois du moins que vous avez rendu grâces à Dieu de vous avoir sauvée. . . . Cette lettre vous paraîtra bien ridicule : vous la recevrez dans un temps où vous ne songerez plus au pont d'Avignon : c'est le malheur des commerces éloignés ; il faut s'y résoudre, ne pas se révolter contre cet inconvénient ; vous serez obligée de m'excuser souvent. J'attends des relations de votre séjour à Arles : je sais que vous y aurez trouvé bien du monde. Ne m'aimez-vous point de vous avoir appris l'Italien ? Voyez comme vous vous en êtes bien trouvée avec le Vice-Légat. Ce que vous dites de cette scène est excellent ; mais que j'ai peu goûté le reste de votre lettre ! Je vous épargne mes éternels recommencemens sur ce pont d'Avignon ; je ne l'oublierai de ma vie.

22 Mai, 1671.

Vous me récompensez bien de mes pertes passées: j'ai reçu deux lettres de vous qui m'ont transportée de joie: ce que je sens en les lisant, ne peut s'imaginer. Si j'ai contribué en quelque chose à l'agrément de votre style, je croyais ne travailler que pour le plaisir des autres, et non pas pour le mien; mais la Providence qui a mis tant d'espace et tant d'absences entre nous, m'en console un peu par les charmes de votre commerce, et par la satisfaction que vous témoignez de votre établissement. . . . Si votre lettre m'avait ennuyée, outre que j'aurais bien mauvais goût, il faudrait encore que j'eusse bien peu d'amitié pour vous, et que je fusse bien indifférente sur tout ce qui vous touche. Défaites-vous de cette haine que vous avez pour les détails; je vous l'ai déjà dit, et vous pouvez le sentir, ils sont aussi chers de ceux que nous aimons qu'ils sont ennuyeux des autres. Je comprends bien les sentimens de M. de Grignan, en vous voyant admirer son château: une insensibilité là-dessus lui donnerait un chagrin que je m'imagine plus aisément qu'un autre. Je prends part à la joie qu'il a de vous voir contente. Il y a des cœurs qui ont tant de sympathie en certaines choses qu'ils sentent par eux-mêmes ce que sentent les autres.

Aux Rochers, 31 Mai, 1671.

Enfin, ma fille, me voici dans ces pauvres *Rochers*. Peut-on revoir ces allées, ces devises, ce petit cabinet, ces livres, cette chambre, sans

mourir de tristesse? il y a des souvenirs agréables : mais il y en a de si vifs, de si tendres, qu'on a peine à les supporter ; ceux que j'ai de vous sont de ce nombre.... Si vous continuez de vous bien porter, ma chère enfant, je ne vous irai voir que l'année qui vient : la Bretagne et la Provence ne sont pas compatibles. C'est une chose étrange que les grands voyages ; si l'on était toujours dans le sentiment qu'on a quand on arrive, on ne sortirait jamais du lieu où l'on est ; mais Dieu permet que l'on oublie bien des choses.... Le voyage que je ferai en Provence, me donnera la plus grande joie que je puisse recevoir de ma vie ; mais quelles tristes pensées de ne point voir de fin à votre séjour!....

Mes petits arbres sont d'une beauté surprenante : Pilois les élève jusqu'aux nues avec une propreté admirable. Tout de bon, rien n'est si beau que ces allées que vous avez vu naître. Vous n'avez point d'arbres à Grignan, cela me fâche : je ne vois pas bien où vous vous promenez ; j'ai peur que le vent ne vous emporte de dessus votre terrasse : si je croyais qu'il pût vous apporter ici par un tourbillon, je tiendrais toujours mes fenêtres ouvertes, et je vous recevrais, Dieu sait ! Voilà une folie que je pousserais loin ; mais je reviens et je trouve que le Château de Grignan est parfaitement beau ; il sent bien les anciens Adhémar. Je suis ravie de voir comme le bon Abbé vous aime : son cœur est pour vous comme si je

l'avais pétri de mes propres mains: cela fait justement que je l'adore.

Madame de Lafayette à Madame de Sévigné.

Paris, 20 Septembre, 1690.

Vous avez reçu ma réponse avant que j'aie reçu votre lettre; car vous aurez vu par celle de Mme. Lavardin et par la mienne, que nous voulions vous faire aller en Provence, puisque vous ne veniez point à Paris. C'est ce qu'il y a de meilleur à faire. Le soleil y est plus beau; vous y aurez compagnie, même séparée de Madame de Grignan, ce qui n'est pas peu; un gros château, bien des gens; enfin, c'est vivre que d'être là. Je loue extrêmement Monsieur votre fils de consentir à vous perdre pour votre intérêt; si j'étais en train d'écrire, je lui en ferais compliment. Partez tout le plutôt qu'il vous sera possible; mandez-nous par quelles villes vous passerez, et à-peu-près le temps: vous y trouverez de nos lettres. . . .

Paris, 26 Septembre, 1691.

Venir à Paris pour l'amour de moi, ma chère amie, la pensée seule m'en fait peur. Dieu me garde de vous déranger ainsi! et quoique je souhaite ardemment le plaisir de vous voir, je l'achèterais trop cher si c'était à vos dépens. Je vous mandai, il y a huit jours, la vérité de mon état: je ne suis plus si bien depuis trois ou quatre jours. J'espère que mon mal, après avoir tourné et changé, me quittera peut-être; mais je demeure-

rai toujours une très-sotte femme ; et vous ne sauriez croire combien je suis étonnée de l'être ; je n'avais pas été nourrie dans l'opinion que je pusse le devenir. Je reviens à votre voyage, ma belle ; comptez que c'est un château en Espagne pour moi que d'imaginer le plaisir de vous voir ; mais mon plaisir serait troublé, si votre voyage ne s'accordait pas avec les affaires de Madame de Grignan et les vôtres. Il me paraît cependant, tout intérêt à part, que vous feriez fort bien de venir l'une et l'autre ; mais je ne puis assez vous dire à quel point je suis touchée de la pensée de revenir uniquement à cause de moi. Je vous écrirai plus au long au premier jour.

Paris, 30 Juin, 1673.

Hé bien ! ma belle, qu'avez-vous à crier comme un aigle ? Je vous demande que vous attendiez à juger de moi quand vous serez ici. Qu'y a-t-il de si terrible à ces paroles, *mes journées sont remplies* ? Il est vrai que Bayard est ici, qu'il fait mes affaires ; mais quand il a couru tout le jour pour mon service, écrirai-je ? encore faut-il lui parler. . . . M. de la Rochefoucauld et Gourville sont ici ; écrirai-je ? Mais quand ils sont sortis ? Ah, quand ils sont sortis, il est onze heures. . . . L'après-dînée, j'ai mal à la tête : le matin, j'y ai encore mal, et je prends des bouillons d'herbes qui m'enivrent. Vous êtes en Provence, ma belle, vos heures sont libres, et votre tête encore plus. . . . Ne mesurez donc point notre amitié sur l'écriture ; je vous

aimerai autant, en ne vous écrivant qu'une page par mois, que vous, en m'écrivant dix en huit jours....

Madame de Coulanges à Madame de Sévigné.

Paris, Lyon, 1er Août, 1692.

J'ai reçu vos deux lettres, ma belle, et je vous rends mille grâces d'avoir pensé à moi dans le lieu où vous êtes. Il fait un chaud mortel; je n'ai d'espérance que dans sa violence. Je meurs d'envie d'aller à Grignan: ce mois-ci passé, il n'y faudra plus songer. Ainsi j'irai vous voir assurément, s'il est possible que je puisse arriver en vie; au retour, vous croyez bien que je ne serai pas dans cet embarras. Le Marquis de Villeroi passe sa vie à regretter le malheur qui l'a empêché de vous aller voir..... Continuez à m'écrire, ma très-belle; vos lettres me touchent le cœur. Je ne savais pas que Madame de Grignan eut été malade. Si c'est une maladie sans suite, sa beauté n'en souffrira pas long-temps. Vous savez l'intérêt que je prends à tout ce qui pourrait, cet hiver, vous empêcher l'une et l'autre de revenir de bonne heure. Adieu, ma très-chère amie.

Paris, 26 Novembre, 1694.

J'ai envoyé à Versailles la lettre que vous m'avez adressée pour M. de Coulanges. Il y est établi depuis son retour. J'ai été bien tentée d'ouvrir cette lettre; mais la discrétion l'a emporté sur l'envie que j'ai toujours de voir ce que vous écrivez: tout devient or entre vos mains.

Je suis très-obligée à Madame de Grignan de se souvenir de moi. Sa chute me met tout à fait en peine. Je vous prie, ma belle, de me mander de ses nouvelles, parce que j'y prends un très-sincère intérêt. Les vers que j'ai envoyés à la cour, ont été bien reçus : la personne à qui ils étaient adressés m'a écrit la plus jolie lettre du monde ; vous en jugerez par son effet, puisque sans ma mauvaise santé, qui me rend si difficile à changer de lieu, je serais partie sur-le-champ pour Versailles. J'avale sans fin des gouttes de Carette : et tout ce que je sais, c'est qu'elles ne me font point de mal. Il y a peu de remèdes dont on puisse dire autant, . . . Adieu, ma chère amie, dites bien des choses pour moi à toute votre belle et bonne compagnie, et surtout ménagez-moi les bonnes grâces de la belle Pauline.

Paris, 10 Déc., 1694.

Je viens de passer encore quinze jours sans vous écrire, mais je garde mes excuses pour quand je vous écris ; car mes lettres ne peuvent être que tristes et ennuyeuses : je perds tous mes amis ; la mort du maréchal de Bellefond m'a donné une véritable douleur ; je suis la dernière visite qu'il ait faite ; je le vis en parfaite santé, et six jours après il était mort. . . Sa famille est dans une désolation digne de pitié ; pour moi, je sens très-vivement cette perte ; ajoutez à cette mort celle de Mlle. de Lestranges qui était mon amie depuis vingt-cinq ans, et vous ne serez pas surprise de la noirceur de mes pensées. . . Je suis trop triste et trop

malade pour écrire à tout autre qu'à vous : vous vous passeriez peut-être bien de cette préférence. Je ne veux pas oublier, mon amie, que l'on m'obligea, il y a quelques jours, en très-bonne compagnie, à dire tout ce que je savais de la charmante Pauline. Mon cœur avait tant de part dans le portrait, qu'en vérité je crois qu'il lui ressemblait. . . . Adieu, embrassez-la pour l'amour de moi : voyez comme j'abuse de vous, de vous demander des choses si difficiles.

Paris, 13 Mai, 1695.

Je me porte beaucoup mieux. *Helvétius* m'a donné d'un extrait d'absynthe qui m'a rétabli, ce me semble, l'estomac. Je vous assure, ma très-belle, que je suis bien éloignée d'avoir de l'indifférence pour ma santé, et que je supporte mes maux fort impatiemment ; ainsi je ne veux pas me parer auprès de vous d'un mérite que je n'ai point. Je crois que si j'eusse imaginé de passer à Grignan le temps entre les deux saisons des Eaux, je les aurais crues nécessaires pour ma santé ; et si j'y étais une fois arrivée, j'aurais donné la préférence aux vins de Grignan sur les eaux de *Bourhon*. Je plains bien le Chevalier de Grignan, et je suis honteuse de me plaindre de mes petits maux, quand j'en vois souffrir de si grands, et avec tant de résignation. La pauvre Mme. de Caraman est bien mal : nous verrons la fin de sa vie avant celle de sa patience. Que je me presse donc de vous faire les complimens de M. de Tréville : il me gronde tous les jours, et souhaite votre retour bien sincère-

ment. Je vous prie, ma très-aimable, de dire bien des choses de ma part à Mme. de Grignan, et d'embrasser bien tendrement pour moi la tranquille Pauline. On dit que vous l'amenez ici toute mariée. Je sens que je ne l'en aimerai pas moins.

Paris, 13 Sept. 1695.

Monsieur de Lamoignon me montra hier une lettre de M. le Chevalier de Grignan, qui m'apprit que Madame votre fille se portait bien mieux. J'en ai une joie très-sincère, et je souhaite de tout mon cœur, ma très-chère, d'apprendre la continuation de ce mieux. J'ai la confiance de croire que vous me le ferez savoir. Cela me donne aussi l'espérance que nous nous reverrons bientôt. Il n'y a rien que je désire si vivement : votre retour est nécessaire à bien des choses, dont une des principales est le changement d'air pour Mme. de Grignan. Madame sa belle-fille est trop abandonnée ici ; et le retour de votre fils qui approche, que de raisons, ma très-belle, pour revenir nous voir. Paris est fort rempli à l'heure qu'il est ; mais il ne le sera point à ma fantaisie, tant que vous ne serez point avec nous. Il y a tous les jours de bons dîners à l'hôtel de Chaulnes, et une très-bonne compagnie où vous êtes fort désirée. M. Nicole tomba en apoplexie, il y a deux jours ; Racine vint en diligence de Versailles, lui apporter des gouttes d'Angleterre qui le ressuscitèrent ; mais on vient de me dire qu'il est retombé : c'est une grande perte ; il s'est trop épuisé à écrire. Adieu, ma très-aimable,

Samedi, vous me réserverez ce plaisir-là pour Dimanche. Je serai libre aux heures accoutumées : je voudrais l'être toujours pour vous.

Mme. de Maintenon à Mme. de Caylus.

11 Oct. 1715.

Enfin, ma chère nièce, je suis parvenue à savoir l'état de votre santé, quoique M. d'Auxerre ne voulût me parler que de votre beauté. Vous êtes souvent couchée ; vous n'allez point en carrosse ; mais comment accommodez-vous cette sagesse avec l'impatience que vous marquez de faire huit lieues pour me venir voir. Je ne crois pas devoir y consentir ; considérez que, dès le moment que je vous aurai revue, il faudra disputer quelques semaines contre les autres dames, les voir à la fin une à une, et ensuite toutes à la fois. Vous me direz, cela est vrai, mais je meurs d'envie de vous voir : je vous répondrai que si je pouvais en demeurer à vous, je vous prierais de venir demain. Je vis hier M. de Villeroy. Il est persuadé qu'on retranchera les pensions, et croit que tout ce qui vous regarde, doit passer par le Duc de Noailles. . . . Je ne saurais croire que le Duc vous abandonne, à moins que je n'en voie une grande certitude : il paraît vous aimer, et il est honnête homme. M. d'Auxerre m'avait dit que vous n'aviez que dix mille francs de vos pensions, et le compte que vous m'en envoyez, me dit seize mille francs. J'ai reçu une grande lettre de Mme. de Dangeau, et une peinture bien naturelle de son état. . . . Elle finit

par des assurances d'amitié toutes pleines de l'esprit et de l'agrément qu'elle met en tout. Je n'ai pas le cœur romanesque, mais je sais l'aimer bien tendrement. J'ai aussi reçu une lettre de Mme. de Lévis, qui me paraît ne point entendre raison sur ce que je ne la veux point voir : remerciez-la bien, je vous en conjure, de tout ce qu'elle me dit d'obligeant, et que je crois sincère. . . .

Madame de Caylus à Madame de Maintenon.

Il y a bien long-temps, ma chère tante, que je n'ai eu l'honneur de vous voir ; il s'est passé tant de choses qui en ont prolongé la durée, que j'ai toutes les peines du monde à comprendre qu'il n'y a pourtant que trois jours. L'accident arrivé au Maréchal d'Harcourt tient aussi une place considérable dans la durée de ce temps. Je ne vous en donne point de nouvelles, parce que Mme. de Villefort vous en a dit de sa part. . . . Vous êtes seule écrivant ; je voudrais que votre cabinet fût aussi inaccessible aux lettres et aux tristes pensées, qu'il l'est aux personnes. . . . Je suis aussi touchée de votre dernière bonté que si je n'y étais pas accoutumée. J'ai appris des choses qu'il est bon que je vous dise, et que je ne puis vous écrire.

Zéphir est arrivé tantôt dans ma chambre avec une si grande quantité d'oranges, qu'il en gémissait sous le poids ; mais je n'ai pu y donner, en ce moment-là, toute l'attention que j'aurais voulu. M. de Contade était chez moi, et vous croyez bien que j'avais quelques questions à lui faire : à M.

Samedi, vous me réserverez ce plaisir-là pour Dimanche. Je serai libre aux heures accoutumées : je voudrais l'être toujours pour vous.

Mme. de Maintenon à Mme. de Caylus.

11 Oct. 1715.

Enfin, ma chère nièce, je suis parvenue à savoir l'état de votre santé, quoique M. d'Auxerre ne voulût me parler que de votre beauté. Vous êtes souvent couchée ; vous n'allez point en carrosse ; mais comment accommodez-vous cette sagesse avec l'impatience que vous marquez de faire huit lieues pour me venir voir. Je ne crois pas devoir y consentir ; considérez que, dès le moment que je vous aurai revue, il faudra disputer quelques semaines contre les autres dames, les voir à la fin une à une, et ensuite toutes à la fois. Vous me direz, cela est vrai, mais je meurs d'envie de vous voir : je vous répondrai que si je pouvais en demeurer à vous, je vous prierais de venir demain. Je vis hier M. de Villeroy. Il est persuadé qu'on retranchera les pensions, et croit que tout ce qui vous regarde, doit passer par le Duc de Noailles. . . . Je ne saurais croire que le Duc vous abandonne, à moins que je n'en voie une grande certitude : il paraît vous aimer, et il est honnête homme. M. d'Auxerre m'avait dit que vous n'aviez que dix mille francs de vos pensions, et le compte que vous m'en envoyez, me dit seize mille francs. J'ai reçu une grande lettre de Mme. de Dangeau, et une peinture bien naturelle de son état. . . . Elle finit

par des assurances d'amitié toutes pleines de l'esprit et de l'agrément qu'elle met en tout. Je n'ai pas le cœur romanesque, mais je sais l'aimer bien tendrement. J'ai aussi reçu une lettre de Mme. de Lévis, qui me paraît ne point entendre raison sur ce que je ne la veux point voir : remerciez-la bien, je vous en conjure, de tout ce qu'elle me dit d'obligeant, et que je crois sincère. . . .

Madame de Caylus à Madame de Maintenon.

Il y a bien long-temps, ma chère tante, que je n'ai eu l'honneur de vous voir ; il s'est passé tant de choses qui en ont prolongé la durée, que j'ai toutes les peines du monde à comprendre qu'il n'y a pourtant que trois jours. L'accident arrivé au Maréchal d'Harcourt tient aussi une place considérable dans la durée de ce temps. Je ne vous en donne point de nouvelles, parce que Mme. de Villefort vous en a dit de sa part. . . . Vous êtes seule écrivant ; je voudrais que votre cabinet fût aussi inaccessible aux lettres et aux tristes pensées, qu'il l'est aux personnes. . . . Je suis aussi touchée de votre dernière bonté que si je n'y étais pas accoutumée. J'ai appris des choses qu'il est bon que je vous dise, et que je ne puis vous écrire.

Zéphir est arrivé tantôt dans ma chambre avec une si grande quantité d'oranges, qu'il en gémissait sous le poids ; mais je n'ai pu y donner, en ce moment-là, toute l'attention que j'aurais voulu. M. de Contade était chez moi, et vous croyez bien que j'avais quelques questions à lui faire : à M.

de Contade a succédé M. le Maréchal d'Harcourt ; un instant après, Mme. la Duchesse de Guiche : je me suis trouvée tout à coup dînant en grande compagnie. M. Thibault, homme très-considérable dans mes affaires, entre avec une liasse de papiers à faire trembler. Vous quitter pour lui est une action si héroïque qu'elle demande récompense. . . . Puisque j'ai la plume à la main, il faut que je vous écrive une chose que je ne trouverais peut-être pas le temps de vous dire. Est-il vrai que M. Legendre a une mauvaise affaire sur le corps, qu'il court risque d'être révoqué ? J'en serais vraiment fâchée : c'est le petit Bontemps qui me l'a dit. Adieu, ma chère tante ; je vous quitte pour M. Thibault ; en vérité, il ne vous vaut pas.

*Madame de Simiane à M. de****

Aix, 20 Mars, 1731.

Vous cherchez et vous attendez des prétextes pour me donner de vos nouvelles, Monsieur. Je ne sais si c'est là une politesse dans le pays que vous habitez ; mais si vous avez la cour pour vous, j'ai pour moi la simplicité et la sincérité de l'amitié. Vous me deviez plutôt une relation de votre voyage, entrepris sous les auspices les plus glacés et les plus effrayans. Vous voilà donc arrivé en bonne santé ; il fallait me le dire, et me tirer de la véritable inquiétude où j'ai été pour vous, et dont pourtant M. de*** eut la bonté de me tirer ; car, ne vous en déplaît, vous lui avez donné toutes les préférences. . . . Il court un bruit que vous ne reviendrez

pas sitôt, Monsieur; et que deviendra *Bélombre*?... J'espère que vous voudrez bien me nommer chez vous à M. et Madame d'O.. Rien n'égale le sincère attachement avec lequel je suis.....

Bélombre, 18 Juillet, 1731.

Si je n'ai pas eu l'honneur de vous écrire depuis que je suis à *Bélombre*, Monsieur, ce n'est pas assurément que je n'ai bien pensé à vous. Tout ici me rappelle vos bontés et votre aimable société; mais ce sont des regrets bien amers quand on en est privé... Vous retardez bien votre retour; vous avez pris goût à marcher l'hiver: il faudrait nous revenir voir dans le beau mois de Septembre... Vous m'avez envoyé, Monsieur, le plus joli livre qu'on puisse lire, et dans le goût le plus neuf. Je comprends que les auteurs rigoureux y trouvent des défauts; mais les femmes sont charmées des traits d'esprit dont cette histoire pétille partout. Mme. d'Avres qui l'a lu avec grand plaisir, me prie de vous faire mille complimens de sa part... Je crois que vous ne manquez pas de gens à Marseille qui vous disent toutes les nouvelles du pays; ainsi je ne tomberai dans la répétition que pour vous dire mille et mille fois que personne n'est avec un plus sincère attachement, Monsieur....

23 Mai, 1733.

Je fais tout le cas que je dois de votre aimable attention pour moi, Monsieur; rien n'est perdu avec une personne qui en connaît le prix. Je vous remercie donc de tout mon cœur de m'avoir appris

votre arrivée à Paris. Je m'étais avisée d'être inquiète de vous, au hasard que l'on se moquât de moi d'être en peine de quelqu'un qui se porte bien, et qui voyage dans le mois de Mai. Votre lettre a tout rassuré, et m'a fait le plus grand plaisir. Il n'y a que la date qui me déplaît. Quand je vous vois à deux cents lieues de nous, quand je pense que *Bélombre* sera sans vous cet été, je suis toute découragée. Vous avez trouvé Monsieur votre père encore faible et infirme, Madame votre mère en bonne santé : et Mme. de*. toujours la même, se souvenant de ses anciennes amies : que cela est beau et rare! Nous n'avons rien dans ce pays-ci digne de vous être mandé. M. de B*. est allé faire une course jusqu'à Mercredi. Dites-moi des nouvelles de Mlle. de P*. . . . *Pouponne* vous fait ses petits complimens, et tout ce qui m'environne vous respecte et me charge de vous le dire. Pour moi, Monsieur, je n'y fais pas tant de façon ; je vous regrette et vous aime de tout mon cœur.

MODÈLES DE LETTRES DE COMPLIMENS.

Lettres de Félicitation.

N.B.—L'amitié ou la bienséance dicte les lettres de félicitation : rien de plus facile que de se réjouir avec un ami, puisqu'on partage réellement sa joie. Il n'est pas de même, lorsqu'il s'agit de complimenter un supérieur, ou un égal, parce que souvent on ne le fait que pour n'être pas soupçonné d'ingratitude ou d'impolitesse : il faut alors avoir recours aux lieux communs, tels que le mérite de la personne, la justice qu'on lui rend, les espérances qu'elle doit concevoir, l'intérêt qu'on prend à tout ce qui la regarde, etc. Un peu d'enjouement ne gâte rien à une lettre de félicitation : il ôte aux complimens cette fadeur qui les accompagne toujours. Ces lettres doivent être courtes : supposant que vous n'êtes pas la seule à faire votre compliment, il faut laisser à la personne le temps d'écouter celui des autres.

Mme. de Sévigné à M. de Bussy.

Je pense que je suis folle de ne vous avoir pas encore écrit sur le mariage de ma nièce ; mais je suis en vérité comme folle. Mon fils s'en va dans trois jours à l'armée, ma fille dans peu d'autres en Provence ; il ne faut pas croire qu'avec de telles séparations je puisse conserver mon bon sens. J'approuve extrêmement l'alliance de M. de Coligny ; c'est un établissement pour ma nièce qui me paraît solide ; et pour la peinture du cavalier, j'en suis contente sur votre parole. Je vous fais donc mon compliment à tous deux, et même à tous trois ; car je m'imagine qu'à présent vous n'êtes pas loin les uns des autres. Adieu, mon cher cousin : adieu, ma chère nièce.

Mme. de Maintenon à Mlle. d'Osmond.

Versailles, 28 Février, 1701.

Je suis ravie de votre établissement, Mademoiselle : celui qui vous épouse est bien estimable ; il préfère votre vertu aux richesses qu'il aurait pu trouver ; et vous, vous préférez la sienne aux biens que vous allez partager avec lui : avec de tels sentimens, un mariage ne peut qu'être heureux. Dieu bénira deux époux dont la piété est le lien. Je ne cesserai jamais de vous aimer, et de me souvenir que je suis aimée de vous. Je n'ai point pris Mademoiselle votre sœur pour la garder près de moi, comme vous le pensez : elle va retourner à Saint-Cyr, où sa capacité l'a mise à la tête d'une classe. Je l'en tirerai de temps en temps pour la délasser d'un personnage si sérieux. Adieu ; soyez l'exemple de votre province ; que l'on voie où vous avez été élevée, et croyez que je vous aimerai toute ma vie.

Mme. de Simiane à M. de.*

25 Juin, 1732.

On me dit hier au soir que vous aviez une place dans le Parlement. Je vous en fais mon compliment, Monsieur ; c'est à vous à y mettre une juste valeur.

Il me semble que cette place vous était due de droit, et que cet événement est des plus simples ; mais je veux que vous sachiez que depuis les plus petites choses jusqu'aux plus grandes, tout ce qui vous regarde me touche et m'intéresse infiniment. Ce ne sera plus que le sept que j'aurai l'honneur de vous

voir ; je vous en dirai mes raisons ; mais je ne veux pas finir cette lettre sans vous dire que le Chevalier de Castelane, d'accord avec mon traître de valet-de-chambre, après m'avoir empêchée d'entrer dans ma nouvelle maison pendant huit jours, sous prétexte de la couleur qu'on mettait au plancher, m'y menèrent, il y a deux jours, et que je la trouvai meublée depuis la cave jusqu'au grenier, sans qu'il y manquât un clou, toutes les fenêtres et les cheminées posées : enfin, affaire de fées ; voyez si cela peut se souffrir ! C'est un enchantement de toutes les façons, et *Bélombre* m'est un peu obligé cette année. Adieu, Monsieur ; j'ai un extrême désir de vous y voir.

28 Juin, 1733.

Je vous réitère mon compliment, Monsieur, sur le mariage de Mademoiselle votre sœur. Mais, dans quelle situation vous trouvera-t-il ce compliment ! L'état où est Monsieur votre père ne laisse presque pas d'espérance : ainsi je m'en afflige avec vous plus que je ne me réjouis. La douleur se fait plus sentir que la joie ; celle de votre noce aura été bien troublée : peut-être aussi que mon imagination va trop loin, et avance des malheurs qui seront éloignés, s'il plaît à Dieu. . . . Vous m'avez attiré une lettre qui m'embarrasse infiniment. Quand j'admirais celles de Mademoiselle de P*. je ne croyais pas avoir un jour à y répondre. J'ai un style tout dégingandé qui lui paraîtra ridicule. Je vais tâcher de le réduire au sens commun : en tout cas, vous corrigerez ma lettre et vous la donnerez vous-même ; ce qui lui servira d'excellent passe-port. . . .

1er Juillet, 1733.

Qu'est-ce donc que vous avez, Monsieur ? Vous êtes dans votre lit, vous avez mal à la jambe ; êtes-vous tombé ? Vous êtes-vous cogné ? Je suis fort occupée de cela , et vous comprendrez aisément que c'est l'article qui me touche le plus, puisque je le fais passer avant celui de mes félicitations. Voilà donc enfin Mademoiselle votre sœur Madame de La F*. Il ne faut penser qu'au plaisir et à la douceur que vous aurez d'avoir cette chère sœur sous vos yeux, et mariée dans une famille où tout ce qui la compose est fait pour la rendre heureuse ; mais elle leur rendra bien un avantage si précieux : j'en juge par tout ce que j'entends dire d'elle, et encore plus par le sang qui coule dans ses veines. Oserais-je vous prier de présenter tous mes complimens, vœux et souhaits, à tout ce qui vous appartient ? Madame votre mère ne viendra-t-elle jamais voir ses chers enfans ? La Provence devient son pays. Il faut y amener aussi votre aimable Anglaise ; sa présence dédommagera bien de la privation de ses lettres. Tout est parti, ou part. Les vaisseaux sont à mille lieues de nous. Votre petite servante part Lundi, et va vous attendre, Monsieur, avec une grande impatience de votre retour.

LETTRES DE CONDOLÉANCE.

N. B.—Le ton doit en être grave, pour être conforme à celui de la personne qui pleure. Quelques réflexions de piété y sont très-bien placées, pourvu qu'elles ne soient pas trop longues. Les qualités de la personne qu'on regrette, ou les circonstances qui la font regretter, peuvent fournir des idées. Il faut surtout préférer les expressions palliatives, sans craindre cependant de réveiller la douleur; les larmes sont moins amères, lorsqu'une preuve d'amitié les renouvelle. On répond toujours bien à une lettre de condoléance, si l'on est véritablement affligé.

Mme. de Sévigné à Madame et à M. de Grignan.

Paris, 18 Mars, 1689.

Vous avez bien raison, ma chère enfant, de croire que je suis affligée de la perte de M. l'Archevêque d'Arles. Vous ne sauriez vous représenter combien le vrai mérite, la rare vertu, le bon esprit, et le cœur parfait de ce grand Prélat me le font regretter. Je ne puis songer à sa bonté pour sa famille, à sa tendresse pour tous en général, et pour vous en particulier, sans qu'il me paraisse dans votre maison un grand vide qui ne se remplira jamais; non jamais, je ne crains pas de le dire. Il n'y a point d'esprits ni de cœurs sur ce moule: ce sont des sortes de métaux qui ont été altérés par la corruption: il n'y en a plus de cette vieille roche Et vous, mon cher Comte, recevez ici mon compliment. Vous avez été tendrement aimé de ce cher oncle: je vous plains de n'avoir plus à honorer tant de mérite, tant de qualités respectables. Voilà cette première race passée: nous irons après,

mon cher Comte : en attendant, je vous embrasse en pleurant comme si j'avais l'honneur d'être de votre nom.

Mme. de Maintenon à Mme. de Montchevreuil.

Votre douleur n'a rien qui soit indigne d'une chrétienne. Il est si naturel de pleurer un fils sage et bien établi. Dieu ne défend point ces sentimens. Mais prenez garde que votre douleur ne soit trop forte, et ne vous fasse murmurer contre la Providence ; on lui résiste en vain Vous étiez trop heureuse, ma chère amie : Dieu vous veut tout entière. Il est vrai que le coup est terrible ; mais il l'a frappé pour votre bien. Il sait mieux que nous ce qui nous est avantageux. Ces réflexions sont tristes ; mais elles sont vraies et convenables à une âme courageuse, telle que la vôtre. A quoi vous serviraient les progrès que vous avez faits dans la piété, s'ils ne vous soutenaient aujourd'hui ? La vertu est incertaine tant qu'elle n'est pas éprouvée par le malheur. Dieu n'exige pas seulement le sacrifice de nos inclinations vicieuses : il veut encore celui de nos sentimens et de nos affections les plus chères. . . .

Mme. de Scudéry à Mme. de Maintenon.

Je vous dois, Madame, tant de respect et de reconnaissance, qu'il est de mon devoir de vous faire mon compliment sur la mort de Monsieur le Marquis de Villette. Je le voyais presque tous les jours, et il vint encore chez moi la veille de sa

mort. Il parlait peu depuis quelque temps, mais je vous assure que ce jour-là il nous tint de très-bons discours et fort chrétiens. J'espère que Dieu lui aura fait miséricorde. C'est un des meilleurs hommes que j'aie jamais connus : et c'était une joie pour moi de pouvoir lui rendre quelques devoirs, ayant l'honneur de vous être si proche ; car personne n'est avec un plus profond respect que moi, votre très-humble et très-obéissante servante.

Madame de Grignan à M. de Mculceau.

28 Avril, 1696.

Votre politesse ne doit pas craindre, Monsieur, de renouveler ma douleur, en me parlant de la douloureuse perte que j'ai faite. C'est un objet que mon esprit ne perd pas de vue, et qu'il trouve si vivement gravé dans mon cœur, que rien ne peut l'augmenter ni le diminuer. Je suis très-persuadée, Monsieur, que vous ne sauriez avoir appris le malheur qui m'est arrivé sans répandre des larmes ; la bonté de votre cœur m'en répond. Vous perdez une amie d'un mérite et d'une fidélité incomparables : rien n'est plus digne de vos regrets : et moi, Monsieur, que ne perdé-je point ? Quelles perfections ne réunissait-elle point, pour être, à mon égard, par différens caractères, plus chère et plus précieuse ! une perte si complète et si irréparable ne porte pas à chercher de consolation ailleurs que dans l'amertume des larmes et des gémissemens. Je n'ai point la force de lever les yeux assez haut pour trouver le lieu d'où doit venir le secours ; je ne puis

encore tourner mes regards qu'autour de moi, et je n'y vois plus cette personne qui m'a comblée de biens, et qui n'a eu d'attention qu'à me donner tous les jours de nouvelles preuves de son tendre attachement, avec l'agrément de sa société. C'est bien vrai, Monsieur ; il faut une force plus qu'humaine pour soutenir une si cruelle séparation et tant de privations. J'étais bien loin d'y être préparée : la parfaite santé dont je la voyais jouir, un an de maladie qui m'a mise cent fois en péril, m'avaient ôté l'idée que l'ordre de la nature pût avoir lieu à mon égard. Je me flattais de ne jamais souffrir un si grand mal ; je le souffre et le sens dans toute sa rigueur. Je mérite votre pitié, Monsieur, et quelque part dans l'honneur de votre amitié, si on la mérite par une sincère estime et beaucoup de vénération pour votre vertu.

Sur le même Sujet, par le Comte de Grignan.

Vous comprenez mieux que personne, Monsieur, la grandeur de la perte que nous avons faite, et ma juste douleur. Le mérite distingué de Madame de Sévigné vous était parfaitement connu. Ce n'est pas seulement une belle-mère que je regrette ; ce nom n'a pas toujours accoutumé d'en imposer ; c'est une amie aimable et solide, une société délicieuse ; mais ce qui est encore bien plus digne de notre admiration que de nos regrets, c'est une femme forte, qui a envisagé la mort, dès les premiers jours de sa maladie, avec une fermeté et une soumission étonnante. Cette personne si ten-

dre et si faible pour tout ce qu'elle aimait, a trouvé du courage et de la religion, quand elle a cru ne devoir songer qu'à elle ; et nous avons dû remarquer de quelle importance il est de se remplir l'esprit de saintes lectures, pour lesquelles Madame de Sévigné avait une avidité surprenante, par l'usage qu'elle a su faire de ces bonnes provisions dans les derniers momens de sa vie. Je vous conte tous ces détails, Monsieur, parce qu'ils conviennent à vos sentimens et à l'amitié que vous aviez pour celle que nous pleurons ; et je vous avoue que j'en ai l'esprit si rempli que ce m'est un soulagement de trouver un homme aussi disposé que vous à les écouter et à les aimer. J'ai l'honneur d'être, Monsieur, votre. . . .

SOUHAITS DE BONNE ANNÉE.

N.B.—Si l'on juge à propos d'introduire dans une lettre familière des souhaits de bonne année, il convient de les écrire du même style que la lettre. Les fragmens que nous donnons ici, montreront comment des femmes d'esprit savaient rajeunir un compliment suranné.

Mme. de Sévigné à M. de Bussy.

Paris, 3 Janvier, 1688.

Bon jour, bon an, mon cher Comte. Que cette année vous soit plus heureuse que celles qui sont passées. Que la paix, le repos et la santé vous tiennent lieu de toutes les fortunes que vous n'avez pas, et que vous méritez ; enfin, que vos jours désormais soient tissus d'or et de soie. . . . Il me

semble que je dois vous remercier des soins que vous prenez d'embellir *Chaseu* : cette situation charmante mérite bien la peine que vous y prenez. Je comprends aisément que vous aimiez tout votre voisinage. Cela fait une bonne société....

Au même.

Paris, 6 Janvier, 1695.

Je commence par vous souhaiter une heureuse année, mon cher cousin ; c'est comme si je vous souhaitais la continuation de votre philosophie chrétienne ; car c'est ce qui fait le véritable bonheur. Je ne comprends pas qu'on puisse avoir un moment de repos en ce monde, si l'on ne regarde Dieu, et sa volonté à laquelle il faut se soumettre. Avec cet appui dont on ne saurait se passer, on trouve de la force et du courage pour soutenir les plus grands malheurs. Je vous souhaite donc la continuation de cette grâce ; c'en est une, ne vous y trompez pas ; car ce n'est point en nous que nous trouvons des ressources.....

A Mme. de Grignan.

Je vous souhaite une heureuse année, ma chère fille, et dans ce souhait je comprends tant de choses que je n'aurais jamais fait, si je voulais en faire le détail. Si vous croyez que la continuation de mon amitié entre dans la composition de votre bonheur, vous pouvez y compter sûrement....

Vous me dites mille douceurs sur le commencement de l'année. Rien ne peut me flatter davantage. Comptez, mon enfant, que cette année et

toutes celles de ma vie sont à vous. Vos moralités sont admirables. Il est vrai que le temps passe par tout, et passe vite. Vous criez après lui, parce qu'il vous emporte toujours quelque chose de votre belle jeunesse ; mais il vous en reste beaucoup. Pour moi, je le vois courir avec horreur, et m'apporter, en passant, l'affreuse vieillesse, et enfin la mort. Voilà de quelle couleur sont les réflexions d'une personne de mon âge, etc.

Mme. de Maintenon à Mme. de Caylus.

Bon jour, bon an, ma chère nièce. Je vous souhaite de tout mon cœur une augmentation de piété, de raison et de santé : est-il de plus grands biens ? Les trois mots que vous m'écrivîtes la semaine dernière n'ont pas été perdus. Vous dites vrai, que je ne puis être indifférente sur l'état des affaires générales ; j'étais accoutumée à en être occupée, même malgré moi. . . . Le bois est-il cher à Paris ? je m'intéresse encore au bien du peuple. J'embrasse bien tendrement Madame Dangeau ; je n'ai pas d'autres étrennes à lui donner que la continuation d'une estime et d'une amitié dont je ne pourrais me défaire quand je le voudrais. . . .

*Mme. de Simiane à M. de***.*

J'ai si peur que vous ne me souhaitiez la bonne année le premier, que je me dépêche de faire mon compliment ; le voici : bon jour et bon an, Monsieur, et tout ce qui s'en suit. Voilà mon affaire faite et très-bien faite, je le soutiens : car trois

mots qui viennent d'un cœur bien sincère, valent un trésor. Divertissez-vous à présent à tourner joliment votre réponse et vos souhaits ; cela ne m'embarrassera point, et me fera grand plaisir. Adieu, Monsieur, que je vous plains ces jours-ci !

Au même.

Je ne pourrais en quatre pages d'écriture répondre aux quatre lignes que je reçois de vous, Monsieur. Je n'ai rien vu de si joli ; comment faites-vous pour rendre si agréable un compliment si commun, si répété ? expliquez-le moi, je vous prie. Désespérée de ces lettres de bonne année, il me prend envie de souhaiter toutes sortes de guignons à ceux à qui j'écris, afin de varier un peu la phrase. Cependant je n'ai pas la force de commencer par vous ; ainsi, apprenez que je vous souhaite de bonnes années sans nombre, tous les bonheurs que vous méritez, et que je suis avec un attachement très-parfait, Monsieur, votre servante. . . .

MODÈLES DE LETTRES DE REMERCIMENS.

N.B. Votre cœur doit fournir tout ce que vous avez à dire dans une lettre de remerciemens. Si vous êtes vraiment sensible au service que vous avez reçu, vous ne manquerez point d'expressions pour louer la générosité de la personne qui vous a obligé ; mais il ne faut pas pour cela une lettre bien longue ; le sentiment se peint souvent dans un seul mot. Un ton enjoué n'y est pas toujours déplacé, s'il est subordonné au respect ; il annonce un cœur pour qui la reconnaissance est un devoir, sans être un fardeau. Evitez, si vous le pouvez, de promettre du retour ; cette offre de service diminue le bienfait.

Mme. de Saint-Géran à Mme. de Maintenon.

Point de procédé, Madame, plus généreux que le vôtre. A mon insu, vous demandez une grâce pour moi ; vous l'obtenez, et vous laissez à M. de Pontchartrain à me l'apprendre. En vérité, la somme dont le Roi augmente ma pension est trop considérable : je n'aspirais qu'à une vie commode, et vous m'en procurez une agréable. Il me serait difficile de vous exprimer ce qui se passe dans mon cœur sur vos bontés pour moi ; il en est pénétré... Je fais marcher mon profond respect après les sentimens les plus tendres. Ce n'est point le cérémonial de la cour, c'est celui du cœur.

Mme. de Maintenon à Mme. d'Albret.

Je suis pénétrée du service que vous m'avez rendu ; et ce qui me charme dans votre procédé, c'est que vous m'avez accordé votre protection sans me l'avoir promise. Par la noblesse de votre action, jugez, Madame, de ma reconnaissance et de

mon respect. Je pourrais donc enfin désormais travailler tranquillement à mon salut ; j'ai bien promis à Dieu de donner aux pauvres le quart de ma pension. Ces cinq cents livres de plus que n'avait M. Scarron, leur sont dues en bonne morale ; ne fût-ce que pour réparer le mensonge officieux de votre ami. . . .

Mme. de Maintenon à Mme. de Coulanges.

Je vous fais mille remercîmens, Madame, de tout ce que votre lettre contient de gracieux pour moi. Les deux mille écus sont au-dessus de mon mérite ; mais rien n'est au-dessus de mes soins ; je consume le plus beau de ma vie au service d'autrui : je suis toujours dans des inquiétudes mortelles, et vous ne sauriez croire combien les désagrémens nécessaires de mon état ajoutent à la vivacité de mon tempérament. J'aurais besoin de repos, et je suis dans une action continuelle, pas un moment à donner à mes amis. Les bontés du Roi ne sauraient me dédommager de toutes ces pertes. Je remercie Madame de Sévigné. Dites-lui combien je mérite qu'elle m'aime toujours. . . .

Mme. de Coulanges à Mme. de Grignan.

Paris, 17 Juin, 1701.

Je vous rends mille grâces, Madame, de l'attention que vous avez eue à la subite et violente maladie, dont par les soins de *Chambon*, j'ai été délivrée en vingt-quatre heures. Je suis ravie de vous devoir ce médecin ; car j'aime fort à être obligée

aux personnes pour qui j'ai un sincère attachement. J'espère vivre et mourir de sa façon. . . . Il faut aussi que je vous remercie de vous être souvenue de la Marquise de *** qui m'a été recommandée par une de mes véritables amies. C'est une femme de bonne maison, et je vous suis très-obligée, Madame, et à Monsieur de Grignan, d'avoir eu égard à la prière que je vous ai faite. Mme. de Sully est malade : elle est dans toutes les règles des mauvais médecins, du lait, saigner, purger, etc. Il n'y a pas moyen de lui faire entendre raison sur cela, quoiqu'elle l'entende si bien sur toute autre chose. Continuez-moi vos bonnes grâces, Madame, et croyez qu'on ne peut vous honorer plus que je ne fais.

*Mme. de Simiane à M. de.****

25 Février, 1734.

Je voudrais bien trouver, Monsieur, quelque façon de vous témoigner ma reconnaissance, qui vous convînt et qui fût assortie à toutes celles que j'ai dans le cœur, pour le bien que vous venez de faire au pauvre petit Bernard. Vous en serez content ; c'est un bon sujet : il répondra par son zèle à toutes vos bontés. Soyez persuadé, s'il vous plaît, que vous n'obligez pas une ingrate. . . . Ma grand'mère disait en pareil cas, que, quand on était obligé à quelqu'un à un certain point, il n'y avait que l'ingratitude qui pût tirer d'affaire. Je ne me sens point encore cette manière de penser à votre égard. Madame votre sœur est aimable au dernier point ; elle se conduit très-bien : elle a bien des devoirs à remplir, et s'en acquitte : ce n'est pas

toujours ce qui plairait à son âge. . . . Elle me fait l'honneur de venir quelquefois passer ses soirées avec moi, et il ne paraît pas alors qu'elle désire d'être mieux. Le monde, la bonne compagnie, la perfectionneront. Elle est fort aimée dans sa famille. . . . En tout, c'est une fort jolie femme, et le temps manifestera les qualités solides dont je la crois pourvue. Vous savez combien je suis à elle et à vous. . . .

Au même.

28 Février, 1737.

C'est une vraie curiosité, et une grande rareté que de voir un homme heureux. En voilà un de votre façon, Monsieur : dites-moi si ce n'est pas une grande satisfaction de disposer ainsi de l'âme d'un mortel. Je ne cesse de vous louer et de vous remercier. J'ai baisé ce matin deux plus jolies joues que les vôtres, ne vous en déplaît. . . . Cette aimable sœur était à sa toilette. Bernard lui a fait sa révérence, et a pris une première idée du portrait qu'il fera d'elle, aussitôt qu'il aura fini vos ouvrages. . . . On m'annonce le petit peintre parti : je comptais lui donner cette lettre ; il me semble qu'elle ne vaut plus rien par la poste : elle ira pourtant, et moi à vèpres. Adieu, Monsieur.

MODÈLES DE LETTRES SÉRIEUSES.

N.B.—Sous cette dénomination sont comprises non-seulement les lettres qui contiennent des réflexions morales, mais toutes celles dont le sujet est grave sans être triste. Telles sont les lettres que l'on écrit exprès pour demander ou donner des conseils, pour exprimer des regrets, des reproches, ou des excuses, pour recommander une personne, exposer une affaire, solliciter une grâce, etc. Le plus ou moins de sérieux dépend de l'importance du sujet et du caractère de la personne à qui l'on écrit. Dans tous les cas, il ne suffit pas que la raison domine dans ces lettres ; l'urbanité, la modestie, la simplicité, une extrême délicatesse, en font le principal mérite.

Madame de Sévigné à M. de Bussy.

Paris, 3 Avril, 1681

J'apprends, mon cher cousin, que ma nièce ne se porte pas bien ; c'est qu'on ne peut pas être heureux en ce monde : ce sont des compensations de la Providence, afin que tout soit égal, ou qu'au moins les plus heureux puissent comprendre, par un peu de chagrin et de douleur, ce que souffrent ceux qui en sont accablés. Le Père Bourdaloue nous fit l'autre jour un sermon contre la prudence humaine, où il démontra combien elle est soumise à l'ordre de la Providence, et qu'il n'y a que celle du salut que Dieu nous donne lui-même, qui soit estimable. Cela console et fait qu'on se soumet plus doucement à sa mauvaise fortune ; la vie est courte, c'est bientôt fait : le fleuve qui nous entraîne est si rapide, qu'à peine pouvons-nous y paraître. Voilà des moralités conformes au chagrin que j'ai toujours quand je vois que, hors vous, tout le monde s'élève. Adieu, mon cher cousin, adieu, mon aimable nièce : aimez-moi et me mandez de vos nouvelles.

Mme. de Sévigné à Mme. de Grignan.

Vous savez, ma chère fille, que je suis toujours un peu entêtée de mes lectures : ceux à qui j'en parle, ont intérêt que je lise de bons livres. Celui dont il s'agit présentement, c'est cette *Morale de Nicole*. Il y a un traité sur les moyens d'entretenir la paix avec les hommes, qui me ravit : je n'ai jamais rien vu de plus utile, ni si plein d'esprit et de lumière. Si vous ne l'avez pas lu, lisez-le, et si vous l'avez lu, relisez-le avec une nouvelle attention. . . . Vous savez que je ne puis souffrir que les vieilles gens disent, je suis trop vieux pour me corriger ; je pardonnerais plutôt aux jeunes gens de dire, je suis trop jeune. La jeunesse est si aimable qu'il faudrait l'adorer, si l'âme et l'esprit étaient aussi parfaits que le corps ; mais quand on n'est plus jeune, c'est alors qu'il faut se perfectionner, et tâcher de regagner, par les bonnes qualités, ce que l'on perd du côté des qualités agréables. . . .

La Providence nous conduit avec tant de bonté dans tous les temps différens de notre vie, que nous ne le sentons presque pas. Cette perte va doucement ; elle est imperceptible : c'est l'aiguille du cadran, que nous ne voyons pas aller. Si à vingt ans on nous faisait voir dans un miroir le visage que nous aurons à soixante, nous tomberions à la renverse, et nous aurions peur de notre figure ! mais c'est jour à jour que nous avançons. Nous sommes aujourd'hui comme hier, et demain comme aujourd'hui : ainsi nous avançons sans le sentir, et c'est un miracle de cette Providence que j'adore, etc.

Mme. de Maintenon à M. de Saint-Méxant.

Si j'avais contribué au mérite de Mademoiselle votre fille, Monsieur, vous auriez raison de me remercier ; car je suis persuadée qu'elle vous sera d'une grande consolation tout le reste de votre vie. Sa sagesse passe son âge, et sa piété est si solide, que je crois qu'elle résistera à tout ce qu'elle va voir et entendre de la corruption du monde. Elle est douce, polie, et sait vivre ; elle est gaie, complaisante ; et en vérité, Monsieur, je ne lui connais point de défaut. Si la vertu faisait l'établissement des filles, elle en aurait un fort grand, et saurait bien en remplir les obligations. . . . Ne regardez pas ce que je vous dis, Monsieur, comme des flatteries, mais comme des vérités que je suis ravie de vous dire, par le plaisir qu'elles doivent vous faire.

A Monsieur de Villette.

Versailles, 16 Juillet, 1684.

Je viens de recevoir votre lettre du 9 de ce mois, et j'ai fort grondé votre fille de ce qu'elle ne vous écrivait pas. C'est une paresse inouïe. Elle vous aime, et ne peut vous écrire ; elle a le toucher admirable pour le clavecin, et ne peut jouer : elle a très-bonne grâce pour la danse, et ne peut se remuer : elle a la prononciation excellente pour l'Espagnol, et ne le parle jamais. C'est un prodige que son esprit, sa vivacité, son insensibilité, et son indolence. Je l'ai toujours auprès de moi, je l'accable de présens, de plaisirs, de réprimandes,

et de caresses ; j'essaie tout. Elle n'écrit pas plus à sa mère qu'à vous : cela me fait trembler pour son cœur. Son frère aîné a le cœur fait comme le vôtre : et il irait loin s'il avait autant d'esprit que de courage. Le cadet est très-délicat, un peu trop occupé de sa personne ; du reste de très-bonnes mœurs, chéri de tous ceux qui le connaissent. On me demande tous les jours votre fille : je ne m'éblouirai pas pour elle : je la marierai selon mon goût, puisque vous me l'avez donnée. . . .

A Madame de Caylus, quelques jours après son mariage, en 1686.

Je suis fort aise de votre bonheur, ma chère nièce, et je ferai tout ce qui me sera possible pour y contribuer. Je m'en tiendrai bien récompensée, si vous avez du mérite, et si vous vivez avec Monsieur de Caylus, comme vous le devez, et avec Madame votre belle-mère ; je suis persuadée de sa bonté, mais je crains que vous n'en abusiez par votre grande jeunesse. Mandez-moi un peu la disposition de vos journées, et ne m'écrivez point pour me faire des complimens. Je vous croirai reconnaissante, si vous faites honneur à l'éducation que vous avez reçue : il n'y a que cet endroit là qui puisse me satisfaire. Faites bien entendre raison à M. de Caylus sur la difficulté qu'il y a de m'aborder ; il me trouvera toujours quand je pourrai lui être bonne à quelque chose. Mille complimens, je vous prie, à Madame la Marquise de Caylus. Pour vous, je vous embrasse de tout mon cœur.

A Madame d'Havrincourt.

Vous n'avez à présent, ma chère fille, que deux choses à faire : servir Dieu, et plaire à votre mari. Prodiguez-lui vos complaisances : entrez dans toutes ses fantaisies ; souffrez même ses bisarreries, et qu'il n'ait jamais à souffrir des vôtres. S'il est jaloux, ne voyez personne ; s'il vous veut dans le grand monde, mettez-vous-y toujours avec la modération que la vertu demande. . . . N'oubliez rien pour faire de vos enfans de véritables chrétiens : rendez-leur l'éducation que vous avez reçue, et préparez-vous à tous les chagrins qu'ils vous donneront par la suite. . . . Aimez l'ouvrage, la solitude, et ces réflexions qu'il faut faire de temps en temps sur soi-même pour se connaître et se corriger. N'ayez point de hauteur ; soyez ferme et douce dans votre domestique. Ne donnez jamais dans le ridicule des modes ; la bienséance veut que vous les suiviez, et la modestie veut que vous ne les suiviez que de loin. . . . Enfin, ma chère fille, soyez une bonne chrétienne, une bonne femme, une bonne mère ; et vos devoirs seront remplis, votre réputation bien établie, et votre salut assuré.

La Duchesse de Mantoue à Mme. de Maintenon.

Vincennes, 23 Mai, 1709.

J'ose me flatter, Madame, que vous daignerez m'honorer de vos avis, sans lesquels je serais fort à plaindre. Je suis jeune, par conséquent sans expérience : je ferai des fautes, et elles seront re-

marquées ; j'ai donc besoin d'être conduite, et j'ai recours à l'amitié que vous m'avez fait l'honneur de me témoigner. Je vous supplie de m'avertir et de me redresser, si par malheur il m'arrive de faire quelque chose qui ne soit pas absolument de votre goût. . . . Pardonnez mes importunités à la confiance que j'ai en vous ; attribuez-les, s'il vous plaît, à l'envie que j'ai de vous voir contente de ma conduite, et que vous soyez persuadée de la tendre vénération avec laquelle je suis. . . .

Mme. de Lambert à M. de Sacy.

(Sur la Mort de Mgr. le Duc de Bourgogne.)

Quel événement, Monsieur ! Comment ceux qui l'ont vu ont-ils pu le soutenir ? Moi qui ne fais qu'en entendre le récit, j'en suis accablée de douleur. Je viens d'écrire à M. de Fénélon : quelle perte pour lui et pour ses amis ! que n'attendait-on pas d'un Prince élevé dans des maximes si pures, si bien instruit des justes bornes qu'on doit mettre à l'autorité, qui n'aurait usé de la puissance que pour faire du bien. . . . digne enfin de commander aux hommes, parce qu'il savait obéir à Dieu.

Je m'occupe de ses vertus et de nos malheurs ; je ne sais si c'est pour me consoler ou pour m'affliger : la douleur trouve quelquefois de la douceur dans son excès. . . . Il croyait que la religion est le premier bonheur du monde ; il mettait la délicatesse et la bienséance dans les bonnes mœurs. Qui se connaissait mieux que lui en vraie gloire ? Il la faisait consister à rendre les hommes heureux. . . .

Mais que ne perdez-vous pas en particulier, mon cher de Sacy ! je vais vous apprendre un fait qui vous regarde, et que peut-être vous ne savez pas. J'avais auprès du Prince un ami qui, pénétré de ses vertus, m'en parlait souvent. Il m'a dit qu'un jour, en sortant de son cabinet où il avait lu votre *Traité de l'Amitié*, il lui dit : " Je viens de lire un livre qui m'a fait sentir le malheur de notre état. Nous ne pouvons espérer d'avoir des amis, il faut renoncer au plus doux sentiment de la vie. . ." Le Prince seul n'aurait pas monté sur le trône, mais l'homme chrétien ; les vertus allaient y régner avec lui. . . . Des espérances si flatteuses ont disparu ! Le Ciel n'a fait que nous le prêter et le retirer. Nous n'en étions pas dignes, etc. etc.

A M. de Fénelon.

Je n'aurais jamais consenti, Monseigneur, que M. de Sacy vous eût montré les occupations de mon loisir, si ce n'était vous mettre sous les yeux vos principes et les sentimens que j'ai pris dans vos ouvrages. J'ai trouvé dans *Télémaque* les préceptes que j'ai donnés à mon fils, et dans *l'Education des Filles*, les conseils que j'ai donnés à la mienne. Je n'ai de mérite que d'avoir su choisir mon maître et mes modèles. . . . Quel danger, Monseigneur, pour l'amour-propre que des louanges qui viennent de vous. Je les tournerai en préceptes ; elles m'apprennent ce que je dois être pour mériter une estime qui ferait la récompense des plus grandes vertus. Nous sommes ici dans une société très-unie sur la

sorte d'admiration que nous avons pour vous. Combien de fois, dans nos projets de plaisirs, nous nous sommes promis de vous aller porter nos respects ! Pour moi, je n'aurais pas de plus grande joie que de vous assurer combien je vous honore et à quel point je suis,

Monseigneur,

Votre très-humble

et très-obéissante servante,

La Marquise DE LAMBERT.

MODÈLES DE LETTRES BADINES.

N.B.—Ce titre ne convient qu'aux Lettres où le ton badin se continue jusqu'au bout. Pour le soutenir agréablement il faut de l'esprit ; et pour se le permettre, il faut bien connaître l'humeur et la position des personnes à qui l'on s'adresse. Ce genre de lettres admet tous les styles, mais les sarcasmes amers, les plaisanteries grossières, les traits satiriques, en sont bannis, comme ils doivent l'être de toute composition épistolaire.

Mme. de Sévigné à M. de Coulanges.

Quand vous m'écrivez, mon cher cousin, j'en ai une joie sensible. Vos lettres sont agréables comme vous : on les lit avec un plaisir qui se répand partout. Quand vous ne m'écrivez pas, je ne gronde pas, je ne boude pas ; je dis, mon cousin est dans quelque pays enchanté ; on aura sans doute enlevé mon pauvre cousin : et j'attends avec patience le retour de votre amitié ; car le moyen que vous ne m'aimiez plus ; c'est la première chose que vous avez faite, quand vous avez commencé d'ouvrir les yeux ;

et c'est moi qui ai commencé la mode de vous aimer et de vous trouver aimable. Une amitié si bien conditionnée ne craint point les injures du temps, etc.

Mon cher Coulanges, hélas ! vous avez la goutte au pied, au coude, au genou. Cette douleur n'aura pas grand chemin à faire pour tenir toute votre petite personne. Quoi, vous criez, vous vous plaignez, vous ne dormez plus, vous ne buvez plus, vous ne chantez plus, vous ne riez plus ? Quoi, la joie et vous, ce n'est plus la même chose ? Cette pensée me fait pleurer ; mais pendant que je pleure, vous êtes guéri : je l'espère et je le souhaite.

J'ai reçu plusieurs de vos lettres, mon cher cousin ; il n'y en a point de perdue. Ce serait grand dommage : elles ont toutes leur mérite particulier, et font la joie de notre société. Ce que vous mettez pour adresse sur la dernière, en nous disant adieu, ne vous a brouillé avec personne. *Au Château Royal de Grignan* ; cette adresse frappe, et donne tout au moins le plaisir de croire que, dans le nombre des beautés dont votre imagination est remplie, celle de ce château, qui n'est pas commune, y conserve sa place. . . . Mais, puisque nous y sommes, parlons un peu de la cruelle et continuelle chère que l'on y fait, surtout en ce temps-ci ; ce ne sont pourtant que les mêmes choses que l'on mange partout : des perdreaux, cela est commun, mais tous nourris de thym et de marjolaine. J'en dis autant de nos cailles grasses, et des tourterelles parfaites aussi : pour les melons, les figues,

et les muscats, c'est une chose étrange : si nous voulions, par quelque bizarre fantaisie, trouver un mauvais melon, nous serions obligés de le faire venir de Paris ; il ne s'en trouve point ici : les figues blanches et sucrées, les muscats comme des grains d'ambre que l'on peut croquer. Mon cher cousin, quelle vie ! vous la connaissez. . . . Voyez dans quelle sorte de détails je me suis jetée ; c'est le hasard qui conduit nos plumes. Cette liberté est assez commode : on ne va pas chercher loin le sujet de ses lettres. Tout ce qui est ici vous aime et vous embrasse, chacun au *prorata* de ce qui lui convient, et moi plus que tous.

De la même, à M. de Pomponne.

Il faut que je vous conte une historiette qui est très-vraie, et qui vous divertira. Le Roi se mêle depuis peu de faire des vers : il fit l'autre jour un petit madrigal que lui-même ne trouva pas fort joli. Un matin, il dit au Maréchal de Grammont ; lisez, je vous prie, ce petit madrigal, et voyez si vous en avez jamais vu un si impertinent : parce qu'on sait que depuis peu j'aime les vers, on m'en apporte de toutes les façons. Le Maréchal, après avoir lu, dit au Roi ; Sire, Votre Majesté juge divinement bien de toutes choses : il est vrai que voilà le plus sot et le plus ridicule madrigal que j'aie jamais lu. Le Roi se mit à rire, et lui dit : N'est-il pas vrai que celui qui l'a fait est bien fat ?—Sire, il n'y a pas moyen de lui donner un autre nom.—

Oh ! bien, dit le Roi, je suis ravi que vous m'en ayez parlé si bonnement : c'est moi qui l'ai fait.— Ah ! Sire, quelle trahison ! que Votre Majesté me le rende, je l'ai lu brusquement.—Non, monsieur le Maréchal, les premiers sentimens sont toujours les plus naturels. Le Roi a fort ri de cette folie, et tout le monde trouve que voilà la plus cruelle petite chose qu'on puisse faire à un vieux courtisan.

Mme. de Coulanges à Mme. de Sévigné.

Il est minuit ; c'est une raison pour ne point écrire : mais j'ai promis de répondre à votre aimable lettre ; voici ce qui m'a empêchée de le faire plutôt. Monsieur de la Rochefoucauld a passé la journée avec moi : je lui ai fait voir Madame du Frenoy ; il en est éperdu. Oh ! Je ne veux pas oublier ce qui m'arriva ce matin. On vint me dire, voilà le laquais de Madame de Thianges. J'ordonnai qu'on le fît entrer. “ Madame, c'est de la part de Madame de Thianges qui vous prie de lui envoyer la lettre *du cheval* de Madame de Sévigné, et celle *de la prairie*.” Je dis au laquais que je les porterais moi-même à sa maîtresse, et je m'en suis défaite. . . . Vos lettres font tout le bruit qu'elles méritent, comme vous voyez ; il est certain qu'elles sont délicieuses, et vous êtes comme vos lettres. Adieu, ma très-aimable.

Mme. de Caylus à Mme. de Maintenon.

C'est un délice de se lever matin. Je regarde par ma fenêtre tout mon empire, et je m'enorgueil-

lis de voir sous mes lois douze poules, un coq, huit poussins, une cave que je transforme en laiterie, une vache qui pâit à l'entrée du grand jardin. . . . Mon fils est arrivé, plus grand, plus noir, plus rouge, que vous ne sauriez imaginer. Je suis bien contente des sentimens qu'il m'a montrés. Le pauvre enfant voulait aller vous voir à Saint-Cyr : il croit qu'il n'y a qu'à se présenter, et ne sait pas que, chez vous, la solitude est encore plus impénétrable que la cour. . . . Mmes. d'Elbeuf, de Mailly, de Pompadour, de Remiremont, d'Epinoy, me demandent de vos nouvelles avec autant d'empressement que si vous étiez encore reine de l'univers. Vous devez, ma chère tante, louer un peu ma soumission de ne pas envoyer tous les jours à Saint-Cyr. . . . Je n'entends pas dire sans envie que vous êtes sortie à six chevaux, et que vous avez été voir nos amis. Peut-être même vous serez-vous mise hors d'état d'accepter aucune proposition. Mon appartement est pourtant le plus frais ; nous avons des joueuses à choisir. Ordonnez, et par grâce, donnez un peu plus d'exercice à la surintendante de vos plaisirs. Ma charge dépérit tous les jours entre mes mains ; ce qui est aussi triste qu'humiliant. . . .

*Mme. de Simiane à M. D * * *.*

C'est un tableau que tout ce que vous nous dites du pays où vous êtes, Monsieur : il me semble que j'y suis : gens affairés de rien ; gens parlant beaucoup et ne disant rien ; gens affectueux qui ne

sentent rien ; gens écoutant qui n'entendent rien ; gens fort aimables qu'il ne faut pas aimer ; gens fort sociables qu'il faut quitter bientôt, oui, Monsieur, pour venir commercer avec des gens simples et rustres, si vous voulez, mais francs et sincères, et qui désirent beaucoup votre retour. J'ai été charmée de la pension de notre pauvre Comtesse ; je m'imagine que vous n'y avez pas nui : car vous êtes un bon ami, Monsieur, sans faire semblant de rien... Voici bientôt le temps de *Bélombre* ; qu'il m'occuperait agréablement s'il n'y manquait rien ! Mais, hélas ! adieu, Monsieur ; regrettez-nous la centième partie de ce que nous vous regrettons. Je suis chargée de vous en assurer de la part de toute notre société.

Mme. de Montmorency à M. de Bussy.

Paris, 28 Nov. 1667.

J'ai été bien surprise, Monsieur, d'apprendre que vous vous plaigniez de la manière dont j'avais reçu votre dernière visite. Peut-être ne croirez-vous pas ce que je vais vous dire, mais assurément je ne vous ai pas reconnu. Le laquais qui vint vous annoncer, nomma *le Comte du Plessis*. Comme je vous voyais à contre-jour, cela m'empêcha de vous reconnaître. J'avoue que vous deviez en être surpris ; mais n'ai-je pas raison de me plaindre de vous, de n'avoir pas dit un seul mot : car j'aurais reconnu votre esprit bien mieux que votre visage. M. de Bouillon qui était chez moi, vous méconnut aussi ; quand vous fûtes sorti, nous cherchâmes une heure

qui pouvait être ce *Comte du Plessis*, sans pouvoir le deviner. Mais ce qui est plaisant, c'est que dans le temps même que je vous recevais si mal, j'avais envoyé un laquais chez vous, vous faire des reproches d'être si long-temps sans me voir. J'ai conté cette aventure à M. et Mme. de Louvois, qui en ont bien ri. Revenez vite, Monsieur ; car je veux réparer ma sottise, et je ne puis souffrir que vous me soupçonniez d'avoir été si ridicule que je l'aurais été, si j'avais reçu Monsieur de Bussy, comme un Monsieur *du Plessis* que je ne connais point.

Paris, 12 Avril, 1668.

C'est à moi à vous gronder, Monsieur le Comte ; j'ai été malade, et je n'ai pas ouï parler de vous. Vous serez bien heureux, si je fais quitte à quitte. J'accepte le parti que vous m'offrez, de vous mander des nouvelles et de recevoir vos raisons. M. de Duras épouse Mlle. de Ventadour : le Roi lui a donné le titre de duc—Le prince d'Epinoÿ a épousé la troisième fille de Madame de Rohan.—Le Roi et sa noble Cour sont à Versailles, les comédiens Français, Italiens, et toute la symphonie du monde a suivi.—La paix est signée : je ne puis finir ma gazette par un plus bel endroit.

1 Déc. 1669.

Dites-moi, je vous prie, Monsieur, pourquoi je n'ai plus de vos nouvelles, et pourquoi vous cessez de m'écrire dans un temps où je soutiens que mes lettres vous amuseraient, puisque le retour de tout le monde me fournit ample matière ? Je me préparais à faire mon devoir mieux que jamais ; cependant je n'en-

tends pas plus parler de vous que si vous étiez à la Chine. Je vous ai écrit la dernière. Enfin, de quelque côté que je regarde votre silence, je ne puis le comprendre, et je ne saurais le souffrir. Votre cousin le duc d'Aumont épouse Mlle. de Tercy. A propos de cela, la Maréchale de la Motte, sa mère, me parut, l'autre jour, fort de vos amies. Il n'y a sorte de bien qu'elle ne dise de vous, et de bonheurs qu'elle ne vous souhaite. Pour moi je n'ai pas le courage de vous dire des douceurs aujourd'hui ; je suis trop en colère.

Mme. de Lambert à M. de la Motte.

Sceaux, 20 Sept., 1726.

Quoi ! un style figuré, de l'ironie ! Vous n'y songez pas, Monsieur : je suis devenue si simple que j'aurais pris vos louanges pour des injures, si son Altesse (la Duchesse du Maine) ne m'avait détrompée. . . . Votre lettre nous a procuré une dissertation charmante sur le goût. Quelqu'un n'entendait pas bien ce que vous dites de M. de Fontenelle, " qu'il avait mis le goût en principes ! " Son Altesse Sérénissime a bien voulu nous le mettre au net. Le goût qui tient aux arts, nous a-t-elle dit, et qui en fait la perfection, peut être mis en principes, parce qu'il se forme sur l'expérience ; mais pour ce goût qui tient aux sensations, aux sentimens, et qui vient de la disposition des organes, il est purement machinal, indépendant de tout raisonnement. . . . A propos, Monsieur, il y a longtemps que je dois une vengeance à notre sexe

contre vous autres savans. C'est la Princesse qui va servir ma vengeance. A peine nous passez-vous un peu d'imagination et quelque lueur d'esprit ; mais je vous montre une Princesse qui réunit en elle tous les talens, esprit profond, géométrique et conséquent, esprit fin, délicat, lumineux : enfin, je vous présente en réalité ce que Saint-Evremond ne nous a donné qu'en idée. Vous savez que quand il a voulu nous donner un modèle de perfection, il l'a plutôt placé sur une femme que sur un homme : J'ai cru, dit-il, plus aisé de trouver dans les femmes la solidité des hommes, que dans les hommes les agrémens des femmes. Voilà une grande autorité pour nous. Vous croyez que son Altesse ne viendra pas à nos Mardis ? Elle y viendra, Monsieur, pour notre gloire et votre confusion. Vous y verrez une Princesse dont la dignité du rang a passé jusqu'au caractère, et qui ne fait jamais sentir sa supériorité ; ce qui fait qu'on la lui pardonne. Quand vous joindrez à tout cela des grâces, une conversation fine, cette joie qui anime, cet enjouement qui n'écarte point le sérieux, quel sera votre respect ! Enfin, quand j'aurai satisfait mon amour-propre, par ma vengeance, je vous en aimerai quatre fois davantage. En attendant, Monsieur, je vous honore et je vous aime assez raisonnablement.

Au même, par la Duchesse du Maine.

Je commence par vous dire, Monsieur, que je ne vous écris point. Je crois qu'il est bon que je prenne cette précaution, de crainte que vous ne vous y trompiez, et que vous ne preniez ceci pour une réponse. Voici la raison qui m'empêche de vous écrire. Mme. de Lambert vous a fait un portrait de moi, auquel je suis bien aise que vous croyiez que je ressemble ; ainsi, je dois prendre le parti de me taire, et de la laisser parler. Je ne vous dirai donc point que, pour la première fois de sa vie, Madame de Lambert s'est trompée ; qu'elle m'a peinte comme elle voudrait que je fusse, et non comme je suis en effet ; que lorsqu'elle vous reproche d'avoir employé avec elle l'ironie, elle se venge, en se servant avec vous de l'hyperbole la plus outrée ; qu'elle prouve bien que le goût ne peut être réduit en principes, puisque le sien la trompe si fort, et lui fait voir les choses si différentes de ce qu'elles sont. Je ne vous dis rien de tout cela ; au contraire, je vous prie de croire tout ce que Mme. de Lambert vous dit de moi. Certainement, je ne vous désabuserai pas, ou du moins ce sera le plus tard que je pourrai. . . . Je ne sais si je lui dois savoir gré de ce qu'elle dit de moi. Elle me met dans l'impossibilité de vanter son discernement, sa justesse d'esprit, sa façon d'écrire, et tant d'autres talens, qu'autrefois je pouvais louer tout à mon aise ; elle me force à renoncer au commerce de tant de gens de mérite qui composent ses as-

semblées ; elle me réduit à ne pouvoir écrire ni parler ; en un mot, en voulant me rendre une personne universelle, il se trouve qu'elle m'anéantit. Cependant je ne puis me résoudre à me priver de vos lettres. Ecrivez, Monsieur, et Madame de Lambert vous répondra.

Mme. la Duchesse du Maine, à Mme. de Lambert.

Il s'est fait une terrible métamorphose en moi depuis votre absence, Madame ; je ne raisonne plus, je n'écris plus, je crois même que je ne pense plus. C'est à présent que je puis dire avec vérité que je suis rentrée dans le néant. J'avais raison de craindre que la forme sous laquelle vous me faisiez paraître, n'eût rien de réel. Mon pauvre esprit était comme ces cadavres qui paraissent des beautés admirables, tant qu'un art magique les anime, et qui ne sont plus que des squelettes, sitôt que le charme est fini. Je suis précisément comme ces gens qui sortent d'un sommeil, pendant lequel ils croyaient avoir des richesses en abondance ; et qui sont au désespoir à leur réveil de se trouver aussi pauvres qu'auparavant. En vérité, Madame, il y aurait de la cruauté à me laisser trop longtemps dans cette situation ; je ne pourrais m'en prendre qu'à vous de tous les dégoûts que m'attirerait le changement qui s'est fait en moi. . . . Revenez donc, Madame, si vous ne voulez pas me causer toute sorte de malheurs. Venez me faire reparaître telle qu'on me voyait par la vertu de vos enchantemens, etc.

MODÈLES DE LETTRES DESCRIPTIVES,

De Nouvelles publiques, et d'Événemens particuliers.

N.B.—Le style des lettres dans lesquelles on fait des descriptions, peut être soigné, fleuri, avoir un certain éclat, pourvu que l'art n'y paraisse point. Celui des lettres de nouvelles doit être léger ou grave, selon les choses qu'on raconte ; et lorsque nous informons nos amis de ce qui nous concerne particulièrement, soyons sincères, modestes et courts ; mais qu'il y ait toujours de la chaleur et de la rapidité dans nos récits. C'est surtout dans ces trois sortes de lettres que se manifeste le vrai talent d'écrire.

Madame de Sévigné à Madame de Grignan.

Paris, 20 Février, 1671.

Je vous avoue, ma chère fille, que j'ai une envie extraordinaire de savoir de vos nouvelles. Songez que je n'en ai point eu depuis *La Palice* ; je ne sais rien du reste de votre voyage jusqu'à Lyon, ni de votre route jusqu'en Provence. Je suis bien assurée qu'il me viendra des lettres ; mais je les attends, je ne les ai point ; il faut se consoler en vous écrivant. Vous saurez qu'avant-hier au soir, après être revenue de chez M. de Coulanges, où nous faisons nos paquets les jours d'ordinaire, je songeai à me coucher. A trois heures après minuit j'entendis crier au voleur, au feu ; et ces cris si près de moi, si redoublés, que je ne doutai point que ce ne fût ici ; je crus même entendre qu'on parlait de ma pauvre petite-fille. Je me levai sans lumière, avec un tremblement qui m'empêchait quasi de me soutenir. Je courus à son appartement qui est le vôtre ; je trouvai tout dans une grande tranquillité ; mais je vis la maison de *Guitaut* tout

en feu. Les flammes passaient par dessus la maison de Madame de *Vauvineux* : on voyait dans nos cours une clarté qui faisait horreur ; c'était des cris, c'était une confusion, un bruit épouvantable, des poutres et des solives qui tombaient. Je fis ouvrir ma porte, j'envoyai mes gens au secours : M. de *Guitaut* m'envoya une cassette de ce qu'il a de plus précieux ; je la mis dans mon cabinet ; et puis je voulus aller dans la rue ; j'y trouvai M. et Mme. de *Guitaut* presque nus, Mme. de *Vauvineux*, l'Ambassadeur de Venise, la petite *Vauvineux*, qu'on portait toute endormie chez l'ambassadeur, plusieurs meubles et vaisselles d'argent qu'on sauvait de chez eux. Pour moi, j'étais comme dans une île ; mais j'avais grande pitié de mes pauvres voisins. Le feu était si allumé qu'on n'osait en approcher, et l'on n'espérait la fin de l'embrâsement qu'avec la fin de la maison de ce pauvre *Guitaut*. Il faisait pitié ; il voulait aller sauver sa mère qui brûlait au troisième étage : sa femme s'attachait à lui et le retenait avec violence : il était entre la douleur de ne pas secourir sa mère et la crainte de blesser sa femme grosse de cinq mois : enfin il me pria de retenir sa femme ; je le fis : il trouva que sa mère avait passé au travers de la flamme et qu'elle était sauvée : il voulut aller retirer quelques papiers : il ne put approcher du lieu où ils étaient ; enfin il revint à nous dans cette rue où j'avais fait asseoir sa femme : des Capucins pleins de charité et d'adresse, travaillèrent si bien qu'ils coupèrent le feu. On jeta de l'eau sur le reste de l'embrâse-

ment qui cessa, après que le premier et le second étage, à main droite du salon, eurent été absolument consumés. On appela bonheur ce qui restait de la maison, quoiqu'il y ait pour *Guitaut* plus de dix mille écus de perte. . . . Vous n'allez demander comment le feu s'était mis à cette maison ; on n'en sait rien : il n'y en avait point dans l'appartement où il a pris ; mais si on avait pu rire dans une si triste occasion, quels portraits n'aurait-on pas fait de l'état où nous étions tous ? *Guitaut* en chemise, avec des chausses ; sa femme nu-jambes, ayant perdu une de ses pantoufles ; Madame de Vauvineux en petite jupe ; tous les valets, tous les voisins en bonnets de nuit. . . . Je prie *Derville* de faire tous les soirs une ronde, pour voir si le feu est éteint par tout : on ne saurait avoir trop de précautions pour éviter ce malheur.

Paris, 20 Juin, 1675.

Je ne puis songer, sans une extrême émotion, à l'état où j'apprends que vous avez été. . . le péril extrême où se trouve mon fils, la guerre qui s'échauffe tous les jours, les courriers qui n'apportent plus que la mort de quelqu'un de nos amis, la crainte des mauvaises nouvelles, et la curiosité qu'on a de les apprendre, l'inconcevable état de ma tante, et l'envie que j'ai de vous voir, tout cela me fait mener une vie si contraire à mon humeur et à mon tempérament qu'en vérité il faut que j'aie une bonne santé pour y résister. Vous n'avez jamais vu Paris comme il est ; tout le monde pleure ou craint de pleurer. L'esprit tourne à la pauvre Madame

de Nogent. Mme. de Longueville fait fendre le cœur ; je ne l'ai pas vue, mais voici ce que j'en sais. Mlle. Desvertus était retournée depuis deux jours à Port-Royal. On est allé la quérir. Dès qu'elle parut, ah ! Mademoiselle, s'écrie Mme. de Longueville, comment se porte mon frère ? Sa pensée n'osa pas aller plus loin.—Madame, il se porte bien de sa blessure : il y a eu un combat.—Et mon fils ?—On ne lui répondit rien.—Ah ! Mademoiselle ! mon fils ! mon cher enfant ! répondez-moi, est-il mort ?—Madame, je n'ai point de paroles pour vous répondre.—Ah ! mon cher fils ! est-il mort sur le champ ? n'a-t-il pas eu un seul moment ? ah ! quel sacrifice ! et là-dessus elle tombe sur son lit ; et tout ce que la plus vive douleur peut faire, par des convulsions, des évanouissemens, un silence mortel, des larmes amères, des plaintes tendres et pitoyables, elle a tout éprouvé. . . . Un courrier d'hier au soir apporta la mort du Comte du Plessis lorsqu'il faisait faire un pont. M. de Turenne assiège Arnheim. Ah, que ce beaux commencemens seront suivis d'une fin tragique pour bien des gens ! Dieu conserve mon fils ! il n'a pas été de ce passage du Rhin ; mais la campagne n'est point finie. . . .

Mme. de Sévigné à M. de Grignan.

Paris, 31 Juillet, 1675.

C'est à vous que je m'adresse, mon cher Comte, pour vous écrire une des plus fâcheuses pertes qui pût arriver en France ; c'est celle de

M. de Turenne, dont je suis sûre que vous serez aussi touché et aussi désolé que nous le sommes ici. Cette nouvelle arriva Lundi à Versailles. Le Roi en a été affligé, comme on doit l'être de la mort du plus grand capitaine et du plus honnête homme du monde. Toute la cour fût en larmes : On était près d'aller se divertir à Fontainebleau ; tout a été rompu. Jamais homme n'a été regretté si sincèrement : tout ce quartier où il a logé, et tout Paris, et tout le peuple, étaient dans le trouble et dans l'émotion. Chacun parlait et s'attroupait pour regretter ce héros. . . . Après trois mois d'une conduite toute miraculeuse, et que les gens du métier ne se lassent pas d'admirer, il avait le plaisir de voir décamper l'armée des ennemis devant lui ; et le 27, qui était Samedi, il alla sur une petite hauteur pour observer leur marche. . . . On tire à l'aventure un malheureux coup de canon qui le coupe par le milieu du corps, et vous pouvez penser les cris et les pleurs de cette armée. . . . Jamais un homme n'a été si près d'être parfait ; plus on le connaissait, plus on l'aimait et plus on le regrette. Adieu, Monsieur et Madame, je vous embrasse mille fois. Je vous plains de n'avoir personne à qui parler de cette grande nouvelle ; il est naturel de communiquer tout ce qu'on pense là-dessus.

A Madame de Grignan.

Paris, 2 Août, 1675.

Je pense toujours, ma fille, à l'étonnement et à la douleur que vous aurez de la mort de M. de

Turenne. On dit que les soldats faisaient des cris qui s'entendaient de deux lieues. Nulle considération ne pouvaient les retenir ; ils criaient qu'on les menât au combat, qu'ils voulaient venger la mort de leur Général, de leur père. . . . Ceci est d'un gentilhomme qui était à M. de Turenne, et qui est venu parler au Roi ; il a toujours été baigné de larmes, en racontant les détails de la mort de son maître. M. de Turenne reçut le coup au travers du corps ; vous pouvez penser s'il tomba de cheval, et s'il mourut ; cependant le reste des esprits fit qu'il se traîna la longueur d'un pas, que même il serra la main par convulsions ; et puis on jeta un manteau sur son corps.

Notre Cardinal sera sensiblement touché de cette perte. Il me semble, ma fille, que vous ne vous laissez point d'en entendre parler. Nous sommes convenus qu'il y a des choses dont on ne peut savoir trop de détails. . . . Adieu, ma chère enfant ; je vous aime si passionnément, que si quelqu'un souhaitait mon amitié, il devrait être content que je l'aimasse seulement autant que j'aime votre portrait.

Vendredi, 9 Août, 1675.

Comme je ne vous écrivis qu'un petit billet Mercredi, j'oubliai plusieurs choses que j'avais à vous dire. . . . Voilà donc nos pauvres amis qui ont repassé le Rhin fort heureusement, fort à loisir, et après avoir battu les ennemis : c'est une gloire bien complète pour M. de Lorges. Il a eu un cheval tué sous lui d'un coup de canon qui lui passa entre

les jambes. Nous avons perdu Vaubrun dans cette action. La perte des ennemis a été grande : ils ont eu, de leur aveu, quatre mille hommes de tués et nous n'en avons eu que sept ou huit cents. Le Duc de Sault, et le Chevalier de Grignan se sont distingués à la tête de leur cavalerie ; les Anglais surtout ont fait des choses romanesques ; enfin, voilà un grand bonheur. . . . Ecoutez, je vous prie, une chose, qui, à mon sens, est fort belle ; il me semble que je lis l'histoire romaine. Saint-Hilaire, lieutenant-général de l'artillerie, fit prier M. de Turenne, qui allait d'un autre côté, de se détourner un instant, pour venir voir une batterie. C'était comme s'il lui eût dit, Monsieur, arrêtez-vous un peu : car c'est ici que vous devez être tué. Un coup de canon vient donc, emporte le bras de Saint-Hilaire qui montrait cette batterie, et tue M. de Turenne. Le fils de Saint-Hilaire se jette sur son père, et se met à crier et à pleurer. *Taisez-vous, mon enfant*, lui dit-il, *voyez*, en lui montrant M. de Turenne roide mort, *voilà ce qui est irréparable* ; et sans faire nulle attention sur lui-même, il se met à pleurer cette grande perte. M. de la Rochefoucauld pleure lui-même, en admirant la noblesse de ce sentiment. . . .

Mme. de Coulanges à Mme. de Sévigné.

Paris, 20 Déc. 1672.

Le siège de Charleroi est enfin levé : je ne vous mande aucun détail de ce qui s'y est passé, sachant que Mlle. de Méri envoie une relation à

Madame de Grignan. On ignore jusqu'à présent quelle route prendra le Roi; les uns disent qu'il retournera à Saint-Germain; les autres, qu'il ira en Flandres; nous serons bientôt éclaircis de sa marche. Sans vanité, je sais les nouvelles à l'arrivée des courriers; c'est chez M. le Tellier, mon oncle, qu'ils descendent, et j'y passe mes journées; il est malade, et il paraît que je l'amuse; cela me suffit pour m'obliger à une grande assiduité.... J'ai fait des visites avec Mme. de la Fayette; je me trouve si bien d'elle que je crois qu'elle s'accommode de moi.... Pour Mme. Scarron, c'est une chose étonnante que sa vie: aucun mortel sans exception n'a commerce avec elle; j'ai reçu une de ses lettres: mais je me garde bien de m'en vanter, de peur des questions infinies que cela attire. Le rendez-vous du beau monde est, les soirs, chez la Maréchale d'Estrées. Madame de Senneterre s'y trouve quelquefois, et toujours sous la figure d'Andromaque. La Princesse d'Harcourt a paru à la cour sans rouge, par pure dévotion: voilà une nouvelle qui efface toutes les autres: on peut dire aussi que c'est un grand sacrifice. Adieu, ma très-aimable, je vais me préparer pour la grande occasion de ce soir. Il faut être bien modeste pour se coiffer, quand on soupe avec Madame du Frenoy. Permettez-moi de faire mille complimens à Madame de Grignan.

Paris, 24 Février, 1673.

Si vous étiez en lieu où je pusse vous conter mes chagrins, ma très-belle, je suis persuadée que je n'en aurais plus. Quand je songe que le retour de Madame de Grignan dépend de la paix, et le vôtre du sien, en faut-il davantage pour me la faire souhaiter bien vivement ? Le Comte de Tott a passé l'après-dînée ici ; nous avons fort parlé de vous : il se souvient de tout ce qu'il vous a entendu dire ; jugez si sa mémoire ne le rend pas de très-bonne compagnie. Au reste, je ne pars plus de Saint-Germain : j'y trouve une dame d'honneur que j'aime et qui a de la bonté pour moi ; j'y vois peu la Reine ; je couche chez Mme. du Frénoy, dans une chambre charmante ; tout cela me fait résoudre à y faire de fréquens voyages. Nos pauvres amis sont repartis, sur la nouvelle d'une révolte en Franche-Comté. Le Roi a nommé Vaubrun et La Troche pour aller commander dans ce pays-là. Ce dernier a beaucoup de peine à se réjouir de cette distinction. . . . *Mithridate* est une pièce charmante : on la voit trente fois, on la trouve plus belle à la trentième qu'à la première. . Mme. Scarron ne paraît point ; j'en suis très-fâchée : je n'ai rien cette année de tout ce que j'aime. Adieu, ma véritable amie.

Paris, 20 Mars, 1673.

. . . Non, ma belle, la période ne m'emporte point : je vous dis que je vous aime, par la raison que je le sens véritablement. Nous avons enfin

retrouvé Mme. Scarron ; c'est-à-dire, que nous savons où elle est ; car pour avoir commerce avec elle, cela n'est pas aisé. . . . Elle est cependant plus occupée de ses anciens amis qu'elle ne l'a été : elle leur donne le peu de temps qu'elle a, avec un plaisir qui fait regretter qu'elle n'en ait pas davantage. Je suis assurée que vous trouverez que deux mille écus de pension sont bien médiocres : j'en conviens ; mais cela a été fait d'une manière qui peut laisser espérer d'autres grâces. Le Roi vit l'état des pensions : *deux mille francs pour Mme. Scarron*, il les raya, et mit, *deux mille écus*. . . . Mme. du Frenoy fait une figure si admirable que vous en seriez surprise : elle a effacé Mlle. de S. . . . sans miséricorde. On avait tant vanté la beauté de cette dernière, qu'elle n'a plus paru belle : elle a les plus beaux traits du monde, le teint admirable ; mais elle est décontenancée, et ne veut pas le paraître : elle rit toujours, et a mauvaise grâce. Mme. de Richelieu m'a priée de vous faire mille complimens de sa part. Adieu, ma très-aimable.

Paris, 4 Février, 1695.

On voit bien que vous avez oublié le climat de Paris, mon amie, puisque vous croyez avoir plus froid que nous : jamais il n'y eut un hiver comme celui-ci. Le soleil se fait voir depuis deux jours, mais il ne se laisse point sentir. C'est un privilège dont vous jouissez à Grignan, j'en suis assurée. Je comprends à merveille que Madame de Grignan ne fasse point de visites ; c'est un avantage que j'ai au milieu de Paris : bien des années et une

mauvaise santé, tout cela me fait demeurer au coin du feu, avec un plaisir que je préfère à d'autres qui paraissent plus sensibles. . . . Mme. de Chaulnes veut toujours se reposer et court incessamment ; il y a chez elle des dîners magnifiques tous les jours de la semaine. Mme. de Pontchartrain est assez malade : Mme. de Grammont est retournée à la Cour : on dit que M. de Montmorency va épouser Mme. de Seignelai ; j'ai peine à croire ce mariage là. . . . Mme. la Duchesse de Lude m'a fait promettre que je vous ferais mille complimens bien tendres de sa part. Continuez de faire les miens dans le château de Grignan. Je suis fort obligée à M. le Chevalier de l'honneur de son souvenir, et je vous conjure de l'en remercier pour moi. Adieu, ma chère amie, je vous embrasse et je vous aime beaucoup.

Paris, 2 Juin, 1695.

Vous jouissez présentement des beautés de la campagne, ma très-belle ; le printemps paraît dans son triomphe. Je m'en vais faire un grand excès : car je compte partir Dimanche pour aller à *Saint Martin* avec M. et Mme. de Chambres, et y passer trois jours. . . . Mme. de Louvois alla hier remercier le Roi : il lui donna audience dans la chambre de Mme. de Maintenon. Je crois vous avoir mandé que M. de Montchevreuil marie son fils à la cousine-germaine de la Maréchale de Lorges, une petite personne que vous avez vue souvent chez elle : on lui donne 38,000 livres. M. de Coulanges a toujours plus d'affaires que jamais, et toutes de la

même importance : elles me sont agréables, quand elles le rendent heureux. J'ai trouvé les couplets du Comte de Nicey fort jolis. Mme. de Caylus se divertit à merveille chez elle ; la cour ne lui paraît plus un séjour de plaisir : elle ne quitte plus Mme. de Leuville, qui donne tous les jours de très-jolis soupers. Vous savez que M. de Lauzun a l'appartement du Maréchal d'Humières ; il fait faire pour sa femme un collier de diamans de deux cent mille francs. Adieu, ma chère amie : je souhaite bien plus votre retour que je ne l'espère. Je vous prie de dire des choses infinies de ma part à Mme. de Grignan.

Paris, 7 Novembre, 1695.

Après avoir réfléchi avec toute l'application possible sur tout ce que vous me mandiez, ma chère amie, *Helvétius* a encore voulu emporter votre lettre afin d'y penser à loisir. Il ne me rapporta qu'hier ce que je vous envoie. Il est persuadé que l'air subtil de la Provence est fort contraire à Mme. de Grignan, et que s'il était possible qu'elle se mît dans une litière bien commode, et qu'elle fît de petites journées, elle ne serait pas plutôt arrivée à Lyon qu'elle se trouverait fort soulagée. C'est un remède que nous approuvons fort ici. Pour me récompenser de mes consultations, je vous demande des nouvelles de Mme. de Grignan. Mme. la Marquise sa belle-fille, vint me voir hier : je la trouvai si considérablement embellie, qu'elle me parut une autre personne que celle que j'avais vue. C'est qu'elle est engraisée et qu'elle a bien meil-

leur visage ; elle vint ici sur les deux heures avec Madame sa mère. Malheureusement pour moi, Mme. de Nevers s'était levée aussi matin, et arriva un moment après ces Dames, qui s'en allèrent aussitôt qu'elle entra. Je vous envoie une lettre de M. de Vannes ; il y a, en vérité, trois mois qu'elle est dans mon écritoire : je lui en demande pardon ; car pour vous, je suis assurée que vous l'aimez autant à présent que quand elle a été écrite. Adieu, ma très-aimable ; mandez-moi vite ment que vous allez revenir : la vie est trop courte pour de si longues absences.

Mme. de Coulanges à Mme. de Simiane.

Paris, 14 Sept. 1696.

J'ai été fort aise, Madame, d'apprendre par vous le rétablissement de la santé de Madame votre mère : mais je ne puis m'ôter la pensée que la personne du monde qui s'intéressait le plus à cette santé n'ait point partagé notre joie. Je comprends ce que ce sera pour Madame de Grignan de se trouver en ce pays-ci au milieu de ces tristes souvenirs. Je suis fort occupée de ce que vous nous privez de l'espérance de votre retour. Il me semble que vous seriez bien nécessaire à Madame votre mère, et je vous avoue que j'aurais plus de joie de vous revoir qu'il ne convient à une personne de mon âge. Vous êtes faite pour charmer tout ce qui est aimable et jeune comme vous, et si c'est vous offenser que de vous aimer aussi véritablement, je ne puis m'empêcher d'espérer que vous me pardonneriez. . . .

Paris, 7 Mars, 1697.

Je suis charmée de la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire, Madame; comme il y a long-temps qu'on a eu celui de vous voir, on est étonné de trouver tant de raison et de bon sens avec tous les charmes de la jeunesse. Il n'y a que vous qui ayez pu accorder des choses si opposées. Je suis très-fâchée d'avoir ignoré si long-temps le séjour de Monsieur de Simiane en ce pays-ci. Le hasard me l'a fait trouver à dîner chez M. de Saint Amand. Il m'a ensuite fait l'honneur de venir me voir deux fois, et m'a paru tout comme il vous paraît: je ne crois pas peu dire. Il a bien raison d'être pour vous comme il l'est; j'avoue que cela m'a fait un sensible plaisir; je n'aime point qu'on ignore de tels bonheurs. Ah! Madame, que ne ferait point notre pauvre Madame de Sévigné dans une pareille occasion? Le malheur de ne plus la voir m'est toujours nouveau. . . . Je fis une longue réponse à une lettre que vous m'écrivites avant la dernière. Je la donnai à Madame votre mère, et ma lettre s'est trouvée perdue. Je vous le dis, Madame, afin que vous ne me soupçonniez pas d'une grossièreté pareille à celle d'y avoir manqué. Le mariage de ma nièce avec M. de Poissy est rompu. Si j'étais à sa place, j'en serais aussi aise qu'elle peut en être fâchée. Il ne la désirait pas autant qu'il convenait pour surmonter les plus petites difficultés. Quand cela est ainsi, il me paraît qu'on doit se trouver heureuse de ne pas entrer dans une

maison où l'on est si peu souhaitée. Je suis sûre que c'est là votre avis. Continuez-moi toujours un peu de part dans votre amitié, Madame, et permettez-moi de prendre part à la joie de Monsieur le Marquis de Simiane de se trouver auprès de vous. J'ai eu assez l'honneur de le voir, pour désirer beaucoup de le voir davantage.

Mme. de Coulanges à Mme. de Grignan.

Paris, 19 Avril, 1700.

Il y a si long-temps, Madame, que je ne fais rien de ce que je désire, que je n'ai pu trouver le moment de vous remercier....Ma mère a depuis quinze jours la fièvre continue avec des redoublemens ; et moins elle est en état de penser, plus je suis attachée auprès d'elle. Ce qui se passa en moi dans cette cruelle occasion, ne peut se concevoir.. En voilà trop sur un si triste sujet ; il vaut mieux vous faire de très-sincères complimens sur le voyage que M. le Marquis de Grignan va faire en Lorraine. A son âge, toutes les distinctions sont agréables. Je me présentai à la porte de *Son Excellence*, elle était à Versailles : je vis Madame votre belle-fille chez Madame de Simiane, et je rendis mes devoirs à votre appartement : il est très-beau, la vue m'en paraît charmante : vous serez bien logée, mais vous nous ferez trop languir après votre retour. C'est là, Madame, votre unique défaut ; nous aurions besoin que vous en eussiez d'autres pour nous consoler....

Paris, 30 Juillet, 1700.

Tout ce que vous me faites la grâce de me dire est vrai, Madame ; cependant on ne saurait s'imaginer ce que la nature et un si triste spectacle, m'ont fait souffrir. L'impression en est si vive que je n'en puis revenir, malgré tout ce que la raison peut fournir de consolation. . . . Je ne vous fais point d'excuses de n'avoir pas répondu sur-le-champ à votre lettre : vous jugez aisément, Madame, de ce qui m'en a empêchée, et combien j'avais renoncé à mes plaisirs, puisque je m'étais retranché celui de vous entretenir. M. de Coulanges répondra lui-même aux aimables reproches que vous lui faites : il a eu la goutte en grand homme ; je le plains, si jamais il est obligé de se croire vieux. . . . il est actuellement à Versailles. On vient de me dire qu'il vit hier Madame de Maintenon chez Mme. de Saint-Géran, et qu'il en avait reçu des amitiés infinies. Madame de Simiane s'embarqua hier au soir pour aller souper chez ma nièce de Tillières où est le rendez-vous du beau monde tous les jours. Je voudrais bien, pour nous venger de la joie que vous avez eue de nous quitter, que votre séjour à Grignan vous ennuyât autant que nous. Si cela était, Madame, il nous serait permis d'espérer bientôt votre retour. . . .

Paris, 19 Septembre, 1701.

Je suis dans le monde, Madame, et si peu instruite de ce qui s'y passe, que je n'oserais vous agacer ; mais quand vous m'honorez de votre sou-

venir, j'y réponds avec un empressement qui doit vous faire connaître la joie que j'en ai. . . . Il est vrai, Madame, que vous êtes bien exposée aux grandeurs de ce monde, mais vous réussissez si bien qu'il serait malheureux que vos talens ne parussent point. On n'a parlé ici que de la magnificence avec laquelle vous avez reçu les Princes ; ce n'était qu'en attendant la reine d'Espagne. . . . Le voyage que Mme. de Louvois devait faire en Bourgogne est rompu : elle est à Choisy pour tout l'automne. M. de Coulanges est avec elle, et je compte y aller dans sept ou huit jours. . . . *Ormesson* n'est plus reconnaissable que par le bois : la maison est aussi blanche qu'elle était noire ; les fenêtres en sont coupées jusqu'en bas ! enfin il y aura pour se coucher, pour se promener, et grâce à Dieu, je n'en demande pas davantage : pardonnez-moi, je désire passionnément de vous y recevoir. . . . Je suis tout à fait sensible au malheur qui vient d'arriver à Mme. de Chatellux. Son fils, bien fait, bien riche qu'elle allait marier à une riche héritière, a été tue dans la dernière bataille. Votre amie Madame de Lesdiguières a été bien heureuse : Mme. de Louvois et moi, passâmes chez elle, il y a quelques jours, une partie de l'après-dînée. Elle nous montra un assortiment pour prendre du café, d'une magnificence et d'une perfection comme il n'y en a point. On proposa d'en faire usage. Elle nous assura que personne ne s'en servirait avant votre retour. . . . Je la verrai aujourd'hui, et ce ne sera pas sans qu'il soit bien parlé de vous ; j'aime fort à lui

plaire ; mais il n'est pas aisé de démêler qui de nous deux est la plus complaisante, quand il est question de vous.

Madame de Grignan, à Madame de Coulanges.

Marseille, 5 Février, 1703.

N'avez-vous pas été bien fâchée, Madame, du malheur de ce pauvre Chevalier de Sanzei ? Vous êtes si bonne pour cette famille que vous aurez assurément partagé la douleur de Mme. de Sanzei et de ses enfans. J'espérais voir ici le Comte de Sanzei ; il m'a mandé qu'il ne pouvait se résoudre à venir à Marseille où il verrait le tombeau de son frère ; cette délicatesse est juste, et me fait pardonner qu'il manque à la parole qu'il m'avait donnée de passer un mois avec nous. Il est dans des montagnes qui ne lui donnent aucune idée de tempête et de naufrages : il a seulement à se garantir des précipices dont il est environné. . . . Comment gouvernez-vous la Maréchale de Villars ? Vous n'auriez pas mal marié votre nièce, si vous en aviez été la maîtresse. Le commandement des armées vaut bien la solidité des châteaux du Comte de Tillières. On pouvait même tirer son horoscope ; il a toujours pris la route et le vol de tous ceux qui arrivent. Je ne plaindrai guères Mme. de Villars, si elle est mécontente de sa destinée, et d'aller à Strasbourg. La voilà bien malade d'être la reine de tant de guerriers : elle représentera Armide, et les enchantera tous. On nous a mandé que Mme. de Villars la mère, avait eu une nouvelle attaque ;

c'est celle-là qui me fait pitié : mais non, car elle se prépare à ce moment auguste, si certain et si souvent oublié. Monsieur de Coulanges croit donc aimer *Ormesson* : il en fait ses délices, comme le Chevalier de Grignan fait de *Mazargues*, où il est avec des ouvriers qui, à juste prix, lui font un joli jardin, chose inconnue dans ce pays-ci. Si vous vouliez, Madame, une chambre dans cette *Bastide*, vous vous délasseriez de la vue de vos bois, par différens amphithéâtres richement meublés, de dix mille maisons de campagne, rangées comme avec la main : vous verriez la mer, d'un côté dans toute son étendue, et de l'autre, resserrée dans des bords qui forment un canal magnifique ; c'est assurément une jolie solitude.... Il n'y a rien à craindre dans ce lieu que d'y vivre trop long-temps ; on n'y voit que des personnes qui meurent à cent dix ans : on n'y connaît point les maladies : le bon air, les bonnes eaux y font régner non-seulement la santé, mais la beauté. Dans ce canton, vous ne voyez que des jolis visages, que des hommes bien faits : et les vieux, comme les jeunes, ont les plus belles dents du monde. S'il y a un peuple qui arrive à l'idée du peuple heureux, représenté dans Télémaque, c'est celui de Mazargues : il est laborieux, et riche autant qu'il convient : c'est-à-dire, qu'on y abonde dans le nécessaire, sans que personne sorte de son état : le territoire y est cultivé et travaillé comme un jardin : tous les hommes sont habillés en matelots, et les femmes en paysannes ; et comme la gaîté suit nécessairement la santé et l'abon-

dance, ils dansent si parfaitement qu'aucun bal ne saurait faire tant de plaisir à voir. Ne croyez pas, Madame, que j'ai dessein d'insulter à vos bergers d'*Ormesson* par une description du siècle d'or ; je ne veux que donner de l'émulation à Monsieur de Coulanges, et l'engager à me représenter par quelque jolie chanson, son hameau et ceux qui l'habitent. C'est un grand plaisir pour moi de croire que vous me souhaitez autant que Mme. de Lesdiguières : je vous assure que je profiterai jusqu'à l'indiscrétion du plaisir d'être avec vous, quand je serai à Paris : mais je ne sais pas précisément le temps. Je suis toute à vous, Madame, et vous honore infiniment.

Mme. de Grignan à Mme. de Simiane.

Paris, 30 Juin, 1699.

J'ai eu la force, il est vrai, ou plutôt le courage d'aller à Versailles : la fatigue m'en a paru plus grande que celle du voyage de Provence à Paris. La raison en est sensible : je ne songeais pendant mes deux cents lieues qu'à prendre mes aises, et il faisait un temps humain ; au lieu qu'à Versailles, je n'ai pas été un moment sans quelque incommodité, et il faisait un froid excessif. Avez-vous envie de savoir comment j'ai trouvé la Princesse de Savoie ? Elle est assez jolie, de grands yeux, la physionomie vive et italienne, de beaux cheveux de la couleur des vôtres, un visage un peu long et trop petit pour ses traits ; mais l'âge proportionnera tout. Dispensez-moi de vous redire

ses paroles : elles ne viennent pas jusqu'aux mortelles comme moi. Ma belle fille a fort réussi : vous connaissez son air sage et noble, assuré et modeste, ne s'embarrassant d'aucune nouveauté ; elle a paru dans ce caractère, et en a été fort louée. Vous voudriez bien que je vous dise comment j'ai trouvé Madame la Duchesse de Bourbon... C'est l'air de Vénus qui descend des cieux : sa beauté n'a jamais été dans un plus haut degré de perfection : les remèdes l'ont rafraîchie et engraisée. Mlle. de Bagnols vous a-t-elle mandé son mariage avec M. de Poissy ? Ils se conviennent fort. C'est un très-grand parti que M. de Poissy. Vous devez être bien aise d'avoir avec vous Madame de Pracontal : on la dit fort aimable : elle est assez raisonnable pour prendre en gré tous les lieux où son mari et son devoir la réduiront. Adieu, ma chère fille ; le vous embrasse tendrement.

Mme. de Villars à Mme. de Coulanges.

Madrid, 20 Novembre, 1679.

Me voici enfin à Madrid... M. de Villars qui m'attendait ici, est parti pour rejoindre le Roi qui va chercher la Reine, d'une telle impétuosité qu'on ne peut le suivre : il est transporté d'amour et d'impatience. Avec de telles dispositions, il ne faut pas douter que cette jeune Reine ne soit heureuse... Je trouvai, en venant, toutes les dames et tous les officiers de sa maison qui est très-nombreuse. La Camarera-Mayor fit arrêter sa litière auprès de la mienne ! elle me parut spirituelle et

très-honnête, pas si vieille que je me l'étais figurée. Toutes les Dames et Filles d'honneur me montraient de loin leurs mouchoirs que l'on agite en l'air en signe de joie. J'oubliais d'en faire autant, et si ma fille ne m'en eût fait aviser, j'allais débiter par une grande sottise. Vous ne sauriez imaginer quelles honnêtetés je reçois ici. La Reine-Mère m'a envoyé son Majordôme, pour savoir comment je me trouvais des fatigues du voyage, et me donner beaucoup de marques de bonté. On dit qu'elle n'a pas coûtume d'en user de la sorte avec les autres Ambassadrices. Vous croyez bien, Madame, que ce n'est pas à mon propre mérite que j'attribue cet honneur.

30 Novembre.

On ne peut mener une vie plus plaisante que celle que je mène ici depuis mon arrivée, ne faisant aucune visite et ne voulant recevoir qu'après le retour de M. de Villars. Il y a tant de cérémonies à observer qu'il faut qu'il m'instruise de tout, depuis les plus petites choses jusqu'aux plus importantes. Rien ne ressemble ici à ce qui se pratique en France; je sors quelquefois quand il fait beau, pour aller, comme l'on dit, prendre le soleil hors des portes. Il faut soigneusement tirer tous les rideaux du carrosse dans la ville; autrement on passerait pour n'être pas honnête femme, et par tout pays il serait fâcheux de se décrier pour un si petit sujet. On dit que la jeune Reine fait très-bien. . . . Elle reçut le Roi avec un très-bel habit à la Française, et une quantité surprenante de

pierreries ; mais elle quitta tout cela le lendemain pour s'habiller à l'Espagnole, et le Roi la trouva beaucoup mieux. Leurs Majestés seront ici dans trois jours, et viendront demeurer à *Buen-Retiro*, maison royale auprès de Madrid, jusqu'à ce que tout soit prêt pour l'entrée de la Reine. Que j'appréhende de m'habiller et de commencer à sortir ! Je ne suis pas du tout née pour représenter.

14 Décembre.

Peu après que la Reine a été ici, elle a témoigné beaucoup d'envie de me voir, et me l'envoya dire. Je répondis que j'étais fort sensible à l'honneur qu'elle me faisait. Elle me fit dire pour la seconde fois, qu'elle avait prié le Roi que j'y allasse incognito ; parce que, jusqu'à ce qu'elle ait fait son entrée, et qu'elle soit logée dans le palais, personne, ni homme, ni femme, ne la verra. . . . Je fus Dimanche, pour la première fois, rendre mes devoirs à la Reine-Mère, qui est bonne, obligeante, disant tout ce qu'elle peut, et tout ce qu'il faut pour plaire. Elle me demanda si je n'avais pas encore vu la Reine, sa belle-fille. Je lui répondis que non. Vous la verrez dès que vous voudrez et dès demain. Ce demain est aujourd'hui. Je vous écris tout ceci par avance ; ce sera sur les quatre heures. Je vous manderai comme tout cela m'aura paru. On continue de dire qu'elle se conduit fort bien : j'en suis persuadée. Aucun Français ne l'a encore vue. Il y a des usages ici qui n'y sont pas si extraordinaires qu'ils seraient ailleurs. . . .

15 Décembre.

Je fus hier au *Retiro*, cette maison où le Roi et la Reine sont présentement. J'entraï par l'appartement de la Camarera-Mayor, qui vint me recevoir avec toutes sortes d'honnêtetés. Elle me conduisit par de petits passages, dans une galerie où je ne croyais trouver que la Reine ; mais je fus bien étonnée, quand je me vis avec toute la famille royale. Le Roi était assis dans un grand fauteuil, et les Reines sur des carreaux. La Camarera me tenait toujours par la main, m'avertissant du nombre de révérences que j'avais à faire. . . . Me voilà donc au milieu de trois Majestés : la Reine-Mère me disant, comme la veille, des choses obligeantes, et la jeune Reine me paraissant fort aise de me voir. On m'avait donné un coussin ; je m'assis un moment pour obéir, et je pris aussitôt une légère occasion de me tenir debout, quoique les Reines me disent souvent de m'asseoir. La jeune fit une légère collation, servie à genoux par ses Dames qui ont toutes des noms admirables, et qui ne prétendent pas être moins que des maisons d'Arragon, de Portugal, de Castille, et autres des plus grandes. La Reine-Mère prit du chocolat, le Roi ne prit rien. . . . La jeune Reine, comme vous pouvez penser, était habillée à l'Espagnole, de ces belles étoffes qu'elle a apportées de France, très-bien coiffée, les cheveux de travers sur le front, et le reste épars sur les épaules ; elle a le teint admirable, de beaux yeux, la bouche très-agréable quand elle rit. Que c'est une belle chose de rire en Es-

pagne ! mais n'est-il pas plaisant aussi que je vous fasse le portrait de la Reine ? . . . Elle voudrait que j'eusse l'honneur de la voir tous les jours ; je l'assurai que j'en serais charmée ; mais je la suppliai de m'en dispenser, à moins qu'on ne me fit voir clair comme le jour, que le Roi et la Reine-Mère le souhaitent autant qu'elle. La Camarera-Mayor vint me prendre à la porte de la galerie, pour me reconduire. Je trouvai là des femmes françaises de la Reine, à qui je dis qu'il fallait apprendre l'espagnol, et s'empêcher, autant qu'il leur serait possible, de dire un mot de français à la Reine. La Camarera-Mayor me sut bon gré de mon attention. Voilà, à-peu-près, Madame, tout ce que je puis vous mander de cette première visite. . . . M. de Villars qui revient de la ville, se met à *vos pieds*, pour parler en termes espagnols. Il a passé son après-dîner chez cette dame dont vous lui avez vu le portrait. Il dit qu'elle n'a plus de beauté, mais bien de l'esprit. J'en jugerai incessamment ; car il veut que ce soit une des premières dont je reçoive la visite. Adieu, Madame, si ma lettre ne vous prouve pas le plaisir que j'ai à penser à vous, et à vous entretenir, je ne sais pas ce qu'il faut faire pour vous en persuader.

27 Décembre.

J'ai reçu depuis peu mes visites. La manière dont se passe cette cérémonie est assez singulière. Premièrement, dès que j'ai été arrivée, toutes les Dames, Princesses, Duchesses, Grandes, ont envoyé plusieurs fois me complimenter et s'informer

quand elles pourraient me voir, chacune voulant être avertie des premières. Enfin ce temps est venu ; et il y a quelques jours qu'on leur fit savoir que je recevrais du monde trois jours de suite. On envoie un Page, avec des billets qu'on nomme *Nudillos*, parce qu'en effet ce sont des billets noués. Ce fut la Marquise d'Assera, que j'ai vue en France, qui fit les trois jours les honneurs de ma maison. . . . Je ne vous dirai point les pas comptés que l'on fait pour aller recevoir les dames, les unes à la première estrade, les autres à la seconde, ou à la troisième. . . . Il faut, en entrant et en sortant, passer devant toutes ces dames. Celle qui me conduisait, avait assez à faire à me redresser ; car j'oubliais souvent le cérémonial. Ces visites durent tout le jour. On les conduit dans une grande chambre au milieu de laquelle on entretient, dans cette saison, un grand brasier dans un bassin d'argent. Dans ce brasier on n'y met point de charbon, mais de petits noyaux d'olives qui s'allument et qui font le plus joli feu du monde. Dès qu'il y a cinq ou six dames, on apporte la collation qui recommence une infinité de fois. On présente d'abord de grands bassins de confitures sèches ; ce sont des filles qui servent : après cela, toutes sortes de glaces, et puis du chocolat. Il règne une grande honnêteté parmi ces dames touchées de plaire et de faire plaisir. Avec tout cela, je fus bien aise de me trouver à la fin de mes trois jours. La plupart sont venues me voir deux fois ; trois ou quatre entendent et parlent un peu le

français, et moi très-peu l'espagnol. Si ce récit vous paraît trop long, gardez-le pour le mettre à la place de la lecture que vous faites tous les soirs. . . .

12 Janvier, 1690.

Je vous rendis compte par ma dernière lettre des visites que j'avais reçues. Je n'entrerai point dans le détail de celles que je rends. J'oubliai de vous dire que toutes ces grandes dames ne se parlent que par *tu* et *toi* : c'est une marque d'amitié. L'entrée de la Reine se fera Samedi prochain ; on dit qu'elle sera d'une magnificence extraordinaire. Le lendemain il y aura une fête le soir, que l'on nomme mascarade, où tous les Grands courent deux à deux dans une lice, avec des flambeaux à la main : le Roi court aussi avec son grand Ecuyer. Mais la grande fête, ce sera celle de la course des Taureaux ; ce sera, dit-on, une très-belle chose. S'il ne s'y tue personne, et si j'y prends quelque plaisir, je vous souhaiterai souvent sur mon balcon. La Reine m'a expressément chargée de vous faire ses complimens. Je vous mène au palais toutes les fois que j'y vais : et votre nom, sans que je me le propose, est dans toutes nos conversations. Vous sentez bien, qu'en lui parlant de la France, je ne dis rien qui soit propre à la lui faire regretter. Jusqu'ici j'ai fait de mon mieux par le seul désir de bien faire. . . .

26 Janvier.

Je ne vous entretiendrai guères que de l'entrée de la Reine d'Espagne ; elle était dans le plus grand

ornement, à cheval sous un dais, un chapeau à plumes blanches, un habillement fait exprès pour ce jour de cérémonie, précédée des Grands et de quantité de riches livrées. . . . Elle avait fort bonne grâce : en passant devant le balcon où nous étions, elle quitta un peu sa gravité, et la reprit bientôt. Il y eut deux jours de suite, devant le palais, des feux d'artifice où je me dispensai d'aller. . . . Le Roi mène souvent la Reine dans des Couvens, et ce n'est point du tout une fête pour elle. Ces deux jours derniers elle a voulu absolument que je l'y suivisse ; comme je n'y connais personne, je m'y suis fort ennuyée. Je ne passe pas en Espagne une vie aussi oisive que je le voudrais : ce sera beaucoup si je puis jamais rendre toutes les visites que j'ai à y faire : tout ce que j'y trouve de plus agréable, c'est la commodité des habits. La Reine-Mère et toutes les Dames approuvent fort ceux que je porte, surtout les manteaux. Le noir, comme je crois vous l'avoir mandé, n'est pas ici une couleur plus respectueuse qu'une autre. . . . Avec tout l'or des Indes Occidentales, l'Espagne ne me paraît pas opulente : ce que j'ai vu de plus riche, de plus magnifique, c'est l'appartement de la Reine. . . .

9 Février,

Il y eut hier la plus célèbre fête de Taureaux qui se soit jamais vue depuis plusieurs règnes des Rois d'Espagne. Six Grands, ou fils de Grands, furent les *Toreadors*. Dans la première heure j'eus une telle émotion, un si grand battement de cœur, que

je crus n'y pouvoir résister : et je me levais pour quitter le balcon où j'étais, si M. de Villars ne m'eût dit que, pour toute chose au monde, il ne fallait pas faire cette faute. C'est une terrible beauté que cette fête ; plusieurs Taureaux épouvantables éprouvèrent bientôt la bravoure des plus hardis *Toreadors* : ils crevèrent de leurs cornes les plus beaux chevaux ; et quand les seigneurs ont eu leurs chevaux tués, il faut qu'ils combattent à pied, l'épée à la main, contre ces bêtes furieuses. Je n'aurais jamais fait, si je vous contais tout ce qui s'observe dans ces combats qui représentent ceux des anciens Maures et des Grenadins. Les seigneurs qui doivent combattre, ont chacun cent hommes vêtus de leurs livrées. Ces combats sans doute mériteraient plus de détail ; mais si j'étais Roi d'Espagne, jamais on n'en verrait.....

6 Mars.

J'ai reçu par cet ordinaire une lettre de Madame de Sévigné. Je ne saurais lui faire réponse aujourd'hui, quelque envie que j'en aie. J'ai fait lire à la Reine l'endroit où Mme. de Sévigné parle d'elle et de ces jolis pieds *qui la faisaient danser de si bonne grâce*. Cela lui a fait beaucoup de plaisir. . . . Elle m'a ordonné de vous faire à toutes deux bien des amitiés. Elle était hier belle comme un ange, accablée, sans se plaindre, d'une parure d'émérides, de diamans, de pendans d'oreille, de bagues, et de bracelets. Vous croyez que les émérides avec les cheveux bruns ne font pas un bel effet ; dé-

trompez-vous : son teint est un des plus beaux teints de brune que l'on puisse voir. Elle me demanda souvent des nouvelles de Madame de Grignan, et si vous ne la verriez point cet hiver à Paris.

3 Août.

Je vous adresse cette lettre à Paris, quoique par votre dernière, vous m'avez mandé que, dans trois jours, vous partiez pour Lyon. Il me revient par tout le monde, à quel point vous faites valoir mes lettres ; et comme je ne suis pas persuadée de leur mérite, j'ai été jusqu'à présent tout étonnée du cas que l'on en faisait ; mais je crois en avoir découvert la raison ; c'est que vous ne les donnez pas à lire, et que vous les lisez vous-même. Comme cela ne vous coûte guères, vous y mettez tout ce qui leur manque pour les rendre agréables. Je vous prie, ma chère Dame, de m'avouer la vérité, sans consulter votre modestie. Je lirai avec plus de sensibilité tout ce que vous m'écrirez de Lyon, que tout ce que vous m'écrivez de Paris, parce que vous me parlerez plus de vous et de tout ce qui vous touche. . . . Pour moi, si je voulais vous parler de ce qui m'occupe le plus ici présentement, ce serait de l'horrible canicule qu'on y souffre. Le jour on se sauve, en se tenant dans un appartement bas ; mais la nuit, on n'y peut coucher à cause des moucherons qui dévorent les pauvres personnes. C'est vous, Madame, qui pensez et écrivez le mieux du monde. Nous lisons vos lettres, M. de Villars, ma fille et moi, avec le plus grand plaisir. Il

y a quatre ou cinq endroits dans votre dernière, d'une vérité et d'une imagination bien ignorée jusqu'à vous. . . . J'aime notre jeune Reine, du plaisir qu'elle me paraît avoir, quand je lui dis que vous vous souvenez d'elle. Je ne saurais vous instruire de tout ce qui la regarde; nous en parlerons un jour, si nous nous revoyons. Elle est grasse, belle, riant très-souvent, dansant de tout son cœur, quand nous sommes seules, moi chantant le menuet et le passe-pied : contentez-vous de cela. . . . Il passera dans peu à Lyon un étranger qui vous remettra un petit présent de ma part. J'aime à vous marquer par ces bagatelles que je songe toujours à vous. . . .

Mme. de Simiane à M. de Bussy-Rabutin,

En lui envoyant la copie de plusieurs Lettres de Madame de Sévigné, qui furent publiés en 1734.

Ce n'est point ici une lettre, mon cher cousin : ne la lisez pas sur ce pied-là : à Dieu ne plaise que je m'avise de mêler une des miennes parmi celles que je vous envoie : regardez plutôt ceci comme une préface ; et comme elles sont rarement bonnes, j'espère que vous aurez quelque indulgence. Vous savez, mon cher cousin, ou si c'est à un lecteur indifférent que je parle, il aura que c'est ici une mère qui écrit à sa fille tout ce qu'elle pense, sans avoir jamais pu croire que ses lettres tombassent en d'autres mains. Son style négligé et sans liaison, est cependant si agréable, si naturel, que je ne puis croire qu'il ne plaise infiniment aux gens d'esprit

et du monde. Un agrément qui serait à désirer à ces lettres, c'est la clef de mille choses qui s'étaient dites entre elles, ou passées devant elles. Je ne l'ai point trouvée : cependant un lecteur intelligent remédie à tout cela, et y trouve du sens de reste pour s'en contenter. Ces deux aimables personnes ne déguisaient par aucun chiffre, ni par aucun nom emprunté, ce qu'elles voulaient s'apprendre, et ne trouvant dans toutes les actions du Roi que de la grandeur et de la justice, elles en parlaient en toute liberté. Le style de ces lettres, quoique naturel et simple en apparence, ne laisse pas d'être assez figuré, pour exiger du lecteur bien de l'attention : d'ailleurs elles sont remplies de raisonnemens si justes et si sensés, qu'elles ne peuvent être que très-utiles. Tout ce qu'il ne m'est pas permis de vous envoyer, mon cher cousin, et qui doit rester sous le secret, parce qu'il est trop mêlé d'affaires de famille, est pour le moins aussi beau que ce que je vous envoie. J'espère cependant que la lecture des lettres que je vous ai tirées, vous donnera du plaisir. En ce cas, je ne plaindrai point les veilles que j'y ai employées ; mais si j'étais assez heureuse pour y pouvoir joindre les réponses de ma mère, n'en seriez-vous pas bien content, mon cher cousin, et croyez-vous après cela qu'il y eût rien à désirer ? . .

A SELECTION OF ENGLISH WORDS

that often occur, and have a particular acceptation in a French letter.

ADDRESS or direction. *Adresse*, not *direction*.

AFFECTION, or love, *affection*, *tendresse*, *attachement*: the former is seldom used by persons inferior in age or rank to those whom they address; hence a daughter, a niece, a ward, a pupil, will prefer one of the two last terms.

AFFECTIONATE, speaking of persons, *affectionné*, or *tendre*. With *fille* or *amie*, prefer *tendre*. Speaking of things, *tendre* or *affectueux*; hence do not write, *manière*, nor *lettre affectionnée*.

AFFECTIONATELY, no such words as *affectionnement*.

TO AFFORD, or to give, *donner*, *procurer*; to one self, *se donner*, *se procurer*, *avoir les moyens*, *être en état de*.

TO ASK a question *faire*. . not *demander*.

AMUSED, joined to the verb *to be* is rendered by *s'amuser*, ex. we shall be much amused, *nous nous amuserons bien*. Were you much amused, *vous êtes-vous bien amusé?* not *avez-vous été bien amusé?*

APOLOGY, or *excuse*; use *excuse*, not *apologie*.

TO ANSWER, *Répondre à*. . your letter has been answered, *j'ai répondu à votre lettre*.

ATTENDANCE means either *lesson*, *visit*, *waiting*, *care*, *help*, *presence*, &c; therefore translate according to your meaning. Likewise to attend, means *to give lessons*, *to visit*, *to wait on*, *to take care*, *to assist*, *to be present*, *to accompany*, *to follow*, &c. choose which is to be preferred.

BATHS or bathing places. *Les bains*. Waters or watering-places, *les Eaux*. To bathe, or to take a bath, *se baigner*; to drink waters, *prendre les eaux*.

TO BECOME, by changing, *devenir*. To become or to suit, *convenir à*. . .

TO BEG or desire, *prier de*. . . *supplier de*, to beg a favour, *demander une grâce*.

BETTER, when adjective, means *meilleur*, when adverb, means *mieux*: the best, adj. *le meilleur*; adv. *le mieux*.

BEST, used as a term of politeness or affection, is never translated by *meilleur*. Look for *love*, *compliments*, *respects*.

TO BRING or to carry, means *porter* or *apporter*; but in the sense of leading or taking to, means *mener* or *amener*. Obs. 1st. to use *mener* or *amener*, only when the object can or could walk. 2dly. to use *porter* or *mener* to a place where you are not, and *apporter* or *amener* to a place where you are.

CALL or visit, *visite*. To call upon, *passer chez*, or *faire une visite*, not *appeler*, nor *visiter*.

CARRIAGE or coach, *Voiture*, or *Carrosse*: for a gentleman's carriage, use *voiture*: as to peculiar names as *Landau*, *Sociable*, &c. write them as in English, underlining the word.

COLD, a complaint, *rhume*: in the head, *rhume de cerveau*: in the face, *fluxion*: in other parts, *Rhumatisme*.

COMPANY, in these forms, *we shall be glad of your company*. *we expect your company*. *favour us with your company*, &c.; the French substitute to the word *compagnie*, such expressions as, *nous serons bien aises* or *charmés de vous posséder*. . . *nous vous attendons à dîner*, *faites-nous l'amitié de venir*, &c.

COME ON, *allons*. Come along, *venez*. Observe to come to. . . . when used in the future by the person who writes the letter, must be expressed, as to go to. . . . Ex. I will come to morrow, *j'irai demain chez vous*, not *je viendrai*.

COMFORT, *agrément*, *aise*, *douceur*, *consolation*; comfortable, *agréable*, *commode*, *doux*, *consolant*; comfortably, *agréablement*, *commodément*, *doucement*, à *l'aise* or à *son aise*; to comfort, *réjouir*, *consoler*. Be comforted, *consolez-vous*.

COMPLIMENT, meaning congratulation, is used in the singular: meaning remembrances is used in the plural. Ex. I give you joy, *je vous fais mon com-*

pliment. She desires her compliments, *elle vous fait ses compliments*. My best compliments, *mes tendres* or *mes sincères compliments*.

CONFIDENCE, *confiance*, not *confidence* which means a secret.

CONVENIENT, or commodious, *commode*; if it be convenient to you, *si vous le pouvez, si vous en avez le temps*, or *si cela ne vous dérange pas*—conveniently or without trouble, *commodément, sans se gêner, sans se déranger*.

COUNTRY, means *pays* or *campagne*: *Pays*, an extent of country—*Campagne*, small towns, villages and fields—Observe the difference of these meanings, *aller à la campagne*, to go in the country—*aller dans la campagne*, to go in the fields—*aller en campagne*, to go on a journey.

CURRICLE, gig, &c. can only be expressed in french by *cabriolet*, which strictly means a hooded one horse chaise.

TO DESIRE or to wish for, *désirer*; to desire anybody to do something, *prier de. . . charger de. . .* or *dire à. . .* Use *charger* when you are desired to do something by those who have a right to your submission. Ex. my sister desires me.. *ma sœur me prie de..* my mother desires me—*ma mère me charge de..*

TO DIRECT a letter, *adresser* or *mettre l'adresse*.

DISAPPOINTMENT *contrariété, contretemps, désagrément, revers, inconvénient*. To disappoint, *contrarier, tromper*: to be disappointed; *être contrarié, trompé, frustré dans son attente, dérangé, dans ses projets, avoir manqué son coup*.

DISPOSITION or temper, *caractère*, not *disposition*.

DUTY, as a term of civility, is used in the plural in french. Ex. I will go and pay him my respect, *j'irai lui rendre mes devoirs*; with my duty to my father, *présentez mes devoirs à mon père*, or *mes respects, s'il vous plaît, à. . .*

ENGAGED or busy, *occupé* not *engagé*; but

engaged or invited, means *invité, prié* or *engagé*. Likewise engagement or invitation means *invitation* or *engagement*, never *occupation*.

ENJOYMENT, *jouissance, plaisir, amusement*. To enjoy in.. *S'amuser à, se plaire à*. . to enjoy something, *jouir de, posséder*; never *enjouir*.

EXCURSION, ramble or trip, *petite course, petit tour, petit voyage*.

TO EXCUSE, *excuser, dispenser*, I beg to be excused, *dispensez-moi, je vous prie*. . . I had rather be excused, *je vous prie de m'excuser*: excuse haste, *excusez-moi, je suis pressé*.

FAMILY, *Famille*, a french collective word that cannot govern a plural, as do many English collective Nouns: The family are in town, *la famille est en ville*: the family go, *la famille part*. . .

TO FAVOUR with, *faire l'amitié, la grâce, le plaisir de*. . rather than *favoriser de*. . used only in letters of trade, such forms as, *by the favour of* or *favoured with*, is omitted in French.

TO FRANK, paying the postage, *affranchir*; to frank by privilege, *contresigner*; a frank *un contresing*: a free letter, *une lettre franche*: a letter post-paid, *une lettre affranchie*.

FRIENDS by birth or alliance, *parens* not *amis*.

GENTLEMAN, never use *Gentil-homme* unless you know him to be a man of some degree or rank. A Gentleman, *un Monsieur*; a Gentlewoman, *une Dame*. Gentlemanly manners, *les manières d'un homme comme il faut*; Gentry, *la petite noblesse*, in a city, *la bourgeoisie*.

TO GIVE, before *amitiés, compliments, plaisir*, do not use *donner* but *faire*; before *hommage, respects, souvenirs*, use *présenter, assurer de*; in the imperative, it is often supplied by *s'il vous plaît*; in such phrases, *it gives me pleasure* or *satisfaction*, avoid using, *il me fait* or *il me donne du plaisir*, &c.

GOD BLESS YOU, at the end of a letter, *que Dieu vous conserve en bonne santé*, or *portez-vous bien*.

TO GRATIFY or please, *amuser, plaire, contenter*,

satisfaire, flatter, not *gratifier*, which means to give more money than is expected. Observe the same for gratification.

HAPPY or glad, *bien aise, charmé, ravi, enchanté* rather than *heureux*.

TO HEAR from, *recevoir des nouvelles*; to hear of, *apprendre des nouvelles*; to hear of or to be informed, *apprendre* or *entendre dire*; never *entendre de*. . We have not heard from you for a long time, *il y a long-temps que nous n'avons reçu de vos nouvelles*.

HOME or at home, *à la maison, au logis* or *chez*, with a noun or pronoun. French Ladies who do not keep house, say *chez nous*, never *chez moi*.

HONOUR, used as a term of regard, is better placed in french before a verb than before a noun in these invitations, *requests the honour of your company to*. . Write, *vous prie de lui faire l'honneur de*. . . .

TO INCLOSE a letter, *mettre une lettre dans une autre*, not *enfermer*. I send you inclosed, *je vous envoie dans celle-ci*: the inclosed, *la lettre ci-incluse* or *l'incluse*.

INDEED, young ladies instead of *en vérité*, should use *vraiment, réellement, en effet*.

TO INFORM by letter, *informer, faire savoir, mander*: information or learning, *instruction* not *information*. A well informed Lady, *une dame fort instruite*, not *bien informée*.

TO INQUIRE, *s'informer de, demander des nouvelles*, not *s'enquérir*. I thank you for your kind inquiries, *je vous remercie de votre attention à demander de mes nouvelles*.

JOURNEY onland, *voyage, or tour*: at sea, *voyage, or traversée*; do not use *tour* without saying where, *Ex. un tour en France, votre tour dans le comté*. .

KIND, (a) letter, *gracieuse, obligeante, amicale*, &c. a person, *bonne, aimable, pleine de bonté, &c*.

LETTER-PAPER, *papier à lettre*, letter box, *boîte aux lettres*: letter-carrier, or post-man, *facteur*.

TO LIKE, in such question, how do you like

this book, is better expressed by *trouver* than by *aimer* ; but in the answer use *aimer* or *trouver*.

LOVE by way of compliment, *amitiés*, never *amour*. Give my love to. . *faites mes amitiés à* . . my best love, *mes tendres amitiés à* . . .

TO MEET after an absence, *se revoir*, *se retrouver*, more used than *se rencontrer*.

TO MENTION in a letter, *parler de* . . *raconter* . .

NIGHT for evening, *Soir* : to-night, *ce soir* ; at night, *au soir* ; last night, *hier au soir* ; but speaking of the time when people are supposed in bed, *cette nuit* or *la nuit dernière* : the night of an actor, *bénéfice* : of a play, *représentation*. Speaking of going to or being at a play, they do not use *nuit*.

OCCASION, in this expression, *to have or to have no occasion for* . . is rendered by *besoin*, not *occasion*. On the occasion, *à l'occasion*, better than *sur*.

ON, before a word of time, and after many verbs as, *to look on*, *to wait on*, is not expressed in french. After the verb *to play* before the name of an instrument, it is expressed by *du*, *de la*, or *des* ; but if the piece of music is named, use *sur*.

OPPORTUNITY, *occasion*, rather than *opportunité*, which means the same as *the nick of time*.

TO PART with a person, *se séparer de*, not *partir*.

PARTY or society, *partie* ; a faction or resolution, *parti*.

POST-OFFICE, *bureau de la poste*, or *la poste*, General post, *la grande poste* ; two-penny post, *la petite poste* ; post paid, *port payé* ; till called for *poste restante* ; post horses, *chevaux de poste* ; post-boy, *postillon* ; to go post, *aller en poste* ; post-chaise, *chaise de poste*.

TO PRESENT WITH, *faire présent de*, not *présenter*.

RELATIONS by birth or alliance, *parent* not *relation*. Uncles, Aunts, Cousins are called *parents*.

TO REMAIN or to subscribe, in concluding a letter, are rendered by, *je suis* or *j'ai l'honneur d'être*.

REMEMBRANCES, or compliments, *souvenirs* or *complimens*. My affectionate or best remembrances, *mes tendres* or *sincères complimens* or *souvenirs*; remember me to her, *rappelez-moi à son souvenir*; my sister begs to be remembered to you, *ma sœur désire que je la rappelle à votre souvenir*, or *vous fait mille complimens*.

RESPECT, meaning great regard, is used in French with those that are superior by age, rank or knowledge, or with expectation that the same regard will be paid to us. My best respects, *mes très-humbles respects*, or *mes complimens respectueux*. Never say *faire* nor *donner des respects*; rather use *présenter* or *assurer de* . . .

TO RETURN, or to go back, *retourner*; to return or to come back, *revenir*; to return or to give back, *rendre* or *renvoyer*; to be back, *être de retour*.

SAFE OR SAFELY, speaking of arrival or return, are better rendered by *heureux* or *heureusement* than by *sûr* or *sûrement*. We arrived safely, *nous arrivâmes heureusement*. I wish you safe home, *je vous souhaite un heureux retour*.

SHORT LETTER, *petite lettre*; excuse this short letter, *pardonnez, si je vous écris une lettre si courte*, or *dispensez-moi d'en écrire davantage*; shortness, *briéveté*.

TO SLEEP at an inn, *coucher* not *dormir*.

TO send for, *envoyer chercher*, not *envoyer pour*.

THEATRE or stage, *théâtre*; to go to the theatre, *aller au spectacle*, not *au théâtre*; the theatres, *les salles de spectacle*.

TO TAKE a person any where, *mener* or *conduire*, and not *prendre*; to take somebody in passing by, *prendre en passant*; to take a walk, *faire un tour de promenade*, and not *prendre*; to take an airing, *aller se promener*, or *prendre l'air*.

TO THANK for, *remercier de*, and not *pour*; to return or give thanks, *faire des remerciemens*; I will thank you for a sheet of paper, *je vous prie de me donner*, or *donnez-moi, je vous prie, &c.*

TO THINK of, or to mind, *penser à* ; to think of, or to judge, *penser de*.

TO TROUBLE with, *donner la peine de, prier* or *charger de* ; pray, do not take or give yourself so much trouble, *je vous en prie ne vous donnez pas tant de peine* ; excuse the trouble, *pardonnez, si je vous donne cette peine* : I will trouble you with this letter, *je prends la liberté de vous charger de cette lettre*.

TO UNITE, in compliments or love, *s'unir à*, or *se joindre à*—*pour faire ses amitiés* or *complimens*.

VISIT, call ; *visite*. To make a visit, *faire une visite* ; to pay a visit, *rendre*, better than *payer* ; I will go and visit you, *j'irai vous voir* or *vous faire une visite*, rather than *vous visiter* ; visitors, *des amis*, or *des personnes en visite*, and not *des visiteurs*.

TO WAIT for, *attendre* ; but to wait on has the same meaning as to attend, never *attendre*.

TO WALK or to take an airing, *se promener* ; to walk or to go on foot, *marcher, aller à pied* ; a walk for pleasure, *promenade*, to a place, *marche, chemin* ; to walk home, *retour*.

TO WANT, or to be in want of, *avoir besoin de*. . or *manquer de*. . to be wanted or called, *être demandé, désiré* ; I want a new book, *j'ai besoin d'un livre neuf* ; you are wanted, *on vous demande* ; it wants half a yard, *il y manque une demi-verge*.

WAFER for a letter, *pain à cacheter*, or only *pain*, never *oublie* ; sealing wax *cire à cacheer* ; seal, *cachet* ; cover, *enveloppe, &c.*

YEAR means *an* or *année* ; after a cardinal number use *an* ; after an ordinal number use *année* ; they say indifferently ; *le jour de l'an* or *le premier jour de l'année* ; *le nouvel an* or *la nouvelle année* ; every year, *tous les ans* or *chaque année*. Half a year, *demi-année*, never *demi-an*, &c.

FIN.

116





